LA VIE SPIRITUELLE

Août-Septembre 1961
N° 475

Il n'y a non plus de différence entre l'évangile et la vie des saints qu'entre une musique notée et une musique chantée.

S. François de Sales.

SOMMAIRE

LE PÈRE BERNADOT ET LA VIE SPIRITUELLE

La Vie Spirituelle *est toujours restée très discrète sur sa propre histoire. Pourtant plus de quarante ans au service de la prière et de la foi autorisent un retour en arrière. La guerre n'avait permis qu'un regard rapide sur l'effort de la revue et la personnalité de son fondateur (cf. le numéro spécial :* Les vingt-cinq ans de « La Vie Spirituelle », *octobre 1944). Le vingtième anniversaire de la mort du Père Bernadot nous donne occasion de réfléchir à nouveau sur certains moments de cette histoire (on lira le dossier que lui ont consacré les* Informations Catholiques Internationales, *n° 147, 1er juillet 1961, et le livre si instructif de Mlle Coutrot sur* Sept).

Il n'est pas une ligne à changer au sommaire du premier numéro de la revue. Il n'était pas inutile de nous rappeler quelle étonnante période de redécouvertes, de quête authentique de sainteté et de conversions fut celle des débuts. Après quarante années, nous pouvons mieux voir la cohérence si juste des intuitions premières. Il suffit d'évoquer les quatre rubriques qui les regroupaient :

Les principes et la pratique : *l'accès à une vie théologale adulte, proposée à tous les baptisés comme normale et souhaitable.*

Les Maîtres et les Modèles *et les* Textes anciens : *la lumière de foi rendue vivante et assimilable, grâce à l'effort théologique et à l'aide des saints.*

Les idées et les œuvres : *la vie de l'Église interrogée de façon permanente, pour y lire l'enseignement que l'Esprit nous donne par l'actualité et l'invitation qu'il nous adresse à « faire la vérité » dans notre vie. Les « œuvres » de la foi et de la charité étant en même temps expressions et leçons de vie spirituelle.*

Ce fut aussi une période de luttes, à La Vie Spirituelle *comme dans l'admirable effort apostolique de* La Vie Intellectuelle *et de* Sept. *Leur histoire prouve une fois de plus que la victoire n'est pas toujours vue de ceux qui combattent aux avant-postes, mais le temps montre que les batailles engagées étaient celles qu'il fallait mener.*

	UNE BATAILLE FUT GAGNÉE ...	213
A. COUTROT.	LE P. BERNADOT ET « LA VIE SPIRITUELLE »	226
S. FUMET.	C'ÉTAIT LE TEMPS DES « COUPS DE FOUDRE »	236
A.-M. AVRIL, O. P.	« SEPT. » A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT	251

CONNAITRE LES SAINTS

L.-M. DEWAILLY, O. P.	UNE COMMUNAUTÉ NAISSANTE : THESSALONIQUE. II. SAINT PAUL APÔTRE	255
A.-M. BESNARD, O. P.	LA COMPASSION DE SAINT DOMINIQUE	270
PIERRE BLANCHARD.	AU CŒUR DE LA RÉDEMPTION : L'ABBÉ HUVELIN (1838-1910)	285

UNE BATAILLE FUT GAGNÉE

Le temps n'est pas éloigné où le discrédit jeté sur la vie mystique était tel qu'on la considérait au mieux comme un charisme réservé à des gens spéciaux, au pire comme une maladie. Les crises du XVII^e siècle finissant, le jansénisme et le quiétisme, avaient provoqué, comme on a dit, un « crépuscule des mystiques ». Par réaction, lors du XIX^e siècle une certaine surenchère de révélations qui flattait le goût de l'exceptionnel, fit croire que vie « mystique » équivalait à phénomènes extraordinaires.

Ceux qui aujourd'hui ont redécouvert la vie d'oraison, et la vie mystique tout court, savent-ils qu'ils le doivent pour une grande part à un véritable combat livré par nos aînés. Querelle de théologiens ? Pas seulement : c'est toute une conception de la vie chrétienne qui était en jeu.

Ce qui, pendant plus de deux siècles, avait été comme perdu (au moins au niveau de la réflexion) a été magnifiquement retrouvé. Et si aujourd'hui des laïcs, comme par exemple ceux des Équipes Notre-Dame, réclament de faire oraison, ou lisent avec ferveur Au cœur des masses, *c'est qu'une bataille a été gagnée. Celle que livra le P. Bernadot et* La Vie Spirituelle.

Contre les positions « réservationnistes » de ceux qui voulaient limiter la mystique à quelques âmes choisies, les convictions du P. Bernadot et de ses collaborateurs firent admettre que tout chrétien était appelé au partage d'une vie « mystique » (et pas simplement d'une vie intérieure ou d'une oraison en un sens si élastique que tous ne pussent être d'accord...) et d'une vie « mystique » qui était le développement même de la grâce du

baptême et ne pouvait être un domaine réservé à des privilégiés pour qui seuls s'ouvrirait le jardin clos.

Le P. Bernadot crut que la vie divine est donnée à l'homme comme un germe capable de tout bouleverser et de tout envahir dès ici-bas. Pour lui, le Royaume des Cieux n'était pas seulement le domaine d'une vie future, mais bien d'une vie commencée dès maintenant, avec tout le dynamisme et la force de révolution que cela comporte. La bataille fut menée, et gagnée[1], *contre les tenants d'une conception qui reléguait et réservait l'expérience des réalités surnaturelles à l'au-delà (conception qui devait sans doute beaucoup au cartésianisme, comme si n'était réelle pour l'homme que l'expérience qui peut se saisir et s'exprimer en définitions rationnelles).*

C'est le premier, et non le moindre titre de reconnaissance que nous gardons pour le P. Bernadot : d'avoir contre ces positions, hélas généralisées alors dans toute l'Église, ouvert à nouveau le « chemin de la perfection ».

De l'Eucharistie à la Trinité.

Trois constantes permettent de résumer au mieux l'histoire de la spiritualité chrétienne. On peut retrouver à chaque époque ceux qui comme les Victorins par exemple, sont d'abord sensibles à la proposition de l'objet *de la foi; ou ceux qui, comme saint Bonaventure, saint Ignace ou Bérulle, sont d'abord attentifs* aux intermédiaires (*en premier lieu à la médiation du Christ, et*

1. En ce sens au moins que les positions contraires n'osent plus se manifester explicitement, sinon de façon très épisodique, et avec bien des nuances... (cf. par exemple dans le dernier numéro de *Christus*, 31, juillet 1961, pp. 404-408). D'ailleurs la pratique la plus courante de la vie d'oraison dans l'Église, des couvents aux mouvements d'Action catholique, confirme bien la justesse des positions du P. Bernadot. On se réjouira de les voir fortement reprises au niveau des manuels. Pour constater le progrès qui a été réalisé, il suffit de comparer, par exemple, deux ouvrages classiques : d'une part, la récente *Introduction à la vie spirituelle* du P. Bouyer (Desclée, 1960), cf. surtout pp. 287 et sv.) et l'introduction du P. Bainvel (écrite en 1922), à la sixième édition *Des grâces d'oraison* du P. Poulain, s.j.

à toutes les méthodes qui nous aident à la mettre en œuvre); enfin ceux qui, comme les Rhénans, ou l'école carmélitaine, sont d'abord soucieux des possibilités et particularités de l'expérience intérieure *chrétienne. Ces différents points d'attention ne se coordonnent pas toujours sans difficultés (les débats récents par exemple sur le mouvement liturgique nous l'ont justement rappelé).*

Mais pour ceux qui, en chacune de ces trois lignes, cherchent la réalité et non simplement l'idée, pour ceux-ci, il n'y a pas de vrai problème, car les trois ne font qu'un.

Peu d'ouvrages en témoignent mieux que l'admirable petit livre du P. Bernadot, De l'Eucharistie à la Trinité. *Simple retraite prêchée à un tiers-ordre d'officiers de marine, il devint ce classique traduit en neuf langues, et tiré en français à plus de cent cinquante mille exemplaires. Une vie divine et trinitaire, proposée comme objet plénier de notre désir spirituel, vécue à l'imitation du Christ, voulue et maintenue dans l'expérience quotidienne : telle était la mystique du P. Bernadot.*

Les mystiques et la théologie.

Quand il était professeur au petit séminaire de Montauban, le P. Bernadot surprenait parfois ses confrères, en leur demandant lors d'une récréation s'ils avaient lu sainte Catherine de Gênes ou saint Jean Climaque. Pour lui, la « sainteté » était une note de l'Église, pas simplement réservée aux traités d'ecclésiologie. Il voulut et réussit à rendre aux grands témoins de la mystique chrétienne leur force toujours vivante de renouvellement. Il fut le premier à remettre en valeur, par la collection jointe à La Vie Spirituelle, *ces grands textes de la vie de l'Église. Depuis, bien d'autres éditions ont poursuivi son effort, mais n'est-ce pas là qu'il fallait, il y a encore peu de temps, aller par exemple lire Cassien ?*

Le résultat de son effort fut de désintoxiquer la lecture des mystiques de toute recherche de pure curiosité, pour obliger à en tirer une nourriture vivante, ce qui n'était possible qu'avec

un effort simultané d'étude théologique. Pour la première fois depuis longtemps, la théologie et saint Thomas d'Aquin redevenaient source de vie spirituelle. Grâce à ses collaborateurs, professeurs et théologiens thomistes, comme les PP. Lemonnyer, Joret, Lajeunie, Garrigou-Lagrange, Bernard, etc..., l'unité de la vie de la foi fut admirablement montrée. Quand les tentations permanentes du piétisme et du modernisme amenaient à chercher une « expérience » religieuse, trop souvent coupée de la Révélation et de la Tradition, l'effort du P. Bernadot ne fut pas seulement de redonner vie aux grands spirituels, mais d'en montrer toute la valeur de cohérence et de réalisme chrétiens. Pour lui, au-delà « des » spiritualités, il y avait d'abord la foi et toute la vie théologale, unique, et au-delà de toutes les écoles, la spiritualité de l'Église. Et son amour de saint Paul et de sainte Catherine de Sienne lui avait appris qu'ici encore, il n'y a plus de faux problèmes pour ceux qui cherchent le réel.

EXTRAITS DU PREMIER SOMMAIRE DE « LA VIE SPIRITUELLE », OCTOBRE 1919

On peut se demander si le temps est bien choisi pour entreprendre la publication d'une revue de spiritualité. Au moment où le monde, bouleversé par des malheurs effroyables, s'occupe de restaurer d'immenses ruines, et où chacun proclame la pressante nécessité d'une action vigoureuse, est-ce bien l'heure de se retourner vers les mystères les plus élevés et les plus intimes de la religion, et de prêcher la vie intérieure ?...

Les âmes de notre temps paraissent et se disent dévorées « du besoin de vivre » : n'est-ce pas un nouveau motif de leur révéler « la lumière de vie » et de leur faire connaître Celui qui est personnellement la Vie véritable et l'unique Sauveur ?

... Ces âmes droites désirent s'instruire plus exactement de la vie chrétienne, dont le principe est en Dieu et la forme parfaite dans le Christ Jésus ; elles aspirent justement à aller jusqu'au bout de leur religion.

... C'est à ces chrétiens, prêtres ou laïcs, que nous essaie-

rons d'exposer les richesses de la grâce, toutes les merveilles qu'opère dans les baptisés l'Esprit vivificateur.

... Nous chercherons avant tout à donner une doctrine irréprochable et forte, en recueillant les pages les plus profondes et les plus belles écrites par les Pères et les grands théologiens sur toutes les richesses du dogme. La foi n'est-elle pas le fondement de la vie spirituelle ? Notre premier but sera d'instruire afin d'arriver plus sûrement à décider la volonté, car c'est l'intelligence qui dirige l'homme. Nous croyons que c'est un grand malheur dans l'éducation chrétienne lorsqu'on donne au sentiment la place de l'idée, de la vérité révélée, irradiation de l'Intelligence divine. La volonté a besoin d'être rectifiée dans son fond, pour tendre véritablement vers Dieu ; sinon elle se laisse égarer dans un sentimentalisme romantique, ou elle s'arrête au culte extérieur sans parvenir à « l'adoration en esprit et en vérité ».

... Et si l'on demandait encore pourquoi nous insisterons avant tout sur la doctrine, nous répondrions : pour que notre enseignement soit *pratique*. Une doctrine fortement et clairement exposée arrêtera les idées inexactes ou fausses, qui peuvent circuler à l'abri de livres bien intentionnés, mais superficiels. Quoi de plus pratique que de donner aux fidèles les notions exactes qui dirigeront leurs lectures, leurs réflexions et leur conduite ? Éclairer une âme, c'est la protéger contre les illusions de l'imagination, souvent c'est lui rendre impossible certaines défaillances ou chutes, c'est lui permettre d'établir l'ordre en elle-même et la sauver de la rêverie pieuse et du faux mysticisme, c'est enfin lui donner le moyen de progrès rapides, car la science de la vérité est une des sources les plus abondantes de l'oraison. « Vous êtes fils de lumière » (Ep 5, 8), disait saint Paul.

... Est-il besoin d'ajouter que notre étude sera non seulement spéculative, mais aussi, autant que nous le pourrons, affective, pénétrée de piété, de la vraie charité ? Volontiers nous reprendrions la parole de saint Augustin : « Le Verbe que nous nous efforçons de faire connaître est une connaissance unie à l'amour. » Nous traiterons toute question de façon à y mettre beaucoup de

doctrine, le plus de substance possible, mais pour en faire jaillir la charité. Ce ne sera pas seulement un travail de l'esprit, le cœur y aura sa part, afin que soit distribuée si Dieu nous en fait la grâce, non pas la lumière tout court, mais ce que Jésus appelait : *la lumière de vie.*

... Nous consacrons humblement et filialement notre œuvre à Notre-Dame, Siège de la Sagesse, Mère de Dieu et Mère de la grâce.

ACTION ET CONTEMPLATION

Avez-vous remarqué ce mot : « Le Père cherche des adorateurs... » ? Il les désire. C'est donc répondre à ses désirs que d'ouvrir son âme à la contemplation. Il y a dans ce petit mot une tendresse adorable et immense. Notre Père cherche à se montrer à nous, à nous combler de Sa vision, et nous enivrer de sa joie. A bien considérer les mystères de Jésus dans leur dernier fond, on découvre que tous ont pour but, après que Jésus a lui-même rendu cette adoration en esprit et en vérité, de chercher et de susciter d'autres adorateurs. En somme, la vie et la mort de notre Sauveur ont abouti à faire lever des âmes qui en lui et par lui se livrent à son Père dans la lumière et dans l'amour. La grande justice est accomplie quand Dieu est aimé[2].

L'amour de Jésus.

D'abord l'unification de l'esprit : grâce à la prière, au silence, aux lectures pieuses, l'âme prend l'habitude de tout rattacher à une idée centrale, l'idée de Dieu par laquelle elle voit, juge, admire tout. Cette pensée de Dieu s'établit au centre de l'âme, où reine incontestée, elle gouverne et met tout en ordre. C'est une lumière qui fait l'unité. Puis l'unification de la volonté : un amour s'établit au cœur qu'il envahit, dilection suprême et

2. Ces textes sont extraits des *Lettres de Direction* (Cerf, 1946), de *Notre-Dame dans ma vie* (Cerf, 1937, 50e mille), et d'un *Commentaire sur saint Jean* (inédit).

maîtresse, amour souverain qui les domine tous et s'empare de tous pour les purifier et les fondre en un seul où tous se perdent et s'unissent : l'amour de Jésus qui établit le cœur dans l'unité. Un nouvel élan et l'âme monte à l'unité de l'esprit et de la volonté : la connaissance et l'amour se compénètrent et s'identifient dans la contemplation, simple regard chargé d'amour. L'Esprit-Saint unit l'esprit et le cœur pour leur faire produire leur chef-d'œuvre : l'acte de la contemplation. Autrefois, il y avait connaissance et amour, lumière et vie; maintenant il y a ce que Jésus appelait « lumière de vie ». Ne l'avez-vous pas éprouvé maintes fois ? Par une dernière ascension, il reste à unifier l'action et la contemplation. Cela se fait lorsque, selon le mot de saint Paul, nous sommes « fondés et enracinés dans la charité », lorsque la vie de Dieu nous a envahis jusqu'au fond, qu'elle nous possède. Alors nous sommes en contemplation perpétuelle, même plongés dans l'action extérieure. Il se produit en nous ce qui se produit dans l'adorable Trinité. Quand il s'unit une âme, il la fait participer à l'unité divine. Et de même qu'en lui les perfections absolues s'identifient, de même que ses perfections en apparence les plus opposées comme la miséricorde et la justice, se concilient dans l'unité; de même dans l'âme surnaturalisée s'unissent les perfections en apparence les plus opposées, l'amour du recueillement intérieur et le zèle apostolique, la contemplation et l'action. Alors, loin de s'opposer et de se nuire, la contemplation et l'action s'appuient l'une sur l'autre, se continuent mutuellement et se pénètrent si bien qu'il devient impossible de les distinguer. L'action cesse d'être agitée, la contemplation d'être solitaire; la contemplation s'épanche dans l'action, laquelle n'est plus qu'une contemplation qui s'extériorise et se dévoue.

Ainsi était notre adoré Maître Jésus : même en pleine vie publique, il demeurait en solitude avec son Père.

Nous serions bien peu dominicains.

Nous serions bien peu dominicains si nous arrivions à diminuer notre apostolat. C'est la fièvre et l'action humaine seulement que

nous supprimerons. Nous ne chercherons les âmes qu'avec plus d'amour, car une contemplation qui cesserait de s'épancher dans l'âme du prochain et de répandre la vie autour d'elle cesserait d'être une contemplation dominicaine, car nous sommes essentiellement apôtres.

Pensez à Notre-Dame au pied de la Croix : c'est là qu'elle fut corédemptrice. Qu'elle vous soutienne et qu'elle découvre à votre âme le sens divin de chaque événement. Dieu est partout et ne cesse d'agir autour de nous et en nous pour nous sanctifier, pour que se réalise l'éternel décret de notre prédestination. Savoir connaître la trame de la volonté divine est une grande grâce, du moins ayons foi à cette volonté. Pour moi, c'est dans cette confiance à la Providence que je trouve un peu de force, sans elle je tomberais sur les genoux comme une bête lasse, tandis que je jouis, je ne dis pas toujours de la joie, mais d'une paix qui n'admet plus d'inquiétude.

Le vrai apostolat, le plus efficace, c'est le rayonnement de l'âme. Un saint suffit à soulever vers Dieu une multitude. On ne se sanctifie jamais pour soi seul. Purifions notre âme, amenons-la à l'union intime avec Dieu, soyons tellement unis au Christ Jésus que nous ne fassions plus qu'un avec lui, non seulement en désir, mais en vérité. Et nous serons puissants, nous convertirons, nous éclairerons, *le Christ sera en nous pour réconcilier le monde à Dieu.* La prière d'une âme arrivée à l'état d'union intime est irrésistible. Il lui suffit d'exprimer ses volontés pour qu'elles soient faites, car ce sont les volontés de Jésus. Elle dit, elle aussi : *Père, je veux que là où je suis, ceux que tu m'as donnés y soient aussi avec moi.* Et elle est écoutée. Elle entraîne tous ceux qu'elle aime... C'est en cet état qu'on est vraiment apôtre. L'apostolat est le témoignage de la sainteté. Suivez la grâce qui vous y pousse et allez jusqu'au bout.

PRIER DANS LA FOI

Le cœur est à sec. « *Je suis entré dans votre sanctuaire, Seigneur, pour admirer votre puissance et votre gloire : je m'y suis trouvé comme au désert sans chemin et sans eau.* » La

flamme du cœur est tombée. La prière fatigue et ennuie. Cependant cette âme s'applique à prier. Sa prière est sèche ; elle tourne souvent autour de quelques formules : Seigneur, vous êtes saint, je vous adore... Seigneur, vous êtes l'amour infini, je voudrais vous aimer, aidez-moi à vous aimer... Seigneur, je crois à votre présence ici, je voudrais vous servir, vous glorifier, mais je ne sais pas le faire. Prenez-moi à votre service, purifiez-moi de mes péchés, faites tout ce que vous voudrez de moi.

En effet, la volonté de cette âme est à Dieu. Elle n'éprouve pas de la tendresse, comme autrefois, mais, sans qu'elle s'en doute, un amour calme, capable de tout supporter pour Dieu.

Les mystères joyeux n'occupent qu'une partie de la vie de Jésus et de Marie. La vie intérieure est une lutte âpre dans une vallée de larmes. Il faut attendre la souffrance. Après une oraison joyeuse, où Dieu se communique visiblement, viendra une période pénible où Dieu semble s'éloigner : Jésus se tait et s'en va. Période redoutable.

La vie de Notre-Dame nous en donne un exemple. Elle connut des jours de véritable agonie lorsque Jésus resta au Temple sans l'avertir. Jésus parti! Parti en silence! Il n'avait rien dit, et il l'avait quittée. Il lui semblait qu'elle ne comprenait plus Jésus. C'était là son tourment intérieur. Pourquoi son Fils l'a-t-il abandonnée ? Dieu le Père le lui aurait-il repris, et serait-ce là le glaive annoncé par Siméon ?

Quand elle le trouve, sa réponse paraît dure : « *Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne savez-vous pas que c'est auprès de mon Père que je dois être ?* » Si, elle le sait bien. Mais elle croyait que ce ne serait pas sans elle que son Fils s'occuperait de la gloire de Dieu. Elle ne dit rien, elle ne comprend pas, mais elle tombe dans une angoisse affreuse et connaît une épreuve mystérieuse. Est-elle repoussée de Dieu et de son Fils ?

Des épreuves semblables nous sont nécessaires. C'est par la foi que nous avançons vers Dieu. Il ne faut pas espérer que nous continuerons à sentir Jésus dans tous nos exercices pieux, que nous le goûterons dans la communion et que la grâce continuera à nous soutenir de façon presque visible. Pour nous aussi, un jour, Jésus s'en va. Et tout change dans notre vie. L'intimité

divine s'éclipse. La prière nous fatigue. La communion semble ne plus rien donner. Le tabernacle est vide. La pénitence rebute. Autrefois, j'étais entraîné vers les choses divines : aujourd hui, je ne sens même plus le désir de Dieu. Tout m'entraîne en bas. Les jours passés, quelle ardeur de courir, le cœur brûlant, vers Dieu : aujourd'hui, je traîne, le cœur froid ; pas un acte d'amour ne sort de mon cœur insensible.

Ces moments sont décisifs dans la vie spirituelle. L'âme est alors à un tournant important. Il est essentiel de se tenir uni de cœur à la Vierge Marie.

Il faut d'abord s'humilier : Jésus n'est-il pas parti à cause de votre orgueil, de votre complaisance en vous-même, de votre lâcheté dans la pénitence, de votre dissipation, de la recherche des consolations humaines et amitiés sensibles, des refus de la grâce ? Il est difficile de juger d'où vient l'absence de Jésus : presque toujours il y a de notre faute. Dieu veut le cœur tout entier. Mais ces châtiments que la miséricorde de Dieu inflige à notre tiédeur sont un signe du très grand amour de Dieu pour notre âme et une marque de vocation à la sainteté.

« Apprenez de Marie à chercher Jésus », dit Origène. Il ne faut pas demeurer oisif en cet état, ni se résigner à l'absence de Dieu. Notre-Dame avait le désir ardent de trouver Jésus : elle l'a cherché jusqu'à ce qu'elle l'ait trouvé.

Soyez disposé à le chercher longtemps, s'il le juge bon, et à ne pas retrouver avec lui les consolations qu'il vous donnait au commencement de votre vie spirituelle. Les consolations, même divines, ne sont pas Dieu. Désirez avant tout la vie divine.

LA RÉPONSE DE NOTRE-DAME

La réponse de Notre-Dame ? Toujours la même : la réponse de l'amour maternel. Ces hommes qui détestaient Jésus, elle les aimait, elle eût voulu souffrir toutes les tortures pour leur enlever cette haine, pour leur montrer Jésus. Et c'est bien pour eux aussi qu'elle livra son Fils au Calvaire. Elle voulait les sauver.

C'est une leçon d'amour. Notre-Dame nous enseigne une chose difficile : savoir souffrir par le prochain. Quand la souffrance

nous vient directement de Dieu, il est assez ordinaire que nous l'acceptions : l'Église nous a si souvent répété que nous devons porter la croix avec le Christ que nous la prenons avec patience. La difficulté est bien plus grande lorsque la croix nous est offerte par le prochain. Nous n'aimons pas que le prochain soit entre Dieu et nous. Les coups de Dieu, nous les supportons, mais non pas les coups de Dieu par les hommes. Dans les infortunes qui nous viennent directement des hommes, même les plus dévots ne voient souvent que la manifestation d'un mauvais caractère, de basses jalousies, de soupçons injustifiés, l'ingratitude, et même la méchanceté. Qui sait voir la justice et l'amour de Dieu se servant de la créature pour le bien de ses enfants ? C'est là qu'on peut reconnaître l'humilité vraie des serviteurs de Dieu, tellement est profonde cette répugnance à souffrir par le prochain. Seuls les humbles l'acceptent. Il faut être près de la sainteté pour comprendre que le prochain tienne la place de Dieu dans notre purification.

Parfois l'épreuve est pire encore. Non seulement les ennemis de Dieu se mettent en travers de votre voie, mais les gens de bien se dressent contre vous : des séparations très dures, des incompréhensions, l'interprétation sévère de vos actes, le blâme public, votre zèle signalé comme nuisible, vos projets combattus comme dangereux. « L'une des grandes peines de cet exil, disait saint Pierre d'Alcantara à sainte Thérèse, est la contradiction des gens de bien. » N'a-t-on pas vu les cinq théologiens chargés d'examiner les manuscrits de sainte Thérèse déclarer, tous les cinq, que ce qu'elle écrivait venait du démon, et la jeter dans une angoisse terrible ? Par combien d'évêques le grand apôtre de Marie, le bienheureux Grignion de Montfort, fut-il interdit ? Un saint Alphonse de Liguori est chassé de la congrégation qu'il vient de fonder. Ne croyez pas que ces épreuves soient si rares. Combien de fidèles et de prêtres qui ont organisé une œuvre, et avec quel cœur, sont mis de côté comme ayant perdu l'esprit de cette œuvre ? Que d'apôtres dont les intentions sont chaque jour calomniées!

Un regard sur Notre-Dame les rassure. Elle a aussi marché dans cette voie.

POURSUIVIS DE SON AMOUR

Il était dans le monde... et le monde ne l'a pas connu (Jn, 1, 10).

C'est un fait lamentable, mais nous sommes obligés d'en convenir, Dieu est venu dans le monde, dans sa création, chez lui, parmi les siens et le monde ne l'a pas reconnu. Il naît dans l'indifférence générale, mises à part un très petit nombre d'âmes simples... On reconnaît si peu ses droits qu'il est obligé de fuir pendant la nuit en Égypte. Il passe des années nombreuses à Nazareth, connu seulement de deux créatures, Marie et Joseph. Deux! Le reste de l'humanité l'ignore, et fait comme si le mystère de l'Incarnation, mystère inouï d'amour qui a jeté les anges dans la stupeur, n'avait pas eu lieu.

Quand Jésus veut se faire connaître et faire connaître son Père, on le calomnie, on le hait, on le traite de blasphémateur, de possédé du démon, de fou ; on le tue... Comptez ceux qui se tiennent auprès de la croix : un homme et quelques femmes. Voilà ceux qui l'ont connu.

Est-ce vrai, cela ? Oui... C'est ainsi que Dieu est venu. Et ce qui met le comble à la mesure, c'est que, en venant, il savait que cet accueil lui était réservé : il a tout prévu, tout voulu, tout aimé... Jésus! Jésus! sainte Madeleine de Pazzi avait raison de crier dans les cloîtres de son monastère : *Mon Jésus, l'amour vous a rendu fou!*

Le pire en tout cela, c'est que ce sont les SIENS qui l'ont rejeté... ses créatures... ses enfants... Ceux qu'il a comblés de bien... poursuivis de son amour. Quelle tristesse dans sa plainte! *J'avais des fils, je les ai nourris, je les ai élevés : eux, m'ont méprisé.*

Hélas! Seigneur, je suis de ceux-là. J'étais *vêtu,* je le suis de toute manière et vous avez sur moi tous les droits possibles ; je suis vôtre par le baptême, par votre sang, par la grâce, par la communion, par la vie religieuse. Et il y a des jours où je ne vous ai pas reçu, des jours que je voudrais effacer de ma vie, dont je voudrais enlever le souvenir avec mon sang...

JÉSUS CRUCIFIÉ

Nous savons où nous mènera *la grande tribulation*. Et la joie des joies, quand on possède Dieu, ne peut être que de se consumer en holocauste pour lui. Notre cher saint Paul ne s'inquiétait pas de ce que pensait le monde. La doctrine qu'il prêchait était souvent qualifiée de *scandale* et de *folie*. Cela ne l'empêchait pas de ne vouloir *prêcher que Jésus, et Jésus crucifié*, loin de chercher à s'accommoder au monde. Et il en donne la raison au début de son épître aux Galates : *En ce moment, est-ce la faveur des hommes ou celle de Dieu que je recherche ? Mon dessein est-il de complaire aux hommes ?* SI JE PLAISAIS ENCORE AUX HOMMES, JE NE SERAIS PAS LE SERVITEUR DU CHRIST. C'est bien notre cas. Tout pour Dieu! Que rien ne demeure de ce qui est humain pour permettre à Jésus de nous envahir jusqu'au dernier fond de notre âme unifiée en lui. De cette mort naturelle jaillira une vie pleine que nous ne connaissions pas encore. Il me vient en mémoire d'autres mots de saint Paul qui nous confirment dans la certitude de ces vérités, refusées par ceux dont la foi sommeille ou qui refusent de tirer toutes les conclusions. *Nous portons toujours avec nous dans notre corps la mort de Jésus, afin que la vie de Jésus soit aussi manifestée dans notre corps. Car nous qui vivons, nous sommes sans cesse livrés à la mort à cause de Jésus, afin que la vie de Jésus soit aussi manifestée dans notre chair mortelle. Ainsi la mort agit en nous et la vie en vous.*

P. M.-V. BERNADOT.

LE PÈRE BERNADOT
et La Vie Spirituelle

Au milieu d'une floraison de titres une « famille » s'est constituée dont les membres s'appellent Informations catholiques internationales, Vie Catholique illustrée, Télérama, Fêtes et Saisons, Signes du temps, *qui succéda à* La Vie Intellectuelle, La Vie Spirituelle, *etc., liés entre eux par leur volonté de servir l'Église, leurs origines communes et leur conviction de ce qu'il faut dire et faire connaître pour que le message du Christ pénètre la société contemporaine.*

Ces publications ont une histoire.

Il y a vingt ans — le 25 juin 1941 — mourait le P. Bernadot, dominicain, fondateur de La Vie Spirituelle, *de* La Vie Intellectuelle, *de* Sept, *de* La Vie chrétienne avec Notre-Dame *et initiateur de toutes les publications rassemblées au sein des éditions du Cerf, et des Éditions elles-mêmes.*

Cette date anniversaire nous offre l'occasion d'évoquer, à travers sa vie et son œuvre, la période héroïque du début de La Vie Spirituelle.

Nous publions ci-dessous les pages consacrées à cette période dans le dossier établi par Mlle Coutrot et paru dans le numéro du 1er juillet 1961 des Informations catholiques internationales.

Nos lecteurs trouveront dans ce dossier un très bon résumé de ce que furent les étapes de la vie du P. Bernadot[1].

« Comme le cerf aspire aux sources d'eau vive, ainsi mon âme aspire vers toi, Seigneur... » Ce fragment de psaume fut choisi par le P. Bernadot pour inspirer son œuvre : les éditions du Cerf, terme général qui recouvre une multiplicité d'entreprises vouées au service de l'Église, dont chacune est une aventure et témoigne d'une belle intuition des besoins contemporains. La variété des tâches et la diversité des titres — de *La Vie Spirituelle* ascétique et mystique à *Sept* l'hebdomadaire du Temps présent qui traite de tous les problèmes d'actualité — ne doivent pas masquer la profonde unité d'une œuvre à laquelle le catholicisme français d'avant-guerre doit, pour une part, le meilleur de lui-même.

A Saint-Maximin.

Le P. Bernadot est né à Escatalens le 14 juin 1883. Après avoir étudié au grand séminaire de Montauban, il fut ordonné en 1906 et le sacerdoce fut pour lui une étape décisive. Seize ans plus tard il y faisait allusion en quelques lignes qui manifestent la sensibilité de son âme. « Il y a aujourd'hui seize ans que j'ai reçu l'onction sacerdotale... Cette ordination me bouleversa ; je ne croyais pas possible que l'âme fût ainsi traversée. Je passai les deux tiers du jour à pleurer, je ne savais pourquoi, sinon parce que je sentais Dieu. Et maintenant après seize ans j'ai peur parce que je n'ai pas mis cette puissance... pour la

1. Bien sûr, en dehors des ouvrages signalés plus loin p. 000, rien ne peut remplacer la lecture directe des éditoriaux et articles du Père parus dans *La Vie Spirituelle* du début de 1919 à 1940, et dans *La Vie Intellectuelle, Sept,* etc.

Cf. les articles du P. Boisselot, *Le P. Bernadot* (*La Vie Spirituelle,* août 1941), et *La physionomie spirituelle du P. Bernadot,* pp. 219-233, dans le numéro spécial *Les 25 ans de La Vie Spirituelle,* dont il faut lire aussi les pages 234-280; voir aussi A. Coutrot, *Un courant de la pensée catholique, l'hebdomadaire « Sept »* (mars 1934-août 1937), Préface de René Rémond, Collection « Rencontres », 61, Éd. du Cerf, Paris, 1961, 336 pp.; 9,90 NF.

gloire du Seigneur. Les prêtres saints ont de tout temps bouleversé les âmes pécheresses et mené les autres vers les sommets. »

Jeune vicaire du diocèse de Montauban, il se donne avec passion à son apostolat, anime des œuvres nombreuses, crée — déjà! — un petit journal pour son patronage. Mais une vie plus contemplative l'attire. Il entre dans l'ordre des Frères Prêcheurs en 1912 et va faire son noviciat à Fiesole d'abord, à Rome ensuite où il poursuit ses études. De Rome, il écrit à un membre de sa famille pour lui dire toute sa joie : « Moine et apôtre, être saint pour engendrer des saints... J'aime ma vocation à mesure que je la comprends mieux et c'est chaque jour que le bon Dieu me fait la grâce de mieux la révéler telle qu'elle est, radieuse, harmonieuse et comprenant en somme toutes les vocations religieuses : contemplative par l'office choral, le silence, l'étude sacrée et les observances monastiques, et active par toutes les œuvres que tu sais... »

L'air de Fra Angelico.

Le P. Bernadot n'a pas trente ans lorsqu'il rentre en France, pendant la Grande Guerre, ayant achevé ses études. Religieux au couvent de Saint-Maximin, dans le Var, il fait de longs séjours de repos à la Sainte-Baume, au plan d'Aups chez les Dominicaines de Béthanie et au monastère de Prouille, avant d'être prieur de Saint-Maximin. Tous ceux qui l'ont connu très jeune évoquent un Fra Angelico : frêle, mince; avec sa couronne monacale, ses yeux illuminés d'intelligence et de foi, il était un moine d'un autre âge, un mystique dont le rayonnement surnaturel attirait.

Une quinzaine d'années plus tard — il a alors quarante-cinq ans — son plus proche collaborateur décrit ainsi sa première rencontre avec le P. Bernadot : « Un corps trapu avec une tendance à l'embonpoint, un visage rond et coloré, une pointe d'accent méridional, tout décelait en lui la race paysanne dont la simplicité n'était cependant rien moins que rudesse : il y avait

au contraire en lui une finesse et une souplesse presque félines. Ce qui me frappa bien davantage, dès l'abord, ce fut son recueillement. J'avais en face de moi un homme concentré, maître de ses sentiments, avec cette densité d'esprit que seule l'habitude de la méditation et, mieux encore, la pratique de l'oraison, peuvent produire. Je venais à lui pour régler une affaire matérielle de peu d'importance : la précision, l'ordre et le sens immédiatement réaliste m'étonnèrent : pas de discours inutiles ni d'hésitations, la décision fut prise aussitôt. » Homme d'affaires et mystique : c'étaient en effet ses traits caractéristiques. Profondément uni à Dieu par l'oraison, le P. Bernadot est servi par une intuition curieuse qui devine de très loin l'œuvre à entreprendre, l'idée à répandre, le combat à mener. Mais cette intuition, il a souvent de la difficulté à la formuler et des esprits rationnels ont peine à saisir ce qu'il pressent comme d'instinct. Or il a besoin de vivre dans une atmosphère de totale confiance et les obstacles qu'il rencontrera accroîtront sa solitude, tandis que sa difficulté à communiquer avec son entourage développera en lui une méfiance quasi instinctive et une répugance croissante à se livrer et même à expliciter sa pensée.

Les premières œuvres.

Sa première œuvre, une brochure : *L'Action surnaturelle dans la restauration dominicaine au XIX^e^ siècle,* raconte la vie de prière et de souffrance de la Mère Claire Maës et son influence sur le P. Lacordaire. « J'ai dévoré ces pages, écrit Émile Baumann, l'écrivain catholique, ami de J. Lotte, j'en ai reçu un véritable éblouissement. » Puis, en 1918, paraît *L'Ordre des Frères Prêcheurs,* un beau livre solidement charpenté autour de trois grands chapitres : la préparation à l'apostolat, l'exercice de l'apostolat, les modèles de l'Ordre — qu'il dédie aux jeunes gens, pour leur faire mieux connaître l'Ordre et éclairer la vocation de ceux qui cherchent.

Un an plus tard, en 1919, paraît sa première œuvre spirituelle, *De l'Eucharistie à la Trinité,* qui constitue à ce point la clef de

l'œuvre du P. Bernadot qu'il convient de relater l'histoire de ce petit livre et d'évoquer l'essentiel de son contenu.

Pendant la Grande Guerre, le P. Bernadot entreprend de fonder à Toulon un cercle d'études et donne une impulsion personnelle au Tiers-Ordre dominicain. Souvent empêché par sa santé d'animer personnellement ces groupes, il cède aux sollicitations d'une dame de ses amies venue au nom de tous lui demander de mettre par écrit l'essentiel de sa doctrine ; en quelques semaines il écrit un petit cahier qui ne cesse de circuler de main en main : c'est le premier manuscrit de l'ouvrage de *L'Eucharistie à la Trinité,* petit livre accessible et dense, destiné comme toute l'œuvre du P. Bernadot non point à faire acte d'érudition gratuite mais à fournir à des chrétiens la nourriture spirituelle dont ils ont besoin.

L'idée-mère du P. Bernadot, celle qui le soutint dans ses luttes apostoliques et anima constamment les revues qu'il fonda est celle de la vie bienheureuse de la Très Sainte Trinité qu'il est donné aux hommes de partager dès ici-bas. Au principe il y a cet Absolu : la vie même de Dieu dans la splendeur des « Trois » qui, par la grâce sanctifiante, devient notre part d'héritage. Faire entendre cela au monde — qu'il s'agisse d'abord de quelques amis de Toulon ou bientôt de la France tout entière — peu importe : son ambition est d'amener les âmes à réaliser cette habitation de la Sainte Trinité en elles, qui est déjà un avant-goût et le commencement de la béatitude céleste.

Le P. Bernadot a raconté lui-même l'origine de son ouvrage (aujourd'hui traduit en neuf langues) : « Il y a quelques années, j'avais écrit un manuscrit, oh! pas très considérable : une cinquantaine de pages dactylographiées. Je le montrai à un ami qui me dit : « Mais c'est très bien, il faut le publier. — Je n'ai pas d'argent, lui répondis-je. — Qu'à cela ne tienne. Je ferai les frais », me dit-il.

Nous allâmes trouver un imprimeur qui me demanda mille huit cents francs. Mon ami me les donna. L'ouvrage fut imprimé. Il se vendit. Il se vendit si bien qu'en peu de temps je fus à la tête de mille huit cents francs... Nous décidâmes de fonder une revue : ce fut *La Vie Spirituelle.* Au bout de quelques années, nous eûmes encore un peu d'argent. Nous fon-

dâmes une autre revue : *La Vie Intellectuelle,* puis une autre : *Les Cahiers de la Vierge,* puis un journal : *Sept.* On dit toujours qu'il faut beaucoup d'argent pour éditer. Je n'en sais rien : j'ai commencé avec mille huit cents francs.

Aux débuts de « La Vie Spirituelle ».

L'expérience est faite qu'il y a beaucoup de chrétiens capables de se nourrir d'une forte doctrine spirituelle. Pourquoi ne pas poursuivre la tentative? Et c'est la fondation de *La Vie Spirituelle* : il faut obtenir le consentement de l'Ordre — l'accord du Rme P. Theissling, Maître Général, arrive le 5 juin 1919 — les sympathies de Rome, l'appui de collaborateurs de qualité. Le P. Bernadot multiplie les voyages, les démarches dont on peut suivre les étapes à travers sa correspondance :

Rome, 9 juin 1919. « Ici on encourage beaucoup le projet un peu dans tous les milieux. On en espère beaucoup de bien, non seulement pour les fidèles, mais pour le clergé paroissial... »

Paris, 22 juin... « La question de la revue a fait des progrès, cependant elle reste toujours en suspens. Je me heurte à de grosses difficultés matérielles, les libraires exigeant une très grosse somme que je n'ai pas. Cependant je recueille presque partout des encouragements très vifs des prêtres zélés qui souhaitent cette œuvre d'éducation spirituelle... J'ai eu la grande joie de trouver des collaborateurs de premier ordre à Rome et ici, à la fois théologiens et très intérieurs et qui voudraient susciter dans le clergé un mouvement vers les études de spiritualité. »

Monteils, 23 juillet... « Je dois revenir à Paris pour l'organisation de la revue. Elle donne bien du tracas, cette revue. Le premier numéro paraîtra en octobre... Je sens de plus en plus que c'est une œuvre qui ne se soutiendra que par la prière; le diable la combattra, car elle pourrait fort le contrarier. »

Toulouse, 11 août... « A peine de retour à Paris je dois aller à Lourdes pour quarante-huit heures. C'est toujours dans l'intérêt de la future revue... »

Enfin le 1er otobre 1919 paraît le premier numéro de *La Vie Spirituelle*. C'est un succès : dès novembre elle recueille 1.100 abonnements; en février 1920, 2.900; en juin, 3.300; et en novembre 1922, elle se double d'un fascicule de *documents* qui constitue le *Supplément de La Vie Spirituelle*.

L'appui de Rome.

Le P. Bernadot écrit le 28 novembre 1919 :

« ... Il m'arrive de nombreux encouragements de personnages sérieux : un bon nombre d'évêques m'ont écrit spontanément pour m'assurer qu'ils la recommanderaient à leur clergé. Le Pape, qui a vu le premier numéro, m'a témoigné sa sympathie... »

La liste des collaborateurs de *La Vie Spirituelle,* publiée en tête de la revue, comprend les noms d'une trentaine d'ecclésiastiques, souvent membres de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Il est précisé que la rédaction incombe à « un groupe de professeurs au Collège Angélique à Rome ».

L'appui romain le plus solide et le plus durable fut sans doute fourni au P. Bernadot par son ancien professeur au Collège Angélique, le P. Garrigou-Lagrange. Celui-ci sut convaincre la prudence du P. Provincial qui craignait de grever le budget de la province chargé déjà de la *Revue thomiste,* revue à tirage forcément limité; il fournit inlassablement collaborateurs, articles et critiques vigilantes, enfin il informe le Saint-Siège et le Souverain Pontife lui-même des progrès de l'œuvre et du bien qu'on peut en attendre. Le P. Garrigou-Lagrange et les religieux qui l'entourent ont sans aucun doute compris que le projet du P. Bernadot rejoignait et prolongeait un élan nouveau, approuvé par Benoît XV, imprimé aux études de théologie mystique : quelques mois plus tôt, en 1918, deux chaires de théologie mystique ont été inaugurées simultanément dans deux Universités romaines : *la Grégorienne et l'Angélicum*. Toutes deux mettent au programme l'étude de la théologie mystique, c'est-à-dire des phases les plus secrètes qui constituent ou du

moins accompagnent la marche des âmes vers la plus haute sainteté. C'est une grande nouveauté qu'en cet automne de 1918 la théologie mystique sorte de l'ombre des cloîtres — seuls les ordres religieux en assuraient l'enseignement jusque-là — et prenne officiellement place dans un enseignement public donné à tous les jeunes clercs sans distinction et cela à Rome même, en attendant qu'en 1931 l'exemple soit suivi par toutes les Facultés de Théologie du monde entier. Ainsi un pas nouveau est franchi grâce à l'initiative du P. Bernadot : *La Vie Spirituelle* va rayonner l'enseignement donné dans les Universités, sur le clergé régulier et séculier, sur les congrégations religieuses féminines, sur de nombreux chrétiens fervents. Elle répond aussi au renouveau de spiritualité, notable en France depuis quelques années, et qu'il faut avoir présent à la mémoire pour apprécier l'influence doctrinale, la fécondité surnaturelle et l'importance historique de l'œuvre entreprise.

Dès 1921, dans le Bref « A notre cher fils, Vincent Bernadot », le Souverain Pontife confirme la tâche de *La Vie Spirituelle* :

« De nos jours, beaucoup négligent la vie surnaturelle ou cultivent à sa place un inconsistant et vague sentimentalisme. Aussi est-il absolument nécessaire de rappeler plus souvent ce que, avec l'Écriture sainte, les Pères de l'Église nous ont enseigné à ce sujet et de le faire en prenant surtout pour guide saint Thomas d'Aquin qui a exposé avec tant de clarté leur doctrine sur l'élévation de la vie surnaturelle. Il faut aussi instamment attirer l'attention des âmes sur les conditions requises pour le progrès de la grâce, des vertus et des dons du Saint-Esprit, dont l'épanouissement parfait se trouve dans la vie mystique. »

Influence et sympathie à l'étranger.

L'influence de *La Vie Spirituelle* se fait sentir bien vite à l'étranger, puisqu'elle sert de modèle à *La Vida Sobrenatural* en Espagne, puis à *La Vita Cristiana* en Italie et à des périodiques semblables en Yougoslavie, en Tchécoslovaquie et ailleurs.

A mesure que le succès de la revue s'affirme, les collaborateurs se font plus nombreux : le P. Bernadot entretient une correspondance avec des religieux français et étrangers, avec quelques laïcs aussi dont la collaboration, pour être discrète, n'en constitue pas moins un enrichissement indiscutable : Jacques Maritain, pour ne citer que lui, est parmi les amis de la première heure ; il ouvre sans doute beaucoup de portes au P. Bernadot auprès d'intellectuels, d'artistes et même d'ordres religieux, tels que les Bénédictins de Solesmes et d'Osterhout, il écrit quelques articles, mais surtout il soutient l'œuvre par une correspondance très suivie avec le P. Bernadot, remplie de conseils, de critiques et d'indications précieuses au moine de Saint-Maximin qui vivait à l'écart des courants intellectuels de la capitale.

Bientôt les œuvres des grands auteurs mystiques (Tauler, Suso, sainte Catherine de Sienne, sainte Thérèse, etc.) sont publiées, qui forment *Les Éditions de la Vie Spirituelle*.

D'année en année, le labeur se poursuit non sans difficultés, et le Père dit parfois sa lassitude : « Je me sens incapable de soutenir ces œuvres parce que je ne prie plus assez et que le temps de l'étude me manque. J'ai un immense besoin de repos spirituel, de calme. Nous sommes trop peu nombreux pour le travail qu'on nous demande et peu à peu la fièvre s'empare de nous. Vous savez combien j'apprécie peu cette manière d'exercer l'apostolat... »

En 1925, il donna sa démission de prieur pour raisons de santé et aussi à cause « des tribulations du côté de la revue ». Et cependant les années suivantes vont réclamer de lui une activité toujours plus intense et des ruptures bien douloureuses à sa sensibilité.

Clamer la vérité.

Le zèle apostolique de saint Paul est pour le P. Bernadot le plus sûr des modèles. Comme lui, il veut clamer la vérité, opportune et importune ; il déteste les prudents, les faux sages. « No-

tre cher saint Paul, écrit-il — et il revint souvent sur ce thème — ne s'inquétait pas de ce que pensait le monde. La doctrine qu'il prêchait était souvent qualifiée de scandale et de folie », et il cite cette parole de l'Apôtre : « *Si je plaisais encore aux hommes, je ne serais pas le serviteur du Christ.* » A la fin de sa vie, le P. Bernadot pourra écrire : « Toute ma vie j'ai été au service de l'Église et du pontificat romain et je n'ai pas de plus profond désir que de dépenser toutes mes forces au service du corps mystique du Christ et de celui que sainte Catherine de Sienne nous a appris à nommer le doux Christ de la terre. »

A. Coutrot.

C'était le temps des "coups de foudre"

Quand le P. Bernadot fonda *La Vie Spirituelle,* il sentait bien que l'offre de ce périodique répondait à la demande. Qui étaient les « demandeurs » ? Voilà la question. Ils étaient nombreux puisque la revue obtint rapidement un beau succès. Elle n'étonnait pas les couvents, les monastères, mais elle leur plaisait. Elle ravit — surtout par les textes des maîtres de la spiritualité qu'elle fit connaître — les séculiers, les laïcs. Nous étions alors très friands de ces nourritures célestes, que se disposait à goûter une génération saturée de « nourritures terrestres », qu'elles fussent de Gide ou de quelque autre Tagore —, ce qui n'était assurément pas mon cas. Mais les paroles des mystiques, avec ce qu'elles ont de concret, rendaient la sainteté enfin attirante. Je me rappelle la joie que nous procura notamment Cassien quand il nous fit rencontrer des Pères du désert tels que cet inoubliable Chérémon.

L'époque des conversions.

En gros, disons que la naissance de la revue du P. Bernadot eut lieu à l'époque des conversions d'intellectuels. Je veux croire qu'il est toujours de ces conversions à l'heure qu'il est,

mais elles ne se produisent pas dans des milieux qui les mettent aussi bien en valeur que dans la période exceptionnelle qui s'étendit entre les deux guerres. C'est que, d'un côté, elles étaient le lot de tels amis d'André Gide qui se tournaient vers la beauté de Dieu et son affection ; d'un autre, de ces esprits particulièrement généreux que fascinait l'exemple de Léon Bloy, mort en 1917, mais dont on pouvait approcher les filleuls, toujours épris d'absolu. Par ici, il y avait encore les fervents de l'incarnation du spirituel dans le temporel, de « l'éternel couché dans le lit de camp du temporel », qui devait séduire non seulement des intelligences assoiffées de justice terrestre, comme Emmanuel Mounier, mais aussi une jeunesse chantante et volontiers pérégrinante, à laquelle on rappela que les Hébreux faisaient du *camping* dans le désert en dressant leurs tentes autour du Tabernacle de Adonaï, à la gloire sensible, avec son Arche d'alliance ; par là, on avait affaire à des artistes « modernes », rêvant de donner plus d'humanité au sacral (un peu le contraire de ce que nous voyons aujourd'hui) et l'on se persuadait qu'on allait, comme l'auteur de *Corona* et du *Soulier de satin,* mêler sans dommage le familier à l'éternel. Ailleurs, la curiosité de l'esprit, qui n'avait pas craint de questionner les philosophes initiatiques, de vénérer Pythagore et de savourer Plotin, débouchait par grâce sur ce christianisme de plérôme, jalousement fidèle au Moïse de la Genèse comme à saint Jean et à saint Paul, qui intégrait sans vergogne les *Upanishad* avec le *Tao té King,* mais trouvait ses suprêmes délices dans le signe de la Croix et la garantie de la Vérité dans la seule vie des saints, qui est toute charité, donc dissolution des limites (faites pour être non point niées mais absorbées par la transfiguration). Chez les amis de Jacques Maritain, où, autour d'un petit cercle de disciples formés à saint Thomas, se pressaient de plus en plus nombreux des hommes venus de divers horizons et de divers pays, qui n'étudiaient pas tous la *Somme Théologique,* mais se confiaient à la Sagesse dont elle est le plus parfait édifice — notre plus belle cathédrale en un mot. Ajoutons que l'ouverture d'esprit du philosophe inégalé qui avait écrit *Art et Scolastique* ou *Frontières de la Poésie* parallèlement aux *Degrés du Savoir* ne condamnait aucune exigence artistique. Raïssa et lui, aidés

de Véra Oumançoff, donnaient l'idée de quelque chose d'un peu céleste à leurs visiteurs. A Montmartre, Max Jacob « n'avait pas trouvé de femme, mais avait trouvé Dieu » : il raconte la chose sur un ton mi-plaisant mi-tragique qui aurait inquiété davantage si on l'eût pris au sérieux. Mais ce pénitent clownesque fut un convertisseur mémorable. Quand Pierre Reverdy vint travailler à côté de moi à une table de l'*Intransigeant,* il m'avoua qu'il était converti depuis peu, que c'était Max Jacob, filleul lui-même de Picasso, qui l'avait fait baptiser. Un fil ténu descendait ainsi de la Butte Montmartre vers des îlots plus « intellectuels »; c'était la poésie la moins académique du monde qui venait renforcer ce mouvement de rechristianisation qui ne fut jamais organisé, soulignons-le, car c'est essentiel, qui était fait de toutes sortes de pièces détachées. Cela n'a jamais ressemblé à une « action », cela n'a jamais fait partie à aucun titre de l'Action catholique officielle; c'était spontané comme le coup de foudre et ne relevait que de la Grâce. Les chemins étaient multiples que prirent ces hommes, ces femmes, de tous âges, de toutes races, de toutes formations et déformations, qui eurent des destinées plus ou moins heureuses. La semence, comme toujours, tombait du ciel, où Dieu a son tablier.

Diversité des origines et des opinions.

L'Israël de chair a eu sa part — considérable — dans le « phénomène des conversions », comme diraient les sociologues. On l'a remarqué, les Juifs ont été attirés par le sacrement d'Eucharistie, ou de la Présence réelle, plus que par l'idée chrétienne. Celle-ci leur est parfaitement naturelle à dater du jour où ils prient le Fils de Dieu — et je dirai même : où ils prient Dieu, où ils le font en essayant de le regarder en face. Son Image leur apparaît presque inévitablement, comme « la splendeur de sa gloire et la figure de sa substance ». Mais je ne voudrais pas blesser des consciences judaïques en livrant des secrets, j'indique seulement le fait que l'Israélite a tellement le sens de la foi qu'il

entre dans le christianisme avec une aisance qui peut surprendre un catholique ordinaire.

Les convertis « spirituels » relevaient d'opinions « politiques » les plus incompatibles : quelques maurrassiens d'*Action Française,* des socialistes, des anarchistes, des communistes (pour ces derniers, surtout hors de France). Il est clair que ce n'est pas l'idéologie que l'on a soutenue qui entre en ligne de compte dans la véritable spiritualité, encore que — et Dieu sait si le mouvement dont je parle en a souffert — le moi du spirituel éprouve plus de mal que celui d'un modeste citoyen à ne pas se cabrer et s'endurcir devant l'option politique qu'il juge néfaste chez son frère et ne lui pardonne pas. Le drame de l'*Action Française,* auquel personnellement je restais étranger, parce que j'avais toujours eu horreur de cette école et qui se termina si mal pour l'histoire de France, quand il eut rebondi avec l'affaire de la révolution espagnole, brisa des amitiés qui semblaient nouées dans les cieux mais qui se délièrent sur la terre avec une promptitude et parfois une férocité scandalisante pour les incroyants.

Il n'était point que des convertis dans ce retour des catholiques — voir des orthodoxes — à la spiritualité et à la mystique, c'est bien évident. Mais les convertis s'y laissaient porter plus directement, ou en avaient l'impression. Je me rappelle ce jeune écrivain de l'École Normale, dont le style imitait la peinture d'Ingres, s'exclamant : « Rien de plus amusant que de devenir des saints! » Il déchanta, comme beaucoup d'autres, comme tout le monde. Une Élisabeth de la Trinité, une Marie-Antoinette de Geuser (*Consummata*), pour ne rien dire de la « petite » sainte Thérèse, n'avaient pas attendu les écrivains convertis pour accéder aux sommets de la contemplation. Saint Séraphim en Russie avait existé avant le P. Zosime et Aliocha Karamazov. Néanmoins, s'il n'y avait eu au XIX^e^ siècle et au XX^e^ des Goërres et des Brentano, des Ernest Hello, des Léon Bloy, des Huysmans, des Dostoïevski, des Joergensen, des Chesterton, des Péguy, des Claudel, des Ghéon et des abbé Bremond — que sais-je encore ? — je me demande si le calendrier entre les mains du monde laïque se fût pareillement illuminé. Certes, les hagiographes littéraires ont pu commettre des bévues, faire

preuve d'ignorance ou de maladresse, il n'en demeure pas moins qu'ils ont soulevé le boisseau qui, pour nous, couvrait la lampe du sanctuaire.

La Vie Spirituelle.

Une publication comme *La Vie Spirituelle* du P. Bernadot venait compléter opportunément leur travail; et ceci d'autant plus que c'étaient des théologiens qui en assuraient la rédaction. Car je n'ai rien dit jusqu'ici de la théologie. Elle regagna en ce temps un immense prestige aux yeux des intellectuels dont je parle. La Sorbonne continuait à se promener dans les avenues de toutes les philosophies du monde, en évitant, comme si elle eût risqué d'y trouver l'arbre de la science du bien et du mal, la route de saint Thomas, quand avait déjà paru le *Bergson* de Maritain et son *Antimoderne,* et qu'un des « siens » (comme l'eût été Jacques Maritain s'il l'avait désiré), Étienne Gilson, mettait les trésors de la pensée philosophique du moyen âge sous les yeux indifférents de tous ces professeurs persuadés qu'entre la philosophie grecque et celle, heureusement, française de Descartes, il n'y avait eu pour l'esprit humain que les ténèbres, suivant l'expression courante. Quelle importance pouvait avoir pour des hommes de notre temps ces querelles de mots usés et de concepts gratuits qui se réclamaient d'un Aristote arabisé et mal compris ? Tout cela faisait bien partie de cette longue nuit du moyen âge qui avait, il est vrai, comme par hasard, ou par les enchantements de la fée Mélusine, dressé sur l'Occident tant d'églises géantes et d'orgueilleux châteaux forts. Voilà que soudain cette pensée médiévale nous apparaissait toute juvénile et structurée aussi bien — cela devait nous éclairer — que la cathédrale de Chartres, celle de Bourges ou celle de Reims, qui laissent les artistes pantois, et dont saint Bernard et saint Thomas d'Aquin étaient pour Étienne Gilson les deux flèches dominantes. Seul, en France, un certain physicien et mathématicien,

Pierre Duhem, qui passait pour un original, avait eu l'idée enfantine de se référer à la philosophie médiévale.

L'attrait de la philosophie.

Dire qu'on se jeta sur la théologie serait exagéré, car l'étude en est ardue et ne favorise pas nos inventions, se prêtant mal aux *concetti* qui font l'agrément de l'intelligence depuis qu'elle a perdu de vue l'être comme son objet propre et ne tend plus désormais qu'à l'honneur de créer des systèmes successifs dont le seul but est de rénover inlassablement le décor de l'esprit. Avec la philosophie qui appuie la théologie, il n'y a plus de décor du tout, pas plus gothique qu'iranien, ou roman que baroque. C'est la philosophie du regard sur l'être, et c'est parce que la théologie l'a expérimenté vrai qu'elle a résolu de l'employer. Toute cette dérogation qui éloignait de l'Église les professeurs de la Sorbonne et du Collège de France avait en revanche un attrait incomparable pour le spirituel qui aimait Dieu, et aussi pour l'artiste qui, à travers le petit chef-d'œuvre de Jacques Maritain, *Art et Scolastique*, trouvait enfin la raison d'être de son « faire », qu'il s'était contenté de pressentir, poussé par le besoin créateur, sans en connaître le ressort. Il y avait eu déjà l'*Art poétique* de Claudel, qui se réclame lui aussi de saint Thomas et qui fut, pour plusieurs, une porte providentielle sur la spiritualité contenue, ou inscrite en creux, dans la réalité du monde. Claudel nous avait montré l'homme régisseur de la demeure où Dieu l'a mis, naissant à une chose toutes les fois qu'il la touche et l'apprenant une, singulière, distincte de toutes les autres mais leur complémentaire indispensable — ce magistral « l'univers est une manière totale de ne pas *être* ce qui est »! — et son instinct de création, ou de *poésie*, en regardant faire le Créateur, ou plutôt en le sentant *faire faire* à la nature, sur commande divine, une opération qui découvre à l'esprit que la matière, aspirant, grâce à Dieu, à la forme, est pour celle-ci un fond inépuisable. Tout cela allait, on le voit, dans le même sens. Tout cela rassurait infiniment sur les desseins de Dieu. Mais,

la vérité acceptée, car tout est là, admise d'un cœur humble comme celui, toutes proportions gardées, de la Vierge Marie qui répond *Fiat* à l'Annonciateur, il n'y avait plus qu'à essayer d'aimer l'Aimable, c'est-à-dire de se laisser aimer par lui, de consentir à son amour, à l'échange des cœurs : *Praebe, fili mi, cor tuum mihi.*

L'oraison.

Les maîtres de la spiritualité, qui se gardaient bien, eux, de mépriser la théologie de l'Église, nous invitaient à l'oraison. C'est en somme la grande leçon qui a ouvert la voie. Il faut dire que saint Jean de la Croix fut le plus sollicité des initiateurs. Jean Baruzi l'avait étudié en laïc, avec conscience et finesse. Mais il s'était, croyons-nous, quelque peu égaré en voulant faire de cet amoureux consommé, qui écrivit pour ses dirigés — et qui n'était le poète inouï de la *Noche* et du *Cantico,* ou de ses petits *Canciones,* que pour retenir les passages du Saint-Esprit dans son âme — un théoricien, un intellectuel. Il prenait ce pur mystique pour un métaphysicien, ce qu'il devint pour nous jusqu'à un certain point, en effet, mais qu'il n'avait pas à être. Une plaquette, *Abrégé de toute la doctrine spirituelle de saint Jean de la Croix,* signée C. H., qui parut aux Éditions de *La Vie Spirituelle,* refaisait avec une lucidité souveraine l'itinéraire spirituel de saint Jean de la Croix, en laissant de côté tout l'aspect spéculatif et même poétique de l'œuvre, qui ne concernait pas son propos. C'est la première fois qu'une plume abordait le sujet en suivant de si près l'expérience décrite dans les livres du Docteur Mystique.

A la même époque, le P. Bruno de Jésus-Marie, carme déchaux, — un converti, lui aussi, ami de Maritain, — fut chargé de ranimer une revue de son Ordre, les *Études Carmélitaines,* et l'on sait qu'il les orienta vers la psychologie religieuse. S'autorisant de la doctrine de saint Jean de la Croix, elles passionnèrent bien des lecteurs qui n'étaient pas que des spirituels et firent connaître jusque dans des milieux profanes la personnalité

du saint auquel le P. Bruno avait lui-même consacré, dans notre *Roseau d'Or,* une étude copieuse et fouillée. Jacques Maritain lui aussi s'attacha très particulièrement, dans les *Degrés du Savoir,* à saint Jean de la Croix, qu'il annexait avec pertinence au thomisme, dont le saint carme, qui détestait les rêveries, se recommandait toujours pour laisser à la raison la part exacte qui lui revient dans le domaine spirituel.

On lut beaucoup le P. Garrigou-Lagrange. Un livre comme *Perfection chrétienne et Contemplation* fut un précieux guide pour les âmes qui voulaient se débrouiller dans leurs excursions intérieures; — je dis bien excursions, parce que la vie spirituelle nous entraîne sans doute dans notre intériorité, mais hors de nous-mêmes. C'est ce qu'avait remarqué Pierre Reverdy quand il constatait devant moi que ce que l'on appelle, chez les écrivains de l'introspection, la « vie intérieure » est tout le contraire de ce que nous entendons, en spiritualité, par vie intérieure. Le P. Garrigou-Lagrange, qui était un thomiste de bonne souce et qui se déclara toujours en accord avec Maritain jusqu'au moment de la révolution espagnole, enseignait, comme le Docteur Angélique, que toutes les âmes sont appelées à la contemplation. C'est une question qui se débattait depuis longtemps entre théologiens et l'on voyait s'affronter notamment, dans des revues spécialisées, les doctrines de Saudreau et de Farges. Autrement dit, on occupait une position dominicaine ou une position jésuite, cette dernière plus sceptique, ou plus restrictive. On pouvait penser là-dessus comme les dominicains ou comme les jésuites. Un grand Abbé, converti lui-même et riche d'expériences, qui connaissait non seulement ses moines mais aussi d'autres chrétiens, et non-chrétiens, me disait : « Je suis absolument de l'avis de M. Maritain sur le principe, mais je dois reconnaître que, dans la pratique, les jésuites n'ont pas tort. »

Les jésuites, notons-le, ont eu des maîtres de spiritualité dont les écrits sont faits mieux que tous autres pour aider les âmes à avancer sans illusion sur le chemin de l'amour de Dieu. Le P. Surin, le P. de Caussade, le P. Grou, pour n'en nommer que trois, furent des conducteurs infaillibles. Il est vrai que la plupart de leurs livres avaient pour but de contrebalancer une tendance jésuite à l'activisme qu'ils réprouvaient et pour défendre,

avec des arguments puisés dans saint Ignace, la plus sûre des mystiques. Ces auteurs, un peu en marge de la Compagnie, rencontraient un autre genre de faveur, parmi nos convertis spirituels, que les maîtres de l'École française tirés de l'ombre par l'abbé Bremond : les Bérulle, Condren, Olier, trop spéculatifs pour être lus avec autant de fruit mais qui suscitaient le même genre d'admiration que sainte Angèle de Foligno, révélée par Ernest Hello, sainte Catherine de Gênes et la plus illustre des dominicaines, enfin, sainte Catherine de Sienne. Mais la grande sainte Thérèse d'Avila ne se laissait pas déloger de sa place d'honneur et les carmélites, en général, conservaient leur prestige. Les deux Marie de l'Incarnation nous émerveillèrent tour à tour, c'est-à-dire Mme Acarie et Mme Martin l'Ursuline de Québec au Canada. Les mystiques rhénans et flamands nous passionnaient d'autant plus que Ruysbroeck avait été signalé aux esprits difficiles, à la fin du siècle dernier, comme Angèle, par Ernest Hello, et après lui par Maurice Maeterlinck. Ce n'est que plus tard que les bénédictins entreprirent la traduction des œuvres complètes de l'ermite de la Vallée verte. Tauler se lisait dans la traduction d'un vieux dominicain, le P. Noël, puis on connut Suso dans celle du P. Lavaud, autre Frère prêcheur. Enfin Maître Eckart dut au P. Théry, toujours de l'Ordre de Saint-Dominique, un commencement de réhabilitation aujourd'hui bien engagée.

Il est impossible de mentionner tous les livres qui ont alimenté la ferveur des nouveaux spirituels. Mais comment ne pas citer en tête les *Œuvres de Denys l'Aréopagite ?* Il y a eu ensuite le *Nuage de l'inconnaissance,* il y a même eu les *Écrits spirituels* du P. de Foucauld; il y a eu, bien sûr, les traités de saint François de Sales et l'*Imitation de Jésus-Christ*, mais c'étaient moins des nouveautés pour nous. Il y a eu Eusèbe et Palladius, Josèphe et Philon, les Pères de l'Église, il y a eu les vies des saints de tous les temps et les histoires de conversion. On se pénétrait de la Bible, mais on la considérait il y a encore trente ans avec des yeux, je dois le dire, beaucoup plus spirituels qu'aujourd'hui. Après les Pères et les mystiques, Hello, Tardif de Moidrey, Bloy et Claudel nous donnaient le ton. C'était la tradition et elle nous comblait. Le Saint-Esprit nous retenait plus que les

exégètes et les archéologues; que ceux-ci ne nous en veuillent pas.

Saint Thomas.

Enfin il y eut saint Thomas. Ce n'était pas *La Vie Spirituelle* qui entreprenait l'édition de la *Somme Théologique* en nombreux fascicules, chaque sujet traité à part, avec notes et commentaires, mais la *Revue des Jeunes,* laquelle pour beaucoup avait été une aînée de *La Vie Spirituelle*. Elle introduisait moins à la spiritualité que la seconde. Un peu plus littéraire, un peu plus sentimentale aussi. Mais elle avait joué son rôle, dès 1909, sous la direction du P. Barges, en profitant des touches du P. Sertillanges, et elle tint vaillamment des années encore.

*
* *

Tout ceci nous éloigne de nos îlots d'amitié spirituelle que je dispose un peu au hasard des souvenirs, et je ne les ai pas tous connus. Ils surgissaient çà et là, se développaient plus ou moins. Je vois encore un nid de « paulins », rattachés au prêtre italien Dom Giovanni Rossi, où ces laïcs apôtres entendaient mener une vie contemplative au milieu de la rumeur des cités; on y rencontrait Jean Daniélou, frais émoulu de Normale et futur jésuite, Jean-Marie Cattaui de Menasce, le premier converti d'une famille égyptienne qui allait en avoir plusieurs, et de qualité; lui-même est aujourd'hui curé à Rome et *Monsignor*. Autour de son cousin Jean de Menasce, à Alexandrie, un groupe de néophytes allait fructifier avec une vigueur et une fidélité qui doivent être, comme « la vue de la justice » pour Rimbaud, le « plaisir de Dieu seul ». Des îlots se formaient non seulement à Paris, à Neuilly, dans l'entourage de Mlle Mercédès de Gournay, dans des foyers d'écrivains, sous le porche de la petite église de la rue Monsieur, où l'on croisait Jean-Pierre Altermann, Charles du Bos, Louis Massignon et parfois François Mauriac; mais aussi à Genève et à Fribourg dans le groupe de l'abbé Journet. A Bruxelles, dans

le sillage du P. Godefroid Bélorgey, prieur de la Trappe de Chimay, une institutrice d'une rare élévation, ancienne théosophe, Mlle Hélène Moreau, avait réuni un groupe de convertis très fervents, ex-théosophes, ex-communistes. En Angleterre, les meilleurs écrivains s'étaient faits catholiques romains. Coventry Patmore, Francis Thompson, Hopkins, Chesterton, Hilaire Belloc, Maurice Baring, avaient commencé; puis ce fut le tour d'Eric Gill, d'Alfred Noyce, d'Evelyn Waugh, de Graham Greene. Une revue, dont le leader était Christopher Dawson, paraissait à Londres, qui formait une étoile de la constellation européenne. Il y en avait une autre à Varsovie, autour de Mgr Kornilovitch; une encore à Florence, où Papini et Giuliotti frappaient de leur bélier, simultanément, les mauvais chrétiens et les agnostiques. En Hollande, Pierre Van der Meer de Walcheren, filleul de Léon Bloy, auteur du *Journal d'un converti* que son parrain avait préfacé, exerçait sur un milieu d'écrivains, de poètes, d'artistes, de journalistes qu'il enflammait pour Dieu, une large influence. L'action de Léon Bloy était notable en Tchécoslovaquie, où un de ses fanatiques l'avait traduit de son vivant déjà : combien de vocations sacerdotales y avaient été suscitées par les livres du *Mendiant Ingrat* et sa dévotion salettine! La Salette, ne l'oublions pas, celle de la Vierge qui pleure et aussi de la bergère Mélanie, s'est trouvé au cœur de bien des bouleversements d'âmes.

Les retraites de Meudon.

A Meudon, tous les ans, le P. Garrigou-Lagrange avait coutume de prêcher une retraite, organisée par les Maritain, dévoués à tous. On s'y rendait de plusieurs pays et c'était une occasion pour nombre d'intellectuels, de philosophes, de savants, d'écrivains et d'artistes, soucieux de spiritualité, d'y accorder pour l'année leurs instruments auprès d'un grand théologien. Or nul n'était plus qualifié pour les satisfaire que le P. Garrigou-Lagrange, dont l'enseignement était si clair que tous les auditeurs croyaient le comprendre. On lui posait des questions naïves

ou insidieuses ; le subtil abbé Journet, ou Roland Dalbiez, le philosophe qui a le mieux exposé la méthode psychanalytique et critiqué la doctrine de Freud, ou ce logicien indiscret qu'était notre cher ami Yves Simon, qui vient de mourir à Chicago, les eussent-ils fractionnées, ces questions, avec toute la technique du *distinguo* scolastique, le P. Garrigou, homme sans inquiétude, les résolvait dans une lumière toujours égale qui ne pouvait que nous convaincre tous.

Une année, il arriva que le P. Garrigou-Lagrange ne put quitter Rome pour venir prêcher cette retraite. Ce fut le P. Bernadot qui le remplaça. Il jouissait d'un crédit exceptionnel dans nos milieux. On le savait homme de Dieu et lutteur intrépide. Il avait sans doute le cœur plus *irrequietum* que le P. Garrigou-Lagrange, mais son visage n'en montrait rien, sinon qu'il rosissait de temps en temps sous l'émotion. Je le regardais et le voyais comme je l'ai décrit ici même autrefois, pour honorer sa mémoire : « Quand on évoque la belle figure, ronde et lisse, du P. Vincent Bernadot, c'est généralement pour prendre la mesure de son œuvre. Rarement dominicain se confondit mieux avec ce qu'il a produit et, pour le connaître, il n'est que de le chercher dans la suite harmonieuse de ses activités. Alors les traits intérieurs commencent à s'accentuer. Sous cette face enfantine apparaît bientôt un caractère de haut lignage. Dans l'Ordre dominicain, c'est une majuscule. Non pas une grande initiale historiée, ce n'était pas le genre de ce religieux admirable qui ne déplaçait pas beaucoup d'air et ne faisait pas de grands effets de flanelle. Il se contentait d'être une majuscule du corps du texte. Son audace ne rompait jamais l'équilibre chrétien : il y avait là comme la garantie de sa fidélité, de sa hardie soumission à la devise des prêcheurs : *Veritas*. »

Spiritualité et unité de la vie.

— A quelle spiritualité appartenez-vous ? me demanda un jour un autre théologien, futur évêque. Je me sentais embarrassé pour lui répondre. Dans mon îlot, on ne savait pas si l'on res-

sortissait à une spiritualité définie. Je lui dis que nous nous trouvions surtout en accord avec les Chartreux. Eh bien! l'Ordre n'a pas de spiritualité propre, il se contente de celle des mystiques jésuites. On y pratique une oraison simplifiée, on n'y tend qu'à l'union à Dieu, mais on y est disciple de saint Thomas. Rien n'expose mieux l'idéal cartusien que le chapitre sublime qu'on peut lire dans le *Paradis blanc* de Pierre Van der Meer de Walcheren, sous ce titre : *Un chartreux parle*. Or cette Valsainte, où parlait notre chartreux, découverte pendant la guerre de 14 par un prisonnier qui n'était autre que le C.H. dont nous louions l'*Abrégé de toute la doctrine de saint Jean de la Croix*, a versé, durant un temps, beaucoup de lumière sur quelques-uns d'entre nous.

Néanmoins il faut dire qu'un autre théologien, qui avait été le maître du P. Garrigou-Lagrange, a puissamment contribué à notre formation spirituelle, à celle de Jacques et Raïssa Maritain, de Pierre et Christine Van der Meer, de leurs fils *Pieterke* plus étroitement, avant la nôtre; ce dominicain a eu sur notre îlot, bizarre fraternité dirigée par un prêtre séculier inimitable, une action décisive. C'est le P. Pierre-Thomas Dehau, un religieux quasi aveugle qui n'écrivait pas. Il nous a fait, par sa seule prédication, entrer dans le saint Thomas éternel (qu'on me permette ce mot, parce qu'il me semble dire tout). Nous nous promettions plus de joie à l'aller entendre qu'à courir les plus beaux concerts. Son esprit nous entraînait dans des voyages théologiques construits comme des symphonies, mais absolument dépourvus de littérature. Cela ne ressemblait à rien, mais cela nourrissait l'âme et l'esprit, le cœur, tout à la fois. Il s'était escrimé pour demeurer inconnu et y avait réussi; il s'entourait d'obscurité, comme le Dieu enveloppé de ténèbres, le *Deus absconditus*, et l'absence totale de publicité faisait que les sermons inouïs de ce dominicain n'étaient suivis que par une poignée de fidèles, que du haut de la chaire il ne discernait même pas. C'était la lumière du Verbe sans assistance. Extraordinaire. Mais on l'appréciait mieux dans les couvents.

Ce que nous a donné à comprendre le P. Dehau, c'est que la vie spirituelle ne devait pas se différencier de la vie. Elle voulait être la vie, sans épithète. *Ego sum Vita*, n'est-ce pas

assez? Les distinctions sont nécessaires pour l'entendement, mais l'unité ne doit pas en souffrir. Ou alors on divise le cœur du Seigneur. Car tout ce qui existe est pris en charge par ce *Haleur* que décrit Max Jacob : « ... non, vraiment, ce n'est pas une chaloupe qu'il tire, c'est le fleuve entier! quoi donc! Ces rives aussi ? La plaine bouge! écartez-vous de Lui! Voyez le visage sanglant du Haleur! des gouttes de sueur tombent à terre avec un bruit de pluie sur le pavé. La corde du Haleur est une poutre ; la poutre entraîne le monde. » (*Portement de croix.*)

STANISLAS FUMET.

« SEPT »

A propos d'un livre récent[*]

La plupart d'entre nous, dans l'équipe dominicaine de Juvisy, n'étions pas, au début de 1934, de bien fougueux partisans de la publication d'un hebdomadaire traitant des questions d'actualité. *La Vie Intellectuelle,* bi-mensuelle, suffisait amplement à nous occuper et nous semblait au surplus un instrument mieux proportionné à nos aptitudes.

Il fallut toute l'autorité du P. Bernadot, appuyé lui-même sur les encouragements de Rome, pour nous y résoudre. A cet égard, le P. Bernadot fut indéniablement le fondateur de *Sept* et, sans participer lui-même autrement que de façon très intermittente à sa rédaction, il continua d'en inspirer l'esprit et d'en tenir la barre, avec cette extraordinaire intuition qu'il avait des besoins du public et des moyens apostoliques à mettre en œuvre pour y répondre.

Le lancement décidé, tout le monde mit de côté les hésitations et l'on s'appliqua avec ardeur à la réalisation du nouvel organe.

L'ouvrage excellemment documenté de Mlle Coutrot s'attarde quelque peu sur le nom qui lui fut donné : « *Sept, titre énigma-*

* A. Coutrot, *Un courant de la pensée catholique. L'hebdomadaire « Sept »* (mars 1934-août 1937), Préface de René Rémond, Coll. « Rencontres », 61, Éd. du Cerf, Paris, 1961, 336 pp., 9,90 NF.

tique... » S'il l'est encore aujourd'hui, qu'était-ce à sa parution ? Me sera-t-il permis, dussé-je décevoir les amateurs d'ésotérisme, de raconter la façon dont il fut trouvé ? Il nécessita plusieurs séances de *brain-storming,* comme disent les Américains (qui ont inventé le nom, mais non la chose). Cela signifie que, principalement au cours des repas, nous nous lancions à la tête, sans réfléchir, tous les titres qui nous venaient à l'esprit : il en pleuvait... Nous nous arrêtâmes un moment à *Terre nouvelle* qui évoquait cette idée de la transformation du monde sous l'action de l'Esprit, à laquelle notre ambition était, selon nos moyens, de contribuer. Mais l'appellation nous parut équivoque (elle fut reprise ensuite par un groupe aux idées bien différentes des nôtres) et nous cherchions toujours. Un beau jour quelqu'un lança *Sept* comme une boutade. On se récria d'abord. Et puis peu à peu ce que le mot avait à la fois de bref et d'insolite nous séduisit l'un après l'autre. On finit par l'adopter d'enthousiasme... et les explications vinrent après.

Jean Jacob, notre très jeune collaborateur artistique, dessina le chiffre 7, barré du mot *Sept* (en lettres) et il faut croire que, si la présentation des magazines a fait depuis d'immenses progrès, sur ce point du moins nous étions plutôt en avance, puisque tout récemment l'hebdomadaire *Télé-Sept-Jours,* puissamment lancé par *Paris-Match,* a adopté un sigle qui rappelle étrangement le nôtre d'il y a vingt-cinq ans...

Puisque j'en suis à faire revivre ces menus souvenirs, je voudrais mentionner un élément dont ne tient pas compte Mlle Coutrot et dont l'intervention pourtant ne fut pas négligeable dans la réalisation de *Sept,* au moins pendant sa première année (à laquelle seulement il me fut donné de collaborer) : c'est que dans le domaine technique nous étions très inexpérimentés! Aucun d'entre nous, religieux ou laïcs, n'avait la moindre idée de la manière dont se confectionne un hebdomadaire, et nous dûmes commencer pour de bon notre métier sans en avoir fait l'apprentissage. Peut-être n'y a-t-il pas à chercher ailleurs l'explication de certaines anomalies que relève Mlle Coutrot et devant lesquelles elle reste perplexe. L'histoire anectotique de la fabrication du premier numéro serait à elle seule bien révélatrice à cet égard. Mais passons...

★

Mlle Coutrot, elle, est en pleine possession de sa méthode. C'est avec une grande exactitude d'information et une parfaite clarté d'exposition qu'elle raconte l'histoire de notre hebdomadaire, qu'elle en analyse la doctrine et les tendances, qu'elle étudie enfin ce « phénomène difficile à décrire » que fut le mouvement des « Amis de *Sept* » : à la fois prolongement de l'action du journal et témoignage de l'influence profonde qu'il exerça dans de vastes secteurs de l'opinion catholique — et au-delà...

Il faut louer l'honnêteté avec laquelle elle met en lumière les polémiques qui se développèrent autour du journal ainsi que les attaques dont il fut l'objet et qui finirent par obtenir sa suppression en août 1937. Toutes les références et les précisions de noms sont données sans ambiguïté.

Il y a là un tableau qui n'est pas spécialement réjouissant des divisions des catholiques dans les années 30 et sans doute aussi d'utiles sujets de réflexion pour les débats d'aujourd'hui, qui prolongent ceux d'hier. Est-il permis d'espérer que les hommes de bonne foi — parmi ceux qui vécurent ces événements et peut-être participèrent à ces luttes — seront capables, à la lecture de ces pages objectives, de reviser leurs jugements et éventuellement de déposer leurs préjugés ? Je ne sais...

★

Quant aux jeunes pour qui c'est de l'histoire — trop proche et trop lointaine à la fois pour qu'ils y prennent intérêt — j'oserais souhaiter pourtant que, s'ils parcourent ce livre, ils y apprennent du moins que les problèmes auxquels ils se trouvent affrontés ne sont pas nés avec eux. Le vocabulaire a changé, le monde a évolué. Comme le dit René Rémond dans sa préface : « Certaines confusions portent la marque de leur temps : telles notions semblent aujourd'hui singulièrement désuètes, l'expérience a fait justice de certaines espérances. Il ne pouvait en aller autrement. » Il n'en est pas moins vrai que « notre temps

a contracté à l'égard de *Sept* une dette dont il n'imagine peut-être pas toute l'étendue... Rien de plus éloquent que les rapprochements si judicieusement suggérés par Mlle Coutrot entre les initiatives de *Sept* et les réalisations de l'après-guerre : en même temps qu'elle rétablit les filiations et restitue aux précurseurs ce qui leur revient légitimement, le bilan qu'elle dresse des anticipations indique tout ce qui n'aurait pas vu le jour ou n'aurait pris forme que beaucoup plus tard si *Sept* n'avait pas frayé les voies. Ainsi sommes-nous conviés à méditer sur les mystérieux cheminements des mouvements d'idées et l'étroite solidarité qui lie les générations dans l'histoire du catholicisme français ».

Pour ceux qui ne voient pas sans quelque mélancolie une œuvre dans laquelle ils se jetèrent de tout leur esprit et de tout leur cœur et qu'ils connurent dans toute sa chaleur vivante, devenue maintenant sujet de thèse, c'est-à-dire équivalemment un cadavre sur une table de dissection, il y a tout de même quelque réconfort à entendre les docteurs, au terme de leurs analyses, porter « scientifiquement » leur diagnostic : « *Sept* fut une des premières manifestations de la volonté de religieux et de laïcs français de dissocier l'Église des forces de conservatisme social et politique, une des premières tentatives, depuis l'expérience interrompue du *Sillon,* pour réconcilier l'Église et le monde moderne » (p. 310), et encore : « L'histoire de *Sept* présente en raccourci tout ce dont vivra le catholicisme français après la seconde guerre mondiale : là résident son intérêt et son originalité » (p. 316).

A.-M. Avril, o. p.

Une communauté naissante :
Thessalonique

II. *Saint Paul Apôtre*

Voilà donc une ville grecque où le Christ était encore parfaitement inconnu il y a un peu plus d'un an. Saint Paul y a passé quelque temps au cours de son deuxième voyage missionnaire, deux ou trois mois peut-être, avant d'être contraint à un départ précipité qui laissait à elle-même l'Église à peine fondée.

A elle-même ? c'est mal dit. En réalité, là comme ailleurs, Paul a mis en place les organes nécessaires à la vie de la communauté. Il est assuré que la jeune Église est viable, parce que la grâce de l'Évangile y a déjà porté du fruit abondant qui rend témoignage à la puissance de Dieu et de sa parole. Déjà la foi a grandi, l'amour s'est affermi et dilaté.

Nous avons vu ce que les deux épîtres aux Thessaloniciens disent de l'Église qui grandissait là depuis une année. Si la parole de Dieu a porté des fruits abondants, si le vouloir de Dieu s'est réalisé, c'est que Dieu rendait efficace le ministère

de Paul et de ses compagnons. Il reste à faire retour en arrière pour nous convaincre que la mission apostolique est le moyen dont le Seigneur s'est servi pour fonder l'Église de Thessalonique. Car ces deux épîtres sont encore des actes de cette mission. Paul est venu dans la ville en apôtre, il s'y est comporté en apôtre. Ce n'est pas parce qu'il a fondé une Église qu'une fois parti il n'a plus à s'en occuper, fût-ce pour la confier au soin de la hiérarchie laissée sur place. Il garde une responsabilité devant Dieu, avec l'autorité qui en découle, et ses lettres ont beaucoup à nous apprendre là-dessus. Cette fois encore, donc, au risque d'une certaine sécheresse, interrogeons nos deux épîtres, et elles seules, sur la mission de l'apôtre qui a servi d'instrument à Dieu dans la naissance et la toute première croissance de cette jeune Église[1].

1. PAUL « APOTRE »

Il ne se donne pas ce titre dans l'adresse, comme il le fera dans toutes ses autres lettres (sauf Ph et Phm), et ce n'est pas parce que Silvain et Timothée sont nommés avec lui. Le mot en effet se présente plus loin au pluriel, 1 2 7, incluant probablement ses deux compagnons. A quoi on peut donner deux explications : ou bien le mot a encore une acception large d'envoyés, et sera peu à peu restreint aux Douze, quitte à leur adjoindre Paul sur titres exceptionnels, ou bien depuis vingt ans, le mot, d'abord réservé aux premiers témoins et compagnons du Christ, est en train de recevoir une extension en s'appliquant à tous ceux qui reçoivent une mission même tem-

1. Voir *Une communauté naissante : Thessalonique*, 1 : *Naissance en vie chrétienne*, dans *La Vie Spirituelle*, avril 1961, pp. 359-376. On fera bien de relire ce premier article après celui-ci.

Nous observons les mêmes conventions que dans l'article précédent. Toutes les références sont réduites à trois chiffres. Le premier renvoie à 1 Th ou 2 Th; le deuxième chiffre, celui du milieu, italique, désigne le chapitre; le troisième, le verset ou les versets.

poraire[2]. De ce passage, où le mot est isolé, il est difficile de tirer des conclusions. Retenons qu'il veut dire « envoyé », et qu'il était peu usité avant le Nouveau Testament. Il va cependant s'enrichir d'une foule de notations éparses qui décrivent la mission de l'apôtre dans son exercice et anticipent utilement sur les données des épîtres qui suivront.

Citons du moins pour commencer deux paraphrases. Timothée est présenté comme « notre frère et le collaborateur de Dieu dans l'Évangile du Christ », 1 3 2. Ce que Paul dit là de Timothée, il le pense aussi bien de lui-même. L'expression est assez vigoureuse pour avoir été très tôt difficile à entendre et se voir éliminée par de nombreux témoins du texte. Elle implique non seulement que les apôtres collaborent entre eux au service de Dieu et de l'Évangile, mais que Dieu fait son œuvre au moyen des hommes, avec leur « aide ». L'autre formule nous fournira trois termes qui serviront de cadre à notre recherche. Elle vient en passant dans une protestation contre l'hostilité des Juifs envers la mission : ils veulent empêcher les apôtres de « parler aux païens pour qu'ils soient sauvés », 1 2 16.

2. « PARLER »

Telle est la première fonction de l'apôtre, tel est son acte propre. Nous pensons aussitôt à la célèbre description : « ... une fois reçue la parole de Dieu que nous vous faisions entendre, vous l'avez accueillie, non comme une parole d'homme, mais, comme ce qu'elle est réellement, la parole de Dieu », 1 2 13. Cet instantané du moment où la mission opère son effet spécifique, quand l'auditeur accède à la foi et ouvre son cœur, nous impose deux étapes de réflexion, sur l'acte même de la parole apostolique, puis sur la provenance de cette parole. L'apôtre parle, et c'est Dieu qui parle.

2. Voir en dernier lieu, dans le second sens, Mgr L. Cerfaux, *Pour l'histoire du titre « apostolos » dans le Nouveau Testament*, dans *Rech. de Sc. Rel.*, 48 (1960), pp. 76-92.

La fonction de l'apôtre.

Elle est donc de parler, et cela s'exprime dans tout un vocabulaire très riche que Paul reçoit de l'Église ancienne et qui pour une bonne part s'enracine dans l'Ancien Testament.

Divers substantifs d'abord désignent plutôt le contenu de cette parole, au moins autant que l'action de parler. Les deux plus importants sont la parole (*logos*) et l'évangile (*euangelion*). Les mots sont employés sans complément : parole, 1 *1* 6, évangile, 1 *2* 4 (« confié » à Paul); ou ils reçoivent un déterminatif : parole de Dieu, 1 *2* 13, évangile de Dieu, 1 *2* 2, 8, 9, parole du Seigneur, 1 *1* 8; *2 3* 1, évangile du Christ, 1 *3* 2, évangile de notre Seigneur Jésus, *2 1* 8. Ailleurs le complément touche Paul lui-même : c'est « notre évangile », 1 *1* 5, *2 2* 14, et « la parole de Dieu entendue de notre bouche », 1 *2* 13. La valeur simultanée de ces diverses tournures s'éclairera bientôt. La parole, on le sait, n'a pas d'abord dans l'Ancien Testament ou le Nouveau Testament une valeur rationnelle, elle ne comporte pas seulement des mots intelligibles : elle est agissante, réalisatrice. L'Évangile également n'est pas seulement une prédication, mais la réalité annoncée par cette prédication, les faits passés et le nouvel ordre de choses que ces faits introduisent, et donc la réalisation au moins commencée de l'économie du salut par le Christ : 1 *1* 5 et *2 2* 14 sont suggestifs à ce sujet.

D'autres termes complètent ces deux premiers. A la parole est rattachée l'audition, 1 *2* 13, dans une formule complexe qui lie les deux ensemble à Dieu. Le témoignage (*marturion*), *2*, *1* 10, rappelle de près les évangiles et le début des Actes, où les apôtres sont ceux qui, ayant vécu avec Jésus, sont institués témoins de sa résurrection, mais il faut se rappeler que Paul, à la différence des Douze, n'a connu le Christ que ressuscité. On trouve ailleurs la tradition (*paradosis*), *2 3* 6, ou les traditions, qui ont été enseignées de vive voix aussi bien que par lettre, *2 2* 15 : dans cette « transmission » il faut entendre à la fois le message, avec les formules de foi déjà plus ou moins fixées

par l'enseignement, et les instructions données par l'apôtre sur les conséquences de la foi dans la conduite des chrétiens. La vérité (*alètheia*) prend une valeur morale et religieuse, *2 2* 10, 12, 13 : opposée à l'injustice autant qu'au mensonge, elle associe la rectitude de la conduite et la foi pure en l'authentique révélation. Enfin les exigences pratiques sont impliquées plus encore dans l'exhortation (*paraklèsis*), prise soit en elle-même, comme un appel, *1 2* 3, soit avec un accent d'encouragement, de réconfort ou, comme l'on dit souvent, de « consolation » ; et dans l'instruction (*parangelia*), *1 4* 2, fort voisine de la prescription d'une chose à faire.

Les verbes qui montrent le prédicateur en action correspondent aux substantifs pour le sens sinon toujours pour la forme, et nous y trouvons le même passage insensible de la foi aux mœurs. Le verbe symétrique de la parole-*logos* est absent. Nous avons un autre verbe *lalein*, *1 1* 8 ; *2 2*, 4, 16, qu'on traduit aussi par parler, avec cette nuance que le contenu n'y est pas toujours directement considéré et qu'il s'agit plutôt d'énoncer que d'exprimer. Souvent dans la Bible grecque il s'applique à la révélation prophétique. Puis vient, une seule fois, le verbe annoncer, prêcher (*kèrussein*), *1 2* 9, qui sera fréquent dans tout le Nouveau Testament ainsi que son dérivé *kèrugma* absent ici (comme le verbe évangéliser, sauf *1 3* 6 au sens général d'une bonne nouvelle qui circule) : c'est une annonce publique et solennelle, une proclamation officielle. Le verbe enseigner (*didaskein*) ne se présente qu'une fois au passif, *2 2* 15, et ses substantifs *didachè* ou *didaskalia* sont absents. Le témoignage n'est représenté que par un verbe composé (*diamarturomai*), *1 4* 6, le verbe simple, que nous retrouverons tout de suite, ayant une valeur légèrement différente.

Il n'y a donc pas lieu de tirer de ces deux épîtres des distinctions trop tranchées entre les différentes étapes de la prédication apostolique : si certains passages se rapportent au « kérygme », d'autres à la « catéchèse » ou à la « paraclèse », le vocabulaire n'est pas encore différencié selon toutes nos règles[3]. La parénèse ou paraclèse est exprimée par le verbe exhor-

3. Le P. A. Rétif, *Foi au Christ et mission d'après les Actes des Apôtres*,

ter (*parakalein*), 1 2 12; 3 2, 7; 4 1, 10, 18; 5, 11, 14; 2 2 17; 3 12, avec sa valeur de réconfort et d'encouragement, orientée vers l'affermissement, 1 3 2, vers la construction de l'Église, 1 5 11. Un synonyme (*paramuthoumai*) lui est associé, 1 2 12; 5 14, ainsi que le verbe adjurer (*marturomai*), 1 2 12 (le verbe employé 1 5 27 est tout autre). Ailleurs, prescrire (*parangellin*) le touche d'assez près, 1 4 11; 2 3 4-12, de même que demander, plus faible (*erôtân*), 1 4 1; 5 12; 2 2 1. Ainsi va-t-on de la proclamation de la foi aux préceptes de conduite. De toute façon, nous l'avions vu, la conduite du chrétien est commandée par sa foi et l'on ne peut les séparer nettement.

Chez les auditeurs, outre le passif d'enseigner que nous avons noté, 2 2 15, deux attitudes sont indiquées : recevoir (*paralambanein*), verbe technique de la tradition, symétrique de transmettre (*paradidonai*), 1 2 13; 4 1; 2 3 6; et accueillir (*dechesthai*), qui dit davantage, recevoir intérieurement en accordant sa foi, 1 1 6; 2 2 10. Le texte déjà cité de 1 2 13 rapproche les deux verbes et montre dans l'accueil une seconde étape de l'audition, lorsque la parole touche le cœur.

Ne forçons pas la valeur d'un dernier verbe qui veut dire « faire part de », livrer (*metadounai*), 1 2 8. Il n'y faut pas voir proprement un sacrifice, mais il évoque bien le don total de Paul à ses convertis. Il les aimait tant qu'il voulait leur donner avec l'Évangile sa propre vie. Réellement, par amour, il ne s'appartenait plus.

De cette parole multiforme, quel est le contenu?

Il n'est pas facile d'établir un catalogue détaillé de tout ce que Paul avait prêché et à quoi s'était attachée la foi des Thes-

Paris, 1953, dit d'abord qu' « à y regarder de près (ces choses) sont, formellement et abstraitement parlant, irréductibles et autonomes » (p. 21), puis il ajoute avec raison : « (ces trois degrés) sont trois points de vue qui dans la réalité se compénètrent et se complètent » (p. 26, n. 1).

saloniciens. Il ne cesse de se reporter à ce qui leur a été enseigné de vive voix pendant son bref séjour (et même à l'imparfait, 1 3 4; 2 3 10, ce qui suppose des répétitions). Les épîtres ne contiennent aucun exposé très poussé, même à titre de rappel. Mais nous trouvons plusieurs raccourcis où l'on sent la formule en usage, le résumé devenu familier, et qui rejoignent le message essentiel des Évangiles et des Actes. Citons-en trois des plus concentrés. « Vous êtes convertis à Dieu, abandonnant les idoles pour servir le Dieu vivant et véritable, dans l'attente de son Fils qui viendra des cieux, qu'il a ressuscité des morts, Jésus, qui nous délivre de la colère qui vient », 1 1 9 s. « Nous croyons que Jésus est mort puis est ressuscité..., ceux qui se sont endormis en Jésus, Dieu les emmènera avec lui », 1 4 14. « Dieu ne nous a pas réservés pour sa colère, mais pour entrer en possession du salut par notre Seigneur Jésus-Christ, qui est mort pour nous afin que, éveillés ou endormis, nous vivions unis à lui », 1 5 9 s. On y joindra un passage d'une extrême densité, 2 2 13-17. Il en ressort que les convertis étaient mis en face du Dieu unique, nommé souvent « notre Dieu », « le Père », « notre Père », et de Jésus-Christ ressuscité pour notre salut par l'action de Dieu dont il est « le Fils », 1 1 10. On pourrait donc noter toutes les mentions de Dieu et du Christ, les divers titres donnés à Jésus, entre autres les vingt-deux emplois du titre de Seigneur (*Kurios*), mêlés à tous les aspects du message apostolique, et les passages où Dieu et le Christ sont nommés ensemble, à égalité, ou associés dans une même action exprimée par un verbe au singulier. Est-il permis d'espérer que le lecteur ne réprimera pas l'envie de faire lui-même ce petit travail?

De toutes les façons de désigner la parole de l'apôtre, retenons surtout que c'est une parole active, et non pas « vaine ». Nous avons examiné dans le précédent essai la nature et les ressources de la vie qu'elle engendre et entretient chez les chrétiens, mais, il faut y insister, c'est bien elle qui engendre la vie. Elle n'est pas seulement parole, elle est puissance, Esprit-Saint, plénitude d'effet, 1 1 5. C'est par elle que Dieu appelle à la foi, au salut, à la gloire. On se trouve très loin d'une prédication ronronnante, de mots en l'air qui ne répondent à rien, de leçons récitées, plus encore d'effets de rhétorique. La puissance accor-

dée par Dieu à son témoin fait pénétrer sa parole dans la vie des hommes, les amène à imiter le Seigneur et son apôtre. Par la bouche de Paul c'est Dieu qui parle, comme il faisait jadis par celle des prophètes, et déjà son dessein commence ainsi de se réaliser. De l'efficacité de sa parole Paul est tout à fait conscient de n'être pas la source.

Nous touchons là au secret.

C'est lui qui va expliquer non seulement la parole de l'apôtre, mais toute sa mission, car s'il est vrai, comme le dira un jour l'École, que « la fin correspond au principe », la mission ne ramène à Dieu que parce qu'elle en provient. Ce secret, c'est le secret d'un double amour et d'un double appel.

Paul a un sens très vif de la paternité divine. Tout est rapporté à Dieu. Tout vient de Dieu et du Christ Jésus, du fait d'un amour initial souverain qui est commun à tous deux. Les frères sont aimés de Dieu, 1 *1* 4, du Seigneur, *2* 2 13, de Dieu et du Seigneur, *2* 2 16. Dès le commencement, de toute éternité, Dieu les a choisis, 1 *1* 4; *2* 2 13. Cet amour et ce choix se sont exprimés par un appel, *2* *1* 11. Il ne faut pas du reste établir entre l'élection et l'appel une succession chronologique, ni en Dieu lui-même, sûrement, ni parmi les chrétiens, qui entrent à la fois dans l'état d'appelé et d'élu. Cet amour réalisateur est le « vouloir » de Dieu (*thelèma*), mot auquel le contexte ne donne pas ici grande apparence, 1 *4* 3; *5* 18, mais qui a l'intérêt de replacer les préceptes moraux dans un ensemble infini, en marquant que cette volonté embrasse sans exception toute activité humaine. C'est bien l'amour qui mènera tout au salut, 1 *2* 16; *5* 8; *2* 2 10-13, en usant des moyens de son choix.

« Nous le savons, frères aimés de Dieu, vous avez été choisis, car notre évangile ne s'est pas présenté à vous en parole seulement, mais avec puissance, dans l'action de l'Esprit-Saint, en surabondance », 1 *1* 5. A l'intérieur de ce premier choix, de ce

premier appel, il y en a un second, celui de l'apôtre qui en annonçant l'Évangile servira d'instrument au premier. Grâce au triple récit des Actes, 9 1-19; 22 4-21; 26 10-20; cf. Ga 1 12-16, nous pouvons nous représenter quelle initiative du Seigneur, soudaine, radicale, a causé chez Paul le bouleversement de sa vocation. Peut-être en effet vaut-il mieux parler autant de vocation que de conversion, car bien qu'il se tienne pour un pécheur sauvé parmi les autres, 1 Tim 1 13-16, Paul n'a pas eu à venir à la connaissance du vrai Dieu. Mais, 1 2 4, Dieu qui éprouve les cœurs a éprouvé Paul, il l'a tout ensemble rendu et estimé digne de la mission qu'il lui réservait, puis il lui a confié l'Évangile, non pas, redisons-le, sa seule prédication, encore moins son contenu réduit à l'état d'idées, mais l'économie efficace du salut dans le Christ et son Église. « Et c'est ainsi que nous parlons », poursuit Paul, conscient de tout le prix de sa mission, de la qualité qu'elle lui a conférée. Nous atteignons la source de l'apostolat. L'Évangile prêché par l'apôtre et l'apôtre prêchant l'Évangile sont l'expression, l'instrument de l'élection et de l'appel des chrétiens à la gloire, 1 5 9; 2 2 14 : conjointement, ils donnent accès à la foi qui attache au Christ, et ainsi ils fondent l'Église.

L'apôtre est donc, précisément, appelé à appeler les hommes au nom et de la part de Dieu. S'il reçoit de Dieu une confiance (*parrhèsia*), 1 2 2, et un courage que les mauvais traitements ne rebutent pas, c'est que Dieu lui-même accomplit par lui son éternel dessein. A la lettre, la puissance de Dieu se met au service de l'apôtre et se manifeste en rendant efficaces sa parole et ses actes. Paul « sait » , comme ses convertis, que sa venue à Thessalonique n'était pas vaine, 1 1 9; 2 2 1. Elle entrait dans le plan de Dieu et, à sa manière, préludait à l'autre Venue. Sa prédication était la parole de Dieu qui engageait ses auditeurs dans l'événement eschatologique, elle jetait les fondements de l'économie totale et dernière qui entraînerait l'Évangile vers le royaume et la gloire, 1 2 12; 2 2 14.

Cette conviction d'annoncer le Seigneur au nom du Seigneur, de parler et d'agir comme le Seigneur lui-même, s'exprime de bien des façons. Tous les rapports de Paul et des chrétiens se tiennent en présence de Dieu et du Christ, tous les échanges entre lui et eux sont enveloppés dans cette présence. Les pro-

positions qui expriment ces rapports se rejoignent par le fond des choses. Paul parle dans le Seigneur Jésus, 1 *4* 1 ; 2 *3* 12, de par le Seigneur Jésus, 1 *4* 2, sur la parole du Seigneur, 1 *4* 15, au nom du Seigneur Jésus-Christ, 2 *3* 6. N'entendons pas qu'il parle « comme si » c'était le Seigneur : en toute vérité c'est le Seigneur qui parle, le Christ désigné par ce titre de Seigneur dans sa puissance divine de ressuscité glorieux. Déjà, au milieu d'eux, Paul leur parlait avec cette autorité que lui conférait sa mission. Vous savez, leur rappelle-t-il, je vous l'ai déjà dit. Son rôle n'a pas pris fin, son autorité ne s'est pas affaiblie : elle découle directement de son humilité, car ce n'est pas lui qui est en cause. Dans le Seigneur il a confiance que ses avis seront suivis, 2 *3* 4 s. Les ordres qu'il donne expriment la volonté de Dieu, 1 *4* 1-3, et les rejeter serait rejeter Dieu même, 1 *4* 8. Il sait que certains se couvrent de lui abusivement, de son prestige d'apôtre, 2 *2* 2 s, et il rétablit les choses dans la clarté. Ses lettres prolongent sa parole, elles portent le même message, elles détiennent la même autorité. Il a à cœur de les authentifier de sa main, 2 *3* 17 ; on les lira dans l'assemblée à tous les frères, 1 *5* 27, au lieu de la visite projetée et irréalisable de celui qui reste le fondateur. Cette lecture publique et probablement liturgique fait pressentir le Canon du Nouveau Testament, où les écrits d'origine apostolique prendront bientôt place à côté des paroles du Seigneur consignées dans les récits évangéliques.

C'est revenir, pour les mieux comprendre, à la foi en la parole de Dieu entendue dans la prédication, 1 *2* 13, ou à la description de l'apôtre comme collaborateur de Dieu dans l'Évangile du Christ, 1 *3* 2. L'Évangile de Paul était bien aussi l'Évangile de Dieu et du Christ.

3. « PARLER AUX PAIENS »

La brève mention de 1 *2* 16, qui ne parle de la mission aux païens qu'à propos de la résistance des Juifs, trouve son expli-

cation dans les Actes, soit aux trois récits de la vocation, soit dans la narration des voyages, où l'on voit partout Paul prêcher d'abord dans les synagogues avant de se tourner vers les païens quand les Juifs le rejettent, déplaisant à Dieu et se faisant les ennemis de tous les hommes que Dieu veut sauver, 1 2 15.

Nous devinons l'attachement profond du juif Paul pour l'Église-mère de Jérusalem, pour les premières « Églises de Dieu », qu'il faut imiter jusque dans leur patience en face des persécutions de leurs compatriotes, 1 2 14. C'est là-bas que l'appel a retenti en premier lieu, enraciné dans la terre sainte de l'élection ancienne. Mais il s'est ensuite étendu. Les privilèges du peuple élu ont été offerts, et ils le restent, aux Églises nées en terre païenne. L'amour absolu de Yahweh avec ses prévenances, l'élection, la parole prononcée dans les cœurs, le don de l'Esprit, tout cela n'est plus le lot des seuls descendants d'Abraham. Le nouveau peuple saint de Dieu, sans aucunement faire offense à l'élection première d'Israël, se recrute désormais aussi chez les païens.

En quelle situation les avait trouvés l'annonce du Christ? Nos épîtres n'en disent pas long aux nouveaux chrétiens sur leur vie d'autrefois. Ils étaient « les païens qui ne connaissent pas Dieu », 1 4 5, *le* Dieu (le seul vrai) : description classique dans l'Ancien Testament où, l'on s'en souvient, la « connaissance » n'est jamais théorique mais entraîne une « reconnaissance » cordiale et soumise. L'expression revient, 2 1 8, associée à une autre, « qui n'obéissent pas à l'Évangile » et lui refusent l'hommage de leur foi, mais cette seconde description à deux termes ne s'applique plus aux seuls païens : elle vise tous les ennemis de Dieu et des croyants, qui seront châtiés au dernier jugement. De même, ce n'est pas aux païens comme tels que s'adressent les menaces de perdition éternelle proférées 2 2 10-12 contre ceux qui ont subi l'emprise de l'erreur et du mensonge au lieu d'accueillir l'amour de la vérité. Des païens nous savons seulement qu'avant de se mettre au service du Dieu vivant et véritable ils étaient livrés au culte des idoles, 1 1 9, images vaines de dieux inexistants, et que toute leur conduite était guidée par le désir instinctif, soumise aux passions et

convoitises, 1 4 5. Entreprise gigantesque, de se laisser conquérir en son esprit et en son corps (« esprit, âme, et corps », 1 5 23) par la sainteté de Dieu. Saint Paul d'ailleurs constate ensemble l'idolâtrie et les désordres des mœurs, suggérant sans l'expliciter le lien de causalité entre le refus de la foi et les débordements immoraux, pas plus qu'il n'envisage l'hypothèse d'une ignorance sans culpabilité. Il se prononce sur des situations générales et sait que le jugement des personnes est l'affaire du juste Juge.

4. « POUR QU'ILS SOIENT SAUVÉS »

D'ici là, la prédication évangélique a inauguré la bataille ultime entre le bien et le mal, entre la vérité et l'injustice. C'est un fait douloureux que tous n'ont pas la foi, 2 3 2 ; cf. 2 1 6-8. Il y a des hommes mauvais et méchants qui résistent au Seigneur. Sans être seuls, certes, les Juifs, les héritiers indignes du peuple saint, sont du nombre, s'ils persistent à traiter Paul sans ménagements comme un apostat et à se révolter contre l'œuvre de l'Évangile, comme ils ont persécuté jadis Jésus et les prophètes, 1 2 14-16. Derrière tous se tient Satan, 1 2 18, le Tentateur, 1 3 5, le Mauvais, 2 3 3, l'Adversaire impie, 2 2 3 s. Le moment venu, il prétendra trôner dans le Temple de Dieu même, 2 2 4. L'issue de cette lutte ne fait pas de doute : à son Jour le Seigneur se révélera, anéantira de son épiphanie et de son souffle l'Ennemi et tous ses tenants, 2 2 8, sur qui tombera la colère, 1 2 16. La victoire est acquise. Les croyants, ceux qui auront connu Dieu et se seront soumis à l'Évangile, seront ensemble unis à Jésus, 1 5 10 ; cf. 1 4 17 ; 2 2 1, associés à sa gloire resplendissante, 1 1 10 ; 2 12 ; 2 1 10. En ce Jour-là, 2 1 10, la mission de l'apôtre aura atteint son but et rassemblé tous les élus, qu'ils soient nés Juifs ou païens, par la puissance de l'Esprit et de la parole efficace, 1 1 5 ; 2 13.

Car c'est bien pour cela que Paul parle aux païens ; c'est pour cela qu'il leur a été envoyé. C'est le terme de la mission aposto-

lique, et nous y avons été ramenés insensiblement en parlant de l'origine divine de la mission puis de ses destinataires. C'est à ce terme que la conversion a conduit les croyants, 1 1 9 s. Le résultat en est déjà acquis en principe. Le salut est présent en eux par l'Esprit qui sanctifie, 2 2 13. Lors du retour du Seigneur ressuscité ils seront délivrés de la colère qui vient et introduits, avec l'apôtre qui a été l'instrument de leur appel, 1 2 19 s; 2 1 7, dans le royaume et la gloire, 1 2 10-12; 5 8-10; 2 2 12-14, où ils vivront à jamais unis au Seigneur, qui est mort pour eux, 1 4 14-17; 5 10; 2 2 1.

Mais ici encore, ne nous attardons pas sur l'eschatologie de nos deux épîtres. A dessein nous nous abstenons d'analyser les fameuses descriptions où beaucoup croient voir l'enseignement essentiel de ces épîtres parce que saint Paul n'y reviendra plus ailleurs, mais qui ne sont ni ici ni ailleurs « le centre du message paulinien[4] ». Ce qui mérite en revanche d'être souligné, et que nous avons souligné plus d'une fois, c'est l'imprégnation eschatologique de toute la doctrine et de toute l'expérience de saint Paul, telle qu'elle a été ensuite reçue et vécue dans l'Église de Thessalonique. Dès qu'ils venaient à la foi, les croyants entraient dans la sainteté chrétienne et dans l'espérance qui était l'attraction du Ressuscité et de la parousie, dans la grâce qui les destinait à la gloire.

5. L'AME DE L'APOTRE

Il n'est guère malaisé, en guise de conclusion, de dégager les traits les plus marquants d'un portrait de l'apôtre. Chez lui la psychologie est intégralement subordonnée à la vocation et à la mission, et rien ne serait plus illusoire que de concevoir au contraire la mission d'après les vertus que nous voyons en activité à son service. D'un mot, Paul se sait au service de Dieu

4. La mise en garde est du P. B. Rigaux, dont on sait la maîtrise en la matière : *Les Épîtres aux Thessaloniciens*, Paris, 1956, p. 196.

sauvant les hommes par le Christ Jésus son Fils. Plus tard il dira le terrible contraste qu'il ressent entre la puissance de Dieu et la faiblesse de l'instrument. Pour l'instant nous ne pouvons noter qu'un indice de cette impression : la conduite courageuse des apôtres, 1 2 1 s, est l'un des effets de la force divine de l'Évangile qui se communique à ses serviteurs puis à ceux qui accueillent le message, 1 1 5 s. Mais nous voyons s'exprimer la double conviction qui convient à l'apôtre en regard des deux termes de sa mission.

En face de Dieu, nous l'avons vu, il est conscient de sa mission, et de l'autorité divine dont elle l'a revêtu. Son attitude intérieure et extérieure se calque exactement sur l'idée qu'il se fait de sa collaboration avec Dieu dans l'évangile du Christ, 1 *3* 2. Une peinture détaillée de la façon dont les apôtres ont vécu à Thessalonique, où presque tous les traits sont inspirés de l'Ancien Testament, mais tracés en comparaison avec les propagandistes de religion ou de philosophie qui parcouraient alors l'empire[5], s'achève par une déclaration de fierté devant Dieu : « Notre attitude envers vous a été sainte, juste et sans reproche », 1 2 10. La pureté ici n'est pas, à coup sûr, uniquement morale ; elle touche les profondeurs de l'âme, en rapport avec les motifs et intentions qu'inspire une mission venue de si haut. Paul est fidèle au seul Seigneur qui l'a pris à son service. Il tient ses pouvoirs de lui, de lui seul, et n'attend donc de gloire que de lui, 1 2 6, 19 s ; il n'a ni à rendre de comptes aux hommes, ni à leur faire plaisir, 1 2 4. C'est à Dieu seul aussi qu'il se sent en devoir de rendre grâces des résultats obtenus, 1 *1* 2 ; *2* 13 ; *3* 9 ; *2 1* 3 ; *2* 13. C'est de lui seul, par le fait même, qu'il attend la sécurité dans les peines et tribulations, 1 2 2 ; *3* 6 s.

Il se sait détenteur d'une grâce qui appartient à tout un système de grâce et qui ne le touche d'abord que pour passer par lui jusqu'à d'autres. A ceux-là aussi il se doit tout entier. Ceux qui l'ont vu venir chez eux, 1 *1* 9 ; *2* 1, sont témoins

5. Une étude très fouillée de tout ce passage est celle du P. A.-M. Denis, *L'apôtre Paul, « prophète » messianique des Gentils,* Étude thématique de 1 Thes 2, 1-6, dans *Ephem. Theol Lovan.,* 33 (1957), pp. 245-318.

comme Dieu lui-même, 1 *2* 10, de ce qu'a été son comportement, 1 *2* 3-11. Avec l'Évangile il leur a donné sa vie, 1 *2* 8. Il a lutté et peiné, 1 *2* 2, 9; *3* 5. Ils l'ont vu se faire tout petit au lieu de peser sur eux de toute son autorité, 1 *2* 7. Sa manière de se mettre au travail manuel a donné la mesure de son désintéressement, 1 *2* 7-9; *2 3* 7-9. On sent bien d'ailleurs, en dépit des lacunes qu'il constate chez ses convertis et des calomnies qui peuvent courir sur son compte, qu'il règne entre lui et eux confiance et estime réciproques, 1 *2* 3-12. Son dévouement envers chacun d'eux était sans limites, comparable à celui d'un père ou d'une mère, 1 *2* 7-11. La fermeté de son ton est mesurée par sa responsabilité en face de Dieu, et sa sévérité envers tout adversaire n'est qu'une conséquence de ce don de soi à la mission. Sans briguer la faveur de quiconque, 1 *2* 4, il peut à la fois donner ou rappeler ses prescriptions, redire sa tendresse ou son attachement, exprimer sa confiance dans les progrès de la foi. Il est fier de ses enfants, il est sûr de le demeurer devant le Juge, 1 *2* 19 s; *2 1* 4.

Quand saint Paul prie, dans ses épîtres, c'est toujours en pensant à sa mission. Là se condensent tous ses désirs devant Dieu, pour l'œuvre divine, pour lui-même et pour ses chrétiens saisis avec lui dans cette œuvre. A dire vrai, il ne connaît rien d'autre au monde, et la marche de l'univers même y est subordonnée. Dans ce que Dieu a fait pour la vie de cette jeune Église il trouve matière à louange et action de grâces, il puise réconfort et joie. Mais il sait aussi que tout est loin d'être achevé. Il pense à ses convertis « à tout moment » devant Dieu, 1 *1* 2; *2 1* 11. Il demande, il fait demander que la parole du Seigneur accomplisse sa course et soit glorifiée comme elle vient de l'être à Thessalonique, et que lui-même puisse librement poursuivre son ministère, *2 3* 1 s; cf. 1 *3* 10-13; *5* 25. Les effets de cette « énergie » sont loin d'être épuisés, et il faut se souvenir de tout ce que nous avons vu se déployer dans notre précédent essai, la sainteté, la foi, l'amour, l'espérance. Les éléments de ces deux esquisses se rejoignent ainsi étroitement. La parole confiée par Dieu à l'apôtre n'avait pas d'autre but que de réaliser le dessein sauveur de Dieu en rassemblant les élus dans la gloire du Christ mort et ressuscité attendu des cieux, 1 *1* 10.

L'apôtre n'est venu à Thessalonique que pour cela, qui est l'œuvre de Dieu dans le Christ Seigneur.

Voilà comment, une vingtaine d'année après la mort de notre Seigneur, nous voyons en action dans une cité païenne, pour la naissance d'une Église, la mission apostolique et le libre jeu de la grâce du Christ dans les cœurs de ceux qui croient.

fr. L.-M. Dewailly, o. p.

LA COMPASSION DE SAINT DOMINIQUE

Tous les saints sont les saints de la charité. Elle est leur mère à tous, leur épouse à tous. Ceux qu'elle n'a pas engendrés, l'Église ne les reconnaît pas pour siens. Ceux qui ne se sont pas livrés à elle n'ont été qu'un coup de gong sonore et le tintamarre d'une cymbale. Un saint sans charité est aussi inconcevable qu'un Dieu sans divinité, et aussi monstrueux qu'un homme sans humanité.

Aucune famille dans l'Église ne peut prétendre à l'originalité en disant qu'elle vit de charité et qu'elle est vouée à la charité. Ce n'est pas en affirmant qu'elle est destinée à promouvoir la perfection de la charité en ses membres qu'une institution se distingue d'une autre. Toutes ne font ici que se répéter parce qu'elles ne font que définir chacune l'unique et même titre qui les constitue cellules intégrantes de l'Église des saints.

Personne en cela n'est original, — mais tout le monde l'est! Car cette charité, qui vient du seul Dieu Amour, devient une infinité de charité quand elle est vécue par la multiplicité des vocations. S'attacher avec amour à la charité d'un saint, pour la méditer et pour en vivre, ce n'est donc rien enlever aux autres saints. Ce serait plutôt leur ajouter, conformément aux lois déconcertantes de l'univers où ils vivent et qui s'appelle la « communion des saints ». Elle est donc vraie, cette parole de Bernanos (comme elle pourrait l'être, appliquée à toute autre famille et à son fondateur) : « S'il était en notre pouvoir de lever sur

les œuvres de Dieu un regard unique et pur, l'Ordre des Prêcheurs nous apparaîtrait comme la charité même de saint Dominique réalisée dans l'espace et dans le temps[1]. »

Cette charité de saint Dominique est magnifiquement caractérisée par quelques textes de Jourdain de Saxe, dans son « petit livre des commencements de l'Ordre des Prêcheurs »; il nous suffira de les rappeler et de les commenter[2].

★

Au temps où (Dominique) poursuivait ses études à Palencia, une grande famine s'étendit sur presque toute l'Espagne. Ému par la détresse des pauvres et brûlant en lui-même de compassion, il résolut par une seule action d'obéir à la fois aux conseils du Seigneur et de soulager de tout son pouvoir la misère des pauvres qui mouraient. Il vendit donc les livres qu'il possédait — pourtant vraiment indispensables — et toutes ses affaires. Constituant alors une « aumône »[3]*, il dispersa ses biens et les donna aux pauvres. Par cet exemple de bonté, il anima si fort le cœur des autres théologiens et des maîtres que ceux-ci, découvrant l'avarice de leur négligence en présence de la générosité du jeune homme, se mirent à répandre dès lors de très larges aumônes* (n° 10, p. 31).

Une grande famine.

Dans certaines conjonctures urgentes, témoins de détresses grièves, tous les saints réinventent le même geste. Quand il n'y a plus qu'une seule chose à faire, eux savent laquelle : ils la font et ils la font bien. Ils ne ratiocinent pas pour savoir si leur vocation spécifique se trouve concernée ou non par ces malheurs, ni s'ils doivent payer de leur personne ou se réserver pour d'autres entreprises. Qu'on s'appelle Dominique ou Vincent

1. G. Bernanos, *Saint Dominique*, Gallimard, 1939, p. 11.
2. Nous le citons d'après M.-H. Vicaire, *Saint Dominique de Caleruega, d'après les documents du XIII^e siècle*, Cerf, 1955.
3. Sorte d'hospice ou maison des pauvres (cf. Vicaire, note *in loco*).

de Paul, on ne sait qu'une chose : dans ma rue des hommes meurent de faim, ceci devient mon affaire et je ne trouverai de repos que je n'aie fait pour eux tout mon possible et tout l'impossible de Dieu.

Dominique eût pu être un Monsieur Vincent du XIII[e] siècle, si les circonstances providentielles l'avaient confirmé dans cette voie : il en avait la ressource humaine, il en avait la disponibilité surnaturelle.

Ému par la détresse des pauvres...

La détresse des pauvres l'avait ému. Il s'agit de bien plus et de bien autre chose que d'une simple émotion. Ce qui a remué dans son âme et l'a projeté hors d'elle-même vers les pauvres, c'est une compassion aussi ancienne que l'Évangile, c'est une hérédité qui ne se transmet ni par la chair ni par le sang, mais par la mystérieuse filiation de la grâce.

La première innovation de ce tressaillement, c'est en Jésus qu'elle est apparue. C'est lui qui a inventé cette émotion-là, qu'il ne faut confondre avec aucune autre. C'est Jésus qui a inauguré et comme institué cette sorte de faiblesse — puisqu'il est entendu que toute émotion est une certaine faiblesse — cette sorte de faiblesse qui trahit que le salut du monde a déjà commencé. *Au spectacle de ces foules, il fut pris de compassion pour elles, parce qu'elles étaient harassées et abattues comme des brebis sans berger* (Mt., 9, 36). Avant Jésus toutes sortes de pitiés existaient, les unes nobles, les autres viles; toutes sortes de compassions, les unes secourables, les autres décevantes. Mais aucun cœur humain n'avait ressenti ce bouleversement-là. Car nos pitiés ou compassions ont toujours quelque chose d'apeuré, d'impuissant ou de naïf. Jésus, lui, allait connaître, Jésus connaissait déjà la morsure profonde de la misère humaine. De ces détresses étalées devant lui, aucune n'échappait à sa sensibilité de Dieu devenu homme. Il les voyait toutes, en un seul regard : comme Ézéchiel avait vu la vallée aux ossements desséchés, la vallée des hommes. Il les voyait toutes, les

misères du corps et aussi celles de l'âme; celles du dehors, celles du dedans. Celles qui criaient, celles qui se taisaient. Celles qui broyaient, déchiraient, écartelaient, et celles qui hébétaient, consumaient, digéraient de pauvres vies si souvent inconscientes. Dans l'échantillon d'humanité qu'il avait sous les yeux, il voyait toute l'humanité. Personne n'avait jusqu'à cette heure tourné vers ce spectacle sa face humaine. Personne n'avait pu en un seul regard embrasser un si horrible, si immense et si triste troupeau. Jésus voyait nos camps d'extermination aussi distinctement que les milliers de croix dressées par les Romains; il voyait nos peuples sous-développés comme il voyait les affamés du désert; il voyait nos leucémies et nos cancers aussi brutalement que les lèpres et les pestes; il voyait nos maladies mentales comme il voyait alors les possessions diaboliques. L'humanité abandonnée. L'humanité telle qu'elle se traîne et qu'aucune espérance humaine, aussi farouche et active soit-elle, ne pourra guérir, car pour un mal que l'on enraye, on ne sait combien d'inattendus prennent le relai.

O l'étrange émotion qui fut en Jésus à la mesure de cette vision, et qui en fut l'empreinte en son humanité charnelle! Quel traumatisme que cette révélation! L'Église en reçoit les stigmates et le dépôt. Son sacerdoce y puise la conscience de sa mission; la charité de ses saints y trouve la flamme dont elle les consume. *La charité du Christ nous presse* (2 Co 5, 14). Elle les presse tant qu'ils ne peuvent plus regarder les hommes comme auparavant. Ils ne peuvent plus faire semblant de ne voir que les masques dont ils s'affublent pour garder contenance devant le monde. La vision de leurs détresses cachées et réelles hante les saints comme une image spectrale qui leur livre le secret du drame humain, et c'est une agonie.

Soulager de tout son pouvoir la misère des pauvres.

Comment Dominique reçut-il participation de cette grâce? Où vint-elle le chercher? Dans son étude assidue de la vérité; mais, n'étudiant que pour devenir prêtre de l'Évangile, il avait

acquis l'âme du sacerdoce avant d'en avoir reçu le pouvoir sacramentel. Les hommes d'alors, comme ceux d'aujourd'hui, n'étaient guère sensibles qu'aux misères de leurs compagnons de travail, de ceux qui partageaient leur condition et appartenaient à leur milieu. Prendre garde à ceux d'ailleurs, s'émouvoir pour les besoins des autres, c'est une aventure qui venait, qui vient rarement à l'idée. Elle est venue à l'idée de Dominique. Il n'était pas le bon étudiant qui oublie le monde pour mieux apprendre ses leçons. Ni davantage le mauvais étudiant qui oublie ses leçons pour s'écarter encore un peu plus des vraies réalités du monde.

Dominique étudiait. Il avait hérité d'une belle intelligence et reçu une solide formation cléricale. Il était ardent à chercher Dieu et long dans la prière. Or rien de tout cela ne lui avait ôté la faculté de communier avec les plus pauvres : cette façon d'être et de vivre qui finissait par édifier un mur entre beaucoup d'autres et les pauvres gens, n'était pour lui qu'un moyen plus sûr encore de compatir à leur misère et de les servir. Dominique a fondé un Ordre à l'image de sa charité : on y étudie, on y devient prêtre et apôtre prêcheur, on y vit dans le retranchement religieux, la vie fraternelle et la prière, mais il est impossible, sans trahison, d'y devenir un nanti ou n'importe quoi d'autre incapable de rester en communion avec les plus pauvres. C'est difficile aux hommes (oh combien difficile!), mais c'est possible à Dieu. Dominique est le père de ceux qui n'aiment la vérité que si elle est promise aux pauvres ; et c'est pourquoi il n'y a de vérité pour eux qu'en Jésus-Christ.

Dominique ne sera jamais infidèle aux fiançailles avec la pauvreté qu'il célébra à Palencia. Simplement Jésus lui fit comprendre qu'il y a infiniment plus de pauvres qui ont besoin de vérité que de pauvres qui ont besoin de pain, — car tous ceux-ci déjà en sont, et il faut leur ajouter tous ceux qui ont sans doute du pain mais qui n'ont toujours pas Jésus-Christ.

Il résolut.

Voulons-nous une preuve que l'émotion ressentie par Dominique n'est pas ce que nous appelons simplement émotion ? c'est que cette dernière paralyse tandis que l'émotion de Dominique le fait agir. « Il résolut... » — hardie résolution! ni entraînement sentimental ni coup de tête, mais la décision ferme de celui qui sait pourquoi et jusqu'où il s'engage.

En fait, c'est tout son avenir qu'il engageait pour le drame d'un moment, car il pourrait bien racheter d'autres livres que ceux dont il se dessaisissait, mais non pas les précieuses annotations de tant d'années studieuses. Mais telle est la charité : elle connaît l'heure où lui est demandé tout et tout de suite, et tant pis pour demain. Cela ne nous est pas naturel ; nos plus folles générosités ne dépassent jamais une certaine prudence ; elles ménagent quelque avenir. Pour donner sans rien réserver, il faut avoir accepté de perdre sa vie, de n'être plus rien, de risquer tout pour sauver quelques frères. Il faut aussi avoir compris que le moment présent est toujours l'occasion la meilleure de prouver son amour, et qu'à force de se réserver pour un avenir où l'on s'imagine devoir être indispensable, on arrive à la fin de sa vie sans avoir jamais aimé ni jamais servi. Dominique avait compris ces choses-là, car il lui arriva de récidiver, ayant décidé, à deux reprises au moins, de se vendre en esclavage pour racheter un homme[4]. « Il l'aurait fait! » nous dit Jourdain de Saxe, et cette affirmation nous rend rétrospectivement épouvantés et confondus. Heureusement que Dieu ne prend pas toujours ses saints au mot... mais ce qu'il aime en eux, et qui fait qu'ils sont saints, c'est que, comme Abraham partant à Morriyya pour sacrifier Isaac, ils vivent de résolutions et non de velléités.

4. Vicaire, *op. cit.*, p. 54.

Par une seule action.

La charité est attentive aux détresses de l'heure présente parce qu'elle les regarde avec le cœur éternel de Dieu, ce Cœur qui, ignorant les divagations et regrets à propos de ce qui n'est plus comme les divertissements et rêves à propos de ce qui n'est pas, ne distrait d'aucun instant de l'histoire aucune parcelle de sa présence infinie et miséricordieuse.

Douée de cette totale et exacte présence, la charité a le privilège d'une simplicité vive comme la lumière. « Par une seule action » elle réalise toutes ses ambitions et se porte à l'extrême de ses désirs. Par une seule action, avec une aisance inouïe, elle accomplit des œuvres qui semblent aux autres des gageures inconciliables. Par une seule action, Dominique exprimait son désir d'évangélisme et portait secours à la misère d'une heure. Quel coup de chance! mais pareille chance n'advient qu'aux saints. Il nous faut, à nous autres, des actions combien multiples, combien laborieuses! et ces actions s'entremêlent, s'embrouillent, nous embrouillent nous-mêmes et n'arrivent à rien — ou à si peu... Nous discutons, nous suons, nous compliquons à plaisir nos situations en les problématisant sans arrêt. Si nous nous donnons à Dieu, serons-nous assez donnés à nos frères ? Si nous prenons le temps de parler à Dieu, aurons-nous encore celui d'être avec nos frères ? Dans notre jargon nous prétextons des tensions, des conflits, voire davantage, entre la quête de Dieu et le secours porté aux pauvres, entre notre livraison à Dieu et notre livraison aux hommes, entre les exigences de l'appel contemplatif et les urgences du salut du monde. C'est pourquoi notre vie, notre charité, ne sont que bredouillements plus ou moins distincts. Dominique, lui, « par une seule action », tout d'un trait, réussit. Et voilà tout. Comme c'est difficile, mais comme c'est simple...

C'est qu'avant lui, « par une seule Action », laquelle nous appelons sa Passion, le Christ a prouvé qu'il aimait son Père et qu'il aimait les hommes; par cette seule Action, il a honoré son Père et sauvé les hommes; par cette seule Passion, il a

rendu le culte spirituel le plus haut et définitif, et il a porté remède à jamais au péché du monde. A son tour, par une seule action, l'apôtre suit le Christ au désert et trouve le chemin des hommes ; écoute le Seigneur, sans cesse comme Marie à ses pieds, et court de pauvre en pauvre annoncer le Royaume ; accomplit le premier commandement et le second qui lui est semblable ; trouve sa vie et gagne celle des autres. Telle est la « vie apostolique » que Dominique entreprit de mener, et elle lui parut aussi naturelle (quoique franchement divine), aussi simple (quoique non pas facile), aussi merveilleuse (quoique fort onéreuse), que son « action » de Palencia.

Par cet exemple de bonté.

Malheur à l'homme seul : il ne peut rien contre la misère. Toujours la détresse humaine dépasse les forces d'un seul homme. Il arrive qu'elle semble unique, mais elle est en fait universelle. On croit en isoler une variété, pour l'extirper, mais celle-ci se révèle solidaire de toutes les autres. On s'imagine en apercevoir le commencement et la fin, mais non, elle n'a ni commencement ni fin. Elle s'étend et moutonne sombrement à travers les masses et les générations humaines comme un océan au prix duquel la charité du plus grand saint n'est qu'une goutte de consolation.

C'est pourquoi une telle charité n'a de repos qu'elle ne se soit trouvée des compagnons. Elle est mobilisatrice par nature. Elle recrute toujours. Il ne lui plaît guère d'agir par un seul, elle cherche ardemment à étendre et à poursuivre par d'autres ce qu'elle a commencé de faire par ce seul. Assurément nous dévoilons ici le motif propre qui explique pourquoi toute charité exceptionnelle dans l'Église se cherche toujours une famille, et pourquoi tout saint a toujours l'étoffe d'un fondateur. S'étant connu interpellé par un certain gémissement universel et appelé à l'évangéliser, il ne peut qu'éprouver la hantise de se rassembler des collaborateurs, et des collaborateurs qui soient d'abord des frères, c'est-à-dire auxquels il puisse communiquer d'abord, l'Esprit aidant, sa compassion et sa résolution.

Là encore, que fait-il sinon imiter son Maître ? Dès la première annonce du Royaume, Jésus s'est trouvé des apôtres, noyau de ceux qui devaient dilater son salut jusqu'aux extrémités de la terre. *La moisson est grande, les ouvriers peu nombreux* (Mt 9, 37) : on jurerait percevoir dans cette confidence comme le tremblement d'une constatation douloureuse, d'une impatience passionnée. On oserait presque penser (mais nous parlons à la façon des hommes!) que le Verbe a comme souffert dans sa nature humaine des limites, des délais, des impuissances qu'imposent, — que lui ont imposés la chair et le temps. Et pourquoi ne pas aller jusqu'à dire que Jésus a voulu éprouver, dans son âme charnelle, l'impérieux besoin de n'être pas seul dans l'action humaine de sa tâche divine, l'impérieux besoin d'être multiplié par des frères et répandu par une Église...

Dominique réussit à remuer l'élite de l'université de Palencia, en attendant de remuer bientôt toutes celles des universités de la chrétienté pour les embaucher dans son Ordre. La charité a fait de lui un éveilleur de la charité des autres. Il nous enseigne qu'il ne suffit pas d'aimer et qu'il ne faut jamais aimer seul : il faut en entraîner d'autres à aimer. Il faut être des multiplicateurs de l'amour. Il y aura toujours des tâches qui dépasseront nos forces et, sans doute, notre vocation propre : pour ces tâches, il faudra éveiller d'autres vocations et rassembler d'autres énergies. Et les saints ne doivent pas nous apparaître seulement rayonnant de la charité dont ils ont flambé, mais grandis par la charité qu'ils ont allumée chez les autres.

★

Dieu lui avait donné une grâce spéciale de prière envers les pécheurs, les pauvres, les affligés : il en portait les malheurs dans le sanctuaire intime de sa compassion... (n° 12, p. 32).

Une grâce spéciale.

Une grâce spéciale : cela ne veut pas dire une grâce dont on se targue pour se distinguer des autres ou se préférer à eux,

mais une grâce qui burine ce visage singulier d'un saint qu'on ne peut plus oublier une fois qu'on l'a entrevu : visage où une âme révèle quel itinéraire entre tous elle a choisi et de quels stigmates ou de quel sceau elle a voulu être gravée pour ressembler à son Seigneur. Or, en fait de grâce spéciale, Dominique n'a désiré que la grâce éminemment évangélique, éminemment universelle et, pour tout dire, éminemment banale, de « prière envers les pécheurs, les pauvres, les affligés ».

L'épisode de Palencia se prolonge donc dans le réalisme de la prière. C'est la même charité, la même qualité de présence aux pauvres, — la même, l'unique « action » qui dure. Dominique creusait ainsi un sillon qui devait devenir l'une des lignes de force de la charité de ses fils. Il l'a creusé tout droit, profond, régulier : comme jadis le sillon qui fonda et circonscrivit la première Rome, celui-ci allait définir l'enceinte sacrée à l'intérieur de laquelle s'édifierait l'Ordre des Prêcheurs. Nul ne pourra se dire de cet Ordre si sa prière n'est pas investie, envahie, possédée par tous les déshérités du monde. Le gémissement des pauvres doit se concentrer en tout cœur dominicain comme dans un poste d'écoute, dans un cœur fraternel, dans un relai de supplication et d'intercession. Tous ne sont pas au contact quotidien des pauvres, mais chez tous la prière doit suppléer à certains engagements que la tâche imposée ne procure pas. Si l'Ordre de saint Dominique ne touche pas les pauvres par tous les points de sa surface extérieure, visible, par tous les points de son ministère officiel, public, — il peut par contre, et il doit, rester à leur contact par tous les points de sa surface intérieure, invisible, par toutes les cellules de sa vie cachée, orante; sinon par les charges que la hiérarchie de l'Église lui impose, du moins par les désirs que l'Esprit lui infuse.

Qu'on n'aille pas dire que c'est trop facile de prier de loin pour les pauvres et qu'au surplus cela n'avance pas à grand-chose. D'abord ce n'est pas facile du tout, c'est plutôt souverainement difficile et parfois héroïque; la preuve en est qu'il en est bien peu qui le font, cela se devine à toutes sortes d'indices qui ne trompent personne (d'ailleurs, c'est très étrange de constater combien ces choses qui sont réputées trop faciles, il y en

a tellement qui préfèrent les laisser à d'autres et il y en a finalement si peu qui les fassent!). Et ensuite, ce n'est pas vain ; la prière pour les pauvres, au nom des pauvres, est le seul investissement massif et caché qui puisse assurer le succès d'une action apostolique. C'est le soutien-arrière de tout le front du Royaume ; il arrive, par occasion, que c'en soit la première ligne, comme il arrive aussi que, elle négligée, le front n'ait qu'apparence et le Royaume n'avance plus.

Dans le sanctuaire intime de sa compassion.

Ce sanctuaire, Dominique l'a creusé dans le rocher de son propre cœur. Chez la plupart des hommes, le rocher reste de la pierre intacte et dure où les sentiments et les velléités ruissellent comme de la pluie, mais où fort peu de germes de véritable amour peuvent nicher. Par la prière et par les larmes, Dominique a creusé son cœur, et cette excavation, il l'a creusée avec assez de pureté pour qu'elle pût devenir un sanctuaire, avec assez de chaleur d'amour pour que la compassion pût y garder sa flamme, avec assez d'espace pour que cette compassion pût y grandir jusqu'à s'étendre à tous les hommes.

Nous imaginons mal le travail que cela représente. Revenons un instant en nous-mêmes : quelle place offrons-nous à la vraie Compassion ? C'est tout juste, avouons-le, si la pauvresse peut mettre les pieds chez nous de loin en loin ; encore est-elle bien à l'étroit, comme une étrangère à qui l'on ne permet que le repos d'un instant avant de refermer la porte sur elle. Que de grâces il faut demander et accueillir, à combien d'érosions ne faut-il pas consentir, quelle vigilance obstinée ne faut-il pas maintenir pour qu'elle ait enfin en nous sa demeure et que les parois de rocher de notre cœur soient enfin attaquées et creusées en un authentique sanctuaire, en un authentique « cœur de chair »!

★

Une de ses demandes fréquentes et singulières à Dieu était qu'il lui donnât une charité véritable et efficace pour.

cultiver et procurer le salut des hommes : car il pensait qu'il ne serait vraiment membre du Christ que le jour où il pourrait se donner tout entier, avec toutes ses forces, à gagner des âmes, comme le Seigneur Jésus, Sauveur de tous les hommes, se consacra tout entier à notre salut (n° 13, p. 32).

Une de ses demandes fréquentes et singulières.

Nous pensons, nous autres, que lorsqu'on a une fois demandé une chose, il serait pour le moins inconvenant d'insister, et que si Dieu ne nous a pas exaucé, l'humble désistement s'impose. Les saints ont d'autres vues et pensent autrement en la matière. Ils savent d'instinct que, lorsqu'ils demandent ce que Dieu ne pourrait refuser qu'en se contredisant ou en reniant sa propre fidélité, ils doivent ne pas cesser de demander jusqu'à ce qu'ils aient obtenu.

Ces demandes « fréquentes et singulières » expriment et trahissent le fond de leur cœur : comme Rachel s'est trahie le jour où du fond des entrailles elle a laissé échapper son cri : *Fais-moi avoir des enfants ou je meurs!* (Gn 30, 1). Apprenez d'un saint quelles sont ses « demandes fréquentes et singulières », et vous saurez le tout de ce saint!

Or Dominique était bon théologien (il apparaît, en fin de compte, que c'est toujours une force pour traiter avec Dieu...). Il demandait « une charité véritable et efficace pour cultiver et procurer le salut des hommes ». Il savait bien que demander la charité, c'était demander ce que Dieu a de meilleur. Mais il savait aussi que cette audace paye; que cette prière-là est écoutée car elle a pour elle, elle a comme appui et comme garant toutes les promesses de Dieu. Dominique s'est bien gardé par exemple de demander, à la façon des fils de Zébédée, telle ou telle place dans le Royaume; à coup sûr c'est eux qui l'ont instruit, mais, devenu meilleur théologien qu'ils ne s'étaient montrés ce jour-là, il a su quoi demander et il a reçu ce qu'il demandait.

Cependant, s'il demandait une charité *véritable et efficace,* c'est qu'il savait aussi que tout ce qui semble charité n'est pas forcément charité, ni surtout charité efficace. Vérité et efficacité : comme il est significatif de relever avec ces deux mots l'un des soucis majeurs de Dominique. Il ne veut pas faire semblant ; il ne veut pas contenter son amour-propre en ayant l'impression de faire beaucoup. C'est impressionnant de la part d'un homme qui, de fait, aimait beaucoup et ne pouvait pas ne pas avoir conscience d'aimer beaucoup. Mais cet homme est trop transparent pour ne pas savoir combien les apparences peuvent tromper. Et peut-être a-t-il éprouvé l'anxiété caractéristique de savoir si tel ou tel de ses actes de charité a vraiment porté fruit éternel pour le royaume ; les fruits temporels, on peut les voir, on peut même en être glorifié ; mais le fruit éternel est le seul qui, en définitive, peut donner à l'apôtre son content.

Nul ne sait jamais comment sa charité est efficace : Dieu seul le sait. C'est pourquoi il est si urgent d'obtenir de Dieu, par une prière fréquente et singulière, qu'il assure cette efficacité. Peu importe, alors, qu'il nous donne ou non d'en mesurer et d'en palper les effets : l'ardeur et la persévérance de notre prière nous permettent, dans la foi et le tremblement, de rassurer nos cœurs devant lui.

Il pensait qu'il ne serait vraiment membre du Christ.

Décidément c'est une obsession de vérité. Dominique veut une charité *véritable.* Il veut être *vraiment* un membre du Christ. On dirait qu'il apprécie avec une crainte sacrée *combien étroite est la porte et resserré le chemin qui mène à la Vie* (Mt 7, 14) et qu'il y a mille et une façons d'être un pseudo-chrétien et un pseudo-apôtre, mais une seule de l'être *vraiment.*

Dominique est évidemment loin d'être le premier à éprouver une semblable crainte et une telle hantise. Par exemple Ignace d'Antioche s'exprimait déjà dans ce langage devenu le langage commun des saints : « Que non seulement on me dise chrétien, mais que je le sois trouvé de fait... C'est alors que je serai

vraiment disciple de Jésus-Christ, quand le monde ne verra même plus mon corps... C'est maintenant que je commence à être un disciple. Que rien, des êtres visibles et invisibles, ne m'empêche par jalousie de trouver le Christ » (Lettre aux Romains).

Le saint est peut-être tout simplement quelqu'un qui n'a pas pu supporter de n'être pas *vraiment* ce que sa foi lui disait qu'il devait être.

★

Lorsqu'il eut découvert que les habitants de ce territoire (Toulouse), depuis un certain temps déjà, étaient devenus hérétiques, il se sentit troublé d'une grande compassion *pour tant d'âmes misérablement égarées. Au cours de la nuit même où ils logèrent dans la cité, le sous-prieur (Dominique lui-même) attaqua avec force et chaleur l'hôte hérétique de la maison, multipliant les discussions et les arguments propres à le persuader. L'hérétique ne pouvait résister à la sagesse et à l'esprit qui s'exprimaient : par l'intervention de l'Esprit divin, Dominique le réduisit à la foi (n° 15, p. 33).*

Prêt à vibrer pour toutes les misères, Dominique décèle et mesure la misère de cet homme égaré loin de la vérité. Mais le bouleversement qu'il en ressent est tel qu'il s'en étonne lui-même. Ceci n'est plus un simple hasard, ceci a valeur de signe. C'est comme une lumière qui éclate en lui et le révèle à lui-même ; c'est comme une porte qui soudain s'ouvre toute grande et manifestement lui intime une voie. Un phénomène de résonance spirituelle est en train de se produire. Plus qu'à aucune autre détresse la charité de Dominique se découvre si précisément accordée à celle-ci qu'il peut y voir le doigt de Dieu : l'indication de sa mission visible dans l'Église. La nuit qu'il passe à gagner cet homme à la vérité constitue l'expérience apostolique capitale dont toutes les autres vont découler en bon ordre par une sorte d'évolution en chaîne. A l'aube où s'achève cette nuit mémorable et semblable à celle que Jésus vécut avec Nicodème,

Dominique peut relire les paroles qui désormais définissent l'œuvre de sa charité : *Oui, Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas mais ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour condamner le monde mais pour que le monde soit sauvé par lui* (Jn 3, 16-17).

Dominique va partir, témoigner dans la pauvreté évangélique de cet Amour de Dieu. Il va user ses forces, sa voix, son cœur, à obtenir que tout homme croie en ce Dieu d'Amour. Puisque toute charité veut donner, lui décide *de donner la parole de la foi qui conduit au salut,* et, ce faisant, il s'offrira lui-même, rendant à Dieu comme saint Paul *un culte spirituel en annonçant l'Évangile de son Fils* (Rm 1, 9).

Dans son âme il fera l'expérience intime que la vérité évangélique est le don d'un amour. Il montrera que l'on peut étudier cette vérité par amour, la contempler par amour, la prêcher par amour. Jadis il avait vu des hommes mourir de faim, il voit désormais combien de détresses, qui finissent par ronger la chair et le quotidien de la vie, ont leur origine dans l'absence ou la méconnaissance de la vérité. Il témoignera que l'homme ne se nourrit pas seulement de pain. Il rappellera dans l'Église que si la parole de la foi n'est pas annoncée, il n'y a déjà plus d'Église. Si l'on cherche quelle ambition va le faire marcher et prêcher jusqu'à l'épuisement de ses forces, c'est peut-être simplement celle-ci : dans l'humilité évangélique, faire la preuve que la Parole de Dieu libère l'homme et que la vérité de Jésus-Christ est vraiment un salut.

Fr. A.-M. Besnard, o. p.

Au cœur de la Rédemption :
L'abbé Huvelin
(1838-1910)

Le P. Lacordaire nous a laissé, en des pages d'une beauté classique, dans le panégyrique du Bienheureux Fourier, prononcé le 7 juillet 1853, la description de la vraie vie sacerdotale aussi simple qu'héroïque. Entre les trois bénéfices qu'on offrit à ce prêtre de trente-deux ans, il choisit sans hésiter le séjour modeste et la paroisse désolée de Mattaincourt. « Devant Dieu, déclare Lacordaire, le bénéfice, ce sont les âmes[1]. » Telle fut la réaction authentiquement surnaturelle de l'abbé Huvelin qui, sorti quatrième de l'École normale Supérieure, agrégé d'histoire, refusa le poste de professeur à l'Institut catholique de Paris que lui proposaient et le cardinal Guibert et Mgr d'Hulst, pour devenir, après son ordination du 15 juin 1867, de 1867 à 1875, vicaire à Saint-Eugène, et de 1875 à 1910 — trente-cinq ans —, vicaire à Saint-Augustin. Saint J.-M. Vianney était mort à Ars le 4 août 1859. L'abbé Huvelin assurait le relais. Ces deux prêtres se ressemblent; pour eux ne comptent que les âmes. Ils continuent en eux et ils appliquent aux âmes la Rédemption de Jésus[2].

1. *Œuvres,* t. VIII, p. 40.

2. M.-Th. Louis-Lefebvre, *Un prêtre, l'abbé Huvelin* (1838-1910), édition augmentée, Lethielleux, 1958. Mme Lefebvre a publié successivement : *Écrits spirituels et paroles de l'abbé Huvelin,* Lethielleux, 1959. Sigle = *E.S.* — *Le regard du Christ,* Ecclesia, 1960. Sigle = *R.C.* — *Venez et Voyez.* Une *année liturgique,* Fleurus, 1961. Sigle = *V.V.*

Une âme de prêtre.

Souvent, de six heures du matin à six heures du soir, à Saint-Augustin, les âmes viennent se présenter au regard pénétrant et à la bonté exigeante de cet admirateur de saint Jean-Baptiste qui ouvre les voies au Seigneur. Très discret sur les explorations auxquelles il est convié, il lui arrive parfois de laisser pressentir à son auditoire et les misères sur lesquelles il se penche et les merveilles de la grâce qu'il découvre et, plus ordinairement, la médiocrité à laquelle il se heurte et la souffrance qu'il essaie de consoler et de transfigurer. Ce sont les âmes délaissées qui attirent son attention. « Il est effrayant de mesurer la distance qui sépare la grâce de la faute » (*V. V.*, 133). « Bien des saints existent encore. J'en ai vus et connus beaucoup; j'en vois même bien plus souvent qu'on le pense... » (*V V.*, 240). « Pierre, c'est lui qui figure le mieux nos âmes » (*V. V.*, 132). « Je vois beaucoup d'âmes, j'en vois bien peu de consolées » (*V. V.*, 124). « Aimez les âmes, aimez les âmes pauvres, aimez les âmes délaissées, celles que le monde méconnaît » (R. C., 133).

Les âmes étaient attirées par une âme et une âme de prêtre. Un intellectuel qui avait renoncé à faire carrière ecclésiastique et avait résolu d'être un spirituel : diagnostic de la haute sainteté dont le critère infaillible est l'humilité, cette humilité que suscite l'amour. « Il faut l'humilité pour pénétrer dans la vie spirituelle » (*V. V.*, 83). « Avant de parler de vie mystique, soyez donc humbles, vraiment! et que les mots ne soient pas creux! » (*V. V.*, 69). C'est l'effacement dans l'amour qui caractérise le Précurseur (*Jean* 3, 30) et qui fascinait l'abbé Huvelin : « Prédicateur non de l'humilité, mais d'humilité, ce qui est beaucoup plus rare et plus difficile » (*V. V.*, 31). Jamais cet homme de l'équilibre n'a méprisé la fonction de la connaissance mais il a situé, à sa place, la réflexion. « Il faut comprendre pour aimer, mais il faut aimer pour comprendre » (*V. V.*, 86). Il aimait à comparer l'expérience des Mages qui ont vu l'Étoile et sont venus et celle des premiers disciples que Jésus invite à venir et à voir (*V. V.*, 75). L'opposition entre ces deux démarches n'est qu'apparente; au départ, toujours la lumière.

Le regard du Christ.

L'abbé Huvelin regardait les âmes de ce regard dont lui-même était regardé, le regard du Christ, dont il a si souvent parlé : « Ah! le regard du Christ!... regard généreux, regard puissant qui pénétrait comme l'éclair jusqu'à l'intime de l'âme, regard infiniment sévère : sévère à force de bonté... » (*V. V.*, 136). A contempler ce visage que reproduit la couverture de *Venez et Voyez*, à sonder ce regard du prêtre, on lit une profondeur d'intuition, de souffrance, de compréhension, de fidélité... Ce regard vous suit et vous pénètre encore, alors que vous ne le fixez plus. Très discret sur ses états intérieurs, de quelques allusions on peut cependant induire qu'il a beaucoup souffert et qu'il fut un homme crucifié. Le vide qu'il a si souvent analysé, il l'a vécu : vide psychologique qui provient de l'isolement auquel sont condamnés les êtres exceptionnels, « le démon du vide » (*E. S.*, 100); le vide mystique qui est l'épreuve des âmes soumises aux purifications passives et à qui Dieu seul peut suffire : « Oui, se sentir dépaysé, n'avoir sa place nulle part..., c'est le fait de l'action *isolante* de Notre-Seigneur. Il nous fait comme étrangers dans notre pays. Mais cela ne l'empêche pas de nous utiliser à son heure et comme il l'entend » (*E. S.*, 139). Sa souffrance fut à la mesure de sa grandeur : « On ne peut être heureux lorsqu'on lit trop loin, on voit trop de choses » (*V. V.*, 147). C'est parce qu'il a beaucoup souffert qu'il fut si délicatement bon. Les gens heureux ont une incapacité radicale de vraie compréhension, donc de vraie consolation. « Je passe les trois quarts de ma vie à me supporter... et à tâcher de me rendre supportable » (*R. C.*, 71). Ce doux était un violent. « J'ai besoin de me sauver de moi, en Lui, le Christ » (*V. V.*, 100). « Être d'autant meilleur qu'on souffre davantage » (*V. V.*, 114). « Plus on est saint, moins on demande aux autres » (*V. V.*, 67). « Je ne veux rien dire de dur en face de la Croix où Jésus expire avec un Cœur si doux » (*V. V.*, 156). Certes, l'Abbé Huvelin, s'il n'avait eu la forte personnalité que tous ont constatée, s'il n'avait pas réagi vigoureusement aux états psychologiques qui l'envahissaient, s'il n'avait pas canalisé toute son affectivité vers Dieu et versé toute sa souffrance dans les réserves du Corps mystique, il aurait pu sombrer dans telle ou telle forme de névrose qui guette les plus grands. La gravité qui était la sienne n'avait aucun rapport avec la psychasthénie; elle procédait d'une autre source, des profondeurs de l'âme, et non des structures de la conscience ou des dynamismes obscurs de l'inconscient.

Quelle santé et quel équilibre dans cette remarque : « La gaieté est une forme de la force, comme la tristesse est celle de la faiblesse » (*V. V.*, 230)!

Son influence.

L'influence de l'abbé Huvelin s'exerça au confessionnal dans la rencontre des âmes; son premier instrument d'action fut la prédication. Sa science historique et théologique, sa très fine psychologie, son éminente spiritualité se reflétaient dans ses entretiens familiers, ses homélies dominicales, ses retraites, ses conférences. Parole originale, neuve, directe, éloquence qui se moque de l'éloquence, dont la vérité est la résonance cristalline d'une âme en laquelle Dieu vit et qui, dans la même mesure le communique. Si, comme le Curé d'Ars, il a tant aimé saint Jean-Baptiste, c'est que le Précurseur était pour lui le type de l'apôtre. « Pour annoncer la Parole du Seigneur et la faire entendre aux hommes, il ne faut par leur ressembler » (*V. V.*, 67). « Où commence l'éloquence ?... Quand l'orateur n'est plus rien et que la vérité est tout » (*V. V.*, 51).

Comme Lacordaire, l'abbé Huvelin n'écrivait pas ses sermons. « Si je le voulais, je ne le pourrais pas; si je le pouvais, je ne le voudrais pas. » Après une intense réflexion sur le sujet qu'il avait prévu de traiter, il s'abandonnait à l'inspiration et à l'improvisation : lave brûlante jaillissant d'un volcan. De 1868 à 1909, deux demoiselles Chardin et deux demoiselles Graffeuil ont sténographié tous les sermons qui furent prononcés. De la confrontation des quatre séries de notes, était reconstitué un texte que n'a jamais revu le prédicateur. On possède ainsi seize cents conférences ou sermons, ensemble qui correspondrait à vingt-cinq volumes de 300 pages. C'est à cette source que puise, avec un mérite qui est au-delà de tout éloge et que ne peuvent évaluer que des intimes qui savent, Mme M.-Th. Louis-Lefebvre, pour publier les recueils universellement appréciés de ceux pour qui le *Vrai* spirituel est tout. La conservation, la découverte, l'utilisation de ce « trésor » semble relever d'une providence spéciale; c'est une merveilleuse histoire qui pourra être écrite un jour si Dieu le permet[3].

3. Dans la transcription des notes, une double remarque :
a) L'abus des majuscules qui n'était pas le fait de l'abbé Huvelin : ses autographes le prouvent.
b) Le soulignement de certains textes non justifié parce qu'il ne correspond

Le Christ et l'évangile.

Ceux qui veulent cataloguer les écrivains et même les saints, demanderont sous quel signe a vécu, dans quel climat intellectuel a pensé, à quelle école appartient le Vicaire de Saint-Augustin. Sa sympathie pour l'Ordre de Saint-Benoît était ardente et il a participé à la grâce de discrétion qui est l'âme de cette Règle. Il peut être rattaché à l'École Française de Spiritualité. Il cite rarement ses sources, on les devine : les Pères de l'Église qu'il fréquentait assidûment, saint Augustin d'abord et saint Jean Chrysostome; les théologiens et les spirituels du Moyen Âge, saint Bernard et saint Thomas; les mystiques espagnols, sainte Thérèse et saint Jean de la Croix pour qui il avait une prédilection. Les classiques français, Pascal et Bossuet, étaient sa lecture constante.

L'abbé Huvelin a situé sa pensée et sa vie au centre du plan de Dieu qu'est le Christ. Alors qu'il doit être notre vie, « nous vivons comme si le Christ n'était pas venu » (*V. V.*, 54) et « on meurt de ce qu'on refuse au Christ » (*V. V.*, 71). L'Évangile est moins à étudier qu'à vivre : « ... ne regardez pas l'Évangile comme ces galeries remplies de chefs-d'œuvre, mais comme quelque chose qui doit entrer dans votre cœur » (*V. V.*, 49). Dans sa prédication, il remet en honneur l'homélie, telle que la pratiquaient les Pères, l'explication intégrale, historique et textuelle, théologique et spirituelle, d'un fragment évangélique. « Je n'ai pas d'autre prétention que de lire avec vous, pour en comprendre le sens, l'évangile que vous venez d'entendre » (*V. V.*, 197). A l'imitation de tous les spirituels, c'est sur les Béatitudes qu'il concentrait l'attention de ses auditeurs. Au lieu de s'en tenir à une analyse trop théorique, immédiatement c'est l'invitation directe : « Choisissez donc, dès aujourd'hui, une de ces Béatitudes, celle qui parlera davantage à votre âme » (*V. V.*, 249). Vécues par le Christ autant qu'enseignées par lui, elles prennent tout leur sens sur la Croix. Sur le Calvaire elles sont l'objet comme d'une nouvelle promulgation (*V. V.*, 106). D'ailleurs, c'est sur le Calvaire qu'il importe de lire l'Évangile (*V. V.*, 121) : c'est là surtout que Jésus est docteur. On reconnaît ici saint Augustin.

pas à l'intention de l'auteur et qu'il manifeste une interprétation de sa pensée, ce qu'il est préférable d'éviter.

La Rédemption.

La Rédemption est le Mystère dans la contemplation duquel s'abîme l'Abbé Huvelin. « Il n'est pas un Mystère de la vie du Christ qui ne représente le Calvaire » (*V. V.*, 105). Le christianisme est la religion d'un Dieu qui a souffert (*V. V.*, 161) qui s'offre à l'homme, être qui souffre. Ce n'est pas là une perspective doloriste plus ou moins morbide mais une vision très réaliste de la condition humaine[4]. Jésus peut tout parce qu'il a tout souffert (*V. V.*, p. 169). Notre paix résulte de son martyre. Ce Spirituel de la Rédemption s'arrête, semble-t-il, à deux conclusions :

1) La nécessité d'une participation dont le rythme est fonction des appels de l'Esprit-Saint, de la générosité de l'âme, des besoins effectifs des âmes;

2) le développement d'une confiance totale au Rédempteur : couple augustinien *misère-miséricorde* (*V. V.*, 25, 41, 238). Cette confiance s'approfondit et atteint son point ultime dans l'abandon, « ce point le plus élevé de *La Vie Spirituelle* » (*V. V.*, 233). Cette confiance peut animer une prière audacieuse à force d'être aimante : « Plaignez-vous à Dieu de Dieu même! » (*V. V.*, 64).

Au terme de cette chronique nous sommes amené à émettre un triple vœu :

1) Pour que l'intention des sténographes se réalise en plénitude, pour que les âmes puissent boire à cette source, il serait à souhaiter que, dans un beau geste de désintéressement, ce « trésor » soit déposé en lieu sûr et que soient constituées les *Archives Huvelin*. La discrétion nous interdit d'aller plus loin dans l'expression de ce souhait.

4. Il est une expression et un thème sur lesquels la théologie ferait des réserves :

a) « Jésus, le grand Pénitent auquel je dois unir ma pénitence » (*V.V.*, 101). On ne peut parler, au sens strict, de pénitence que par rapport à ses péchés personnels. Jésus n'a pas pratiqué la vertu de pénitence. Il a, par substitution vicariale, expié pour les péchés des autres.

Cf. *Somme Théologique*, III^a^ Pars, qu. 85, a. 1.

b) Jésus, « pauvre abandonné » (*V.V.*, 157), « que Dieu a abandonné pour que nous ne fussions pas abandonnés » (*V.V.*, 175).

Jésus ne pouvait être et n'a pas été abandonné par son Père. Il a été livré à ses ennemis. Certains admettent, saint Jean de la Croix, un sentiment d'abandon analogue à celui qu'ont éprouvé les mystiques dans les nuits de l'esprit.

2) La consultation facile de ces Archives par des spécialistes de la spiritualité rendrait possible, au-delà de leur exploration *complète* qui serait le premier temps, la synthèse de cette doctrine spirituelle si riche, si universelle, si actuelle.

3) Certains s'étonnent que la cause de ce prêtre éminent n'ait pas été introduite depuis cinquante ans qu'il est mort. La Sacrée Congrégation des Rites, qui aime à se pencher sur les causes sacerdotales, réserverait à ce prêtre une attention digne de lui. L'Abbé Huvelin a eu une action d'une telle transparence qu'elle dépasse les variations historiques et politiques et leur vérité si relative. La Chartreuse ne propose jamais ses « saints » à l'examen de l'Église. L'Abbé Huvelin est de ces âmes dont la vie restera, à jamais peut-être, cachée en Dieu avec le Christ. Cependant à défaut d'une information juridique, il serait urgent *pour l'Histoire de la Spiritualité* et en faveur de l'un de ses cas les plus éclatants, que les derniers survivants apportent leur témoignage.

En la fête du Sacré-Cœur.

PIERRE BLANCHARD.

LES LIVRES

THÉOLOGIE — SPIRITUALITÉ

J. LECLERCQ, F. VANDENBROUCK et L. BOUYER : *La Spiritualité du Moyen Age.* « Histoire de la spiritualité chrétienne », t. II. Éd. Aubier, Paris, 1961; 720 pp.; 24 NF.

Dans la préface au tome I, le R. P. Louis Bouyer a précisé l'esprit dans lequel est entreprise cette nouvelle *Histoire de la Spiritualité.* Il ne s'agit ni d'érudition littéraire, ni d'analyse psychologique, mais du problème de la vie surnaturelle dans les âmes, à travers les âges chrétiens. Le problème de cette vie en Jésus-Christ est toujours le même, les thèmes de l'ascèse et de la prière, intimement unis, sont immuables; l'histoire de la spiritualité consiste à les retrouver dans les réalisations que leur imposent les circonstances où se déroule le destin de l'humanité chrétienne. Suivant une formule inspirée de l'Écriture et chère aux auteurs du Moyen Age, l'action de l'Esprit vers sa fin unique s'adapte aux lieux, aux temps, aux personnes : *pro loco, pro tempore, pro persona.*

Fidèle à cette ligne de perspective, Dom Jean Leclercq, dans la Ire partie du tome II, étudie le mouvement spirituel du VIe au XIIe siècle, de saint Grégoire à saint Bernard. Saint Grégoire est bien le maître d'oraison de toute cette période. Sa doctrine est essentiellement celle d'un contemplatif. « Le but de l'homme est de voir Dieu. » Et l'essor de la vie chrétienne est dans le progrès du regard vers Dieu : « Regarder, c'est désirer voir. » D'inspiration monastique, cette spiritualité du Moyen Age « trouve son épanouissement dans l'Ordre cistercien ». Il n'est pas suffisant de tenir saint Bernard pour le plus éminent représentant de l' « école » cistercienne; il en est l'animateur de qui elle reçoit, dès l'origine, sa forme complète et son élan. Théologien de la vie mystique, il donne un accent propre à la synthèse monastique où s'équilibrent prière contemplative, ascèse et doctrine. De l'un à l'autre maître, la connaissance si riche que Dom J. Leclercq a des auteurs spirituels du haut Moyen Age initie le lecteur à l'intelligence des circonstances et des perspectives où se maintient et s'exprime la permanente tradition. De l'ère barbare, où se forme l'Occident chrétien, au renouveau carolingien, des bouillonnements d'anarchie ou de ferveur des Xe-XIe siècles, aux Ordres nouveaux du XIIe, l'histoire enseigne que toute vraie réforme est marquée par un retour du monachisme à ses exigences essentielles : solitude, séparation du monde, contemplation cachée, pénitence, pauvreté, dont l'esprit érémitique accuse le caractère absolu.

A partir du XIIe siècle jusqu'au XVIe, le foisonnement des « nouveaux problèmes » dans de « nouveaux milieux », qu'étudie, dans la IIe partie, Dom François Vandenbroucke rend peut-être moins apparente la convergence des expressions diverses du thème spirituel chrétien homogène. Pourtant, l'humanisme du Moyen Age scolastique, la fraîche piété franciscaine, la prédication dominicaine, la floraison mystique allant du milieu du XIIIe au milieu du XVIe tendent par des voies différentes et avec des succès inégaux à maintenir, dans la vie spirituelle, l'équilibre entre le savoir intellectuel et l'expérience mystique. Dans les cloîtres, la liturgie est comme le lieu de cette union. Une sainte Gertrude — qui doit peut-être moins à Mechtilde la Béguine que ne le laisse entendre l'auteur — est une des « fleurs les plus remarquables » de cette tradition

spirituelle monastique. Au milieu du XIVe siècle, une sorte de rupture se produit, et la spiritualité prend un tournant qui la conduira, en passant par la « Devotio Moderna », vers la « religion humaniste » de la Renaissance, la Réforme et la Contre-Réforme.

Ce volume ajoute à ses qualités intrinsèques une densité d'information bibliographique qui en fait un précieux instrument d'étude de la spiritualité médiévale en Occident.

Pour que l'Orient ne parût point oublié, le R. P. Louis Bouyer présente, en appendice, un chapitre d'une cinquantaine de pages sur « la spiritualité byzantine », de saint Maxime (VIIe siècle) à Nicolas Cabasilas (XIVe siècle). On ne peut ici que renvoyer à cette pertinente et vivante esquisse qu'il serait téméraire de vouloir résumer en quelques lignes.

Fr. Pierre Doyère.

Au seuil de la théologie, initiation en trois années; premier degré: Le Cerf, Paris, 1960; 443 pp.

Le titre indique clairement l'objet de ce volume et de ceux qui suivront. Il faudrait cependant préciser que cette initiation a été conçue tout d'abord à l'intention des religieuses, en harmonie profonde avec les conditions de vie qui sont les leurs et dans le souci de maintenir une relation très intime entre la formation doctrinale, la vie spirituelle et le cadre de la vie religieuse. Certains chapitres pourront même paraître ne s'adresser qu'à des religieuses au sens strict du mot, c'est-à-dire vivant en communauté et n'intéresser qu'indirectement les membres d'Instituts séculiers, moins encore les laïcs. Ce serait se méprendre, car ces pages elles-mêmes seront aisément transposées. Elles ne représentent d'ailleurs qu'une faible partie du volume. Tous les chapitres consacrés à une initiation à l'intelligence du mystère révélé, au travers de la Bible, de l'enseignement des Pères et de la liturgie, la synthèse si suggestive de Sœur Marie-Monique : l'épiphanie de Dieu, les pages de conclusion du P. A-M. Henry ; Théologie du témoignage, se proposent immédiatement à tous les chrétiens.

Étant donné l'intention pédagogique de l'entreprise, le P. Henry qui en fut le maître d'œuvre a confié sa réalisation à une équipe formée pour sa plus large part dans le cadre de l'Institut catéchétique. Quelques spécialistes y ont également apporté leur collaboration. Questionnaires et bibliographies invitent au travail personnel. On veut espérer que ce travail trouvera l'accueil qu'il mérite et que bientôt, dans toutes les congrégations religieuses, l'ensemble des Sœurs aura pu profiter de cette indispensable formation de base.

I.-H. Dalmais.

La prière. Ouvrage collectif. Coll. « Problèmes de la religieuse d'aujourd'hui ». Éd. du Cerf, Paris, 1959; 332 pp.; 9 NF.

Les religieuses ouvriront cet ouvrage conçu spécialement pour elles avec l'espoir d'y trouver une aide pour mieux prier. Dans une très large mesure, leur attente ne sera pas déçue. Elles auront intérêt à lire d'abord l'article lumineux du P. Élie de Jésus-Marie sur les principes de l'oraison ; avant de prier, il faut être; l'oraison demande que nous quittions « le personnage que nous ciselons dans nos songes » pour découvrir l'homme que nous sommes réellement, l'image vivante de Dieu; pour prier à l'image du Christ, il nous faut d'abord, au plan psychologique aussi bien qu'au plan métaphysique, être image du Christ.

Comment donc priait le Christ ? Le P. Hamman répond à cette question, dans un exposé complet malgré sa brièveté. Puis Mgr Cerfaux montre comment priaient les premiers chrétiens, en insistant avec raison sur le fait que leur prière était une

prise de conscience de leur qualité de fils de Dieu. Dans une perspective plus directement théologique, M. l'abbé Cognet rappelle « qu'il n'existe qu'une seule prière réelle, possible, valable : celle du Christ », et que « la prière chrétienne ne peut exister que dans le Christ ». On appréciera la réponse équilibrée qu'il apporte à des questions trop souvent mal posées : rapport entre prière liturgique et prière privée, place de la prière de demande, place de l'humanité du Christ dans la vie de prière.

On s'étonnera en revanche que le P. Lepargneur, dans son « esquisse d'une théologie de la prière », ne parle que de la prière de demande. A son avis, « c'est trop élargir la notion traditionnelle de prière que de définir celle-ci par une élévation et une application de notre esprit à Dieu ». Le vocabulaire lui donne peut-être raison, mais les religieuses qui se soucient moins de terminologie que de vie spirituelle ne regretteront-elles pas de voir la prière ainsi réduite à la seule prière de demande ?

Il ne suffit pas de savoir ce qu'est la prière. Il faut encore apprendre à prier. A nouveau on se reportera à l'étude du P. Élie de Jésus-Marie, pour y trouver exposés de façon excellente, non pas les méthodes, mais les principes qui régissent toute prière intérieure, principes qui ne sont certes pas moins valables pour l'office choral que pour l'oraison.

L'effort vers la prière se heurte à divers spectacles. Et d'abord au manque de formation. Le P. Marie-Éphrem donne les principes d'une formation à la prière liturgique, et son article sera un guide utile pour les maîtresses des novices. Une enquête sur la formation des novices à l'oraison révèle une grande diversité entre les congrégations, mais surtout un travail de recherche qui aurait besoin d'être aidé. L'absence de formation paraît aujourd'hui un danger bien plus réel que l'emploi un peu rigide de telle ou telle méthode. Autre obstacle : les conditions de vie défavorables. Il faudrait citer presque en entier l'exposé lucide du P. Régamey; qu'on médite, par exemple, ce qu'il dit de la nécessité du silence, ou du tort causé par la médiocrité des échanges entre les membres d'une même communauté.

Un troisième obstacle vient du manque de temps ou des exigences de l'apostolat. Facile en théorie, la conciliation entre prière et travail est moins facile dans la pratique; car ce n'est pas seulement dans un horaire, mais dans la conscience de chacun, qu'elle doit se réaliser. Les articles qui en traitent ne peuvent résoudre tous les problèmes; ils apportent du moins des éléments de solution.

Signalons encore deux études, plus austères, mais utiles à des religieuses qui ont parfois de la peine à se documenter, sur les règles du droit canonique et les directives récentes de la Congrégation des Religieux relatives à la prière chorale des religieuses.

« Apprenez-nous à prier » : de tout temps, les disciples du Christ ont formulé cette demande. Aucune réponse ne peut dispenser de l'effort personnel et de la docilité à l'Esprit de Dieu qui doit prier en nous. Il importe du moins d'être mis sur la bonne route et d'avoir un guide sûr. Peu de livres peuvent se prévaloir d'être un guide aussi complet que celui-ci. Et bien qu'il soit publié dans une collection sur les « problèmes de la religieuse », tous les laïcs pourront se fier à lui.

PH. ROUILLARD.

Meister Eckhart der Prediger. Jestschrift zum Eckhart-Gedenkjahr. Herausgegeben im Auftrag der Dominikamer-Provinz « Tentania » von P. Mdo M. NIX und P. Dr. R. OECHSLIN. Herder, Freiburg, Wien, 1960; 284 pp.

Le septième centenaire de la naissance d'Eckhart nous vaut ce mémorial. J. Koch lui-même nous retrace la vie du Maître dominicain et nous

parle du sens et de la structure de son œuvre exégétique. Les autres contributions honorent chez Eckhart le prédicateur, le théologien de la Trinité, la personnalité religieuse, le mystique ébloui devant le mystère de la « nue essence » de l'âme. Bref, un ensemble permettant d'être au fait de l'état présent des études eckhartiennes.

R.-L. O.

M. DUBOIS-QUINARD : *Laurent de Paris : une doctrine du Pur Amour en France au début du XVII^e siècle.* Institutum historicum Ord. fr. Min. Cap., Rome, 1959; in-8° (26×18), XXIV-380 pp. (Bibliotheca seraphico-cappuc i n a. Sectio historica, XVII).

La thèse de Mlle Dubois-Quinard constitue une contribution de la plus haute valeur à l'histoire spirituelle du XVII^e siècle en sa première partie. Elle y apporte en effet un élément entièrement nouveau et original par l'étude d'un auteur sur lequel nous n'avions jusqu'ici à peu près aucune notion précise. Il s'agit du capucin Laurent de Paris, né vers 1563 et mort en 1631, connu à son époque comme prédicateur, directeur et écrivain spirituel. L'ouvrage le plus célèbre de Laurent de Paris est son *Palais d'Amour divin,* qui parut en 1602, et dont l'auteur donna en 1614 une réédition fortement augmentée. En outre, en 1631, Laurent publia *Les tapisseries du divin amour.* Les deux ouvrages se donnaient comme appartenant à un ensemble en cinq tomes; les autres parties en furent-elles publiées et aujourd'hui perdues ? Mlle Dubois-Quinard semble le croire, mais ses arguments ne sont pas pleinement convaincants. Dès 1938, le P. Joppin avait pressenti l'intérêt de de Laurent de Paris, et montré en lui un prédécesseur de Fénelon dans la voie du pur amour. A présent, le travail exhaustif et admirablement consciencieux de Mlle Dubois-Quinard permet de le situer exactement dans la complexe géographie du XVII^e siècle pieux. Nous avons là, en effet, une étude minutieuse, loyale et profonde, qui élucide complètement, autant du moins qu'il est possible, les aspects personnels, littéraires et doctrinaux du personnage. On ne saurait trop féliciter Mlle Dubois-Quinard pour cette analyse lucide, magistralement conduite. Aux yeux d'un historien de la spiritualité, les résultats en sont parfaitement clairs. Laurent de Paris est un émule de son confrère capucin Benoît de Canfeld; il appartient, comme lui, au groupe inpiré par le mysticisme nordique, que j'ai essayé d'appeler École abstraite, — et non psychologie abstraite, comme me le fait dire Mlle Dubois-Quinard. L'étude de ses sources, et en particulier des allusions et citations dont il a enrichi l'édition de 1614 du *Palais* sont extrêmement caractéristiques à cet égard; cela montre bien, soit dit en passant, que l'apogée de l'École abstraite se situe vers 1615, comme le confirment bien d'autres détails. Harphius et Ruysbroeck y jouent un rôle central, à côté de Suso, Tauler et Louis de Blois, cependant que le mysticisme psychologique de sainte Thérèse y est ignoré : Laurent aurait-il compris qu'elle s'opposait à la mystique des essences ? Le thème du dépassement des images et même de l'Humanité du Christ y est clairement formulé, comme celui de l'anéantissement et celui du retour à l'*esse ideale.* Les contemporains ont bien senti cette profonde communauté de vues avec Canfeld. En 1611, le carme Gracian, protagoniste de la mystique thérésienne, dans ses *Lamentations,* dirigeait contre les deux capucins une commune attaque, dont un récent ouvrage de M. Orcibal a étudié les détails. Si Laurent de Paris a cherché à garder une relative originalité par rapport à Canfeld, en substituant son *Exercice d'amour* à l'*Exercice de volonté* de ce dernier, il l'a fait au prix de distinctions qui se révèlent plus subtiles que claires, et en ou-

bliant combien, à cette époque, amour et volonté s'identifient. Peut-être Mlle Dubois-Quinard a-t-elle été un peu dupe de ces différences intentionnelles et en a-t-elle légèrement majoré la portée. A d'autres égards aussi, elle s'est parfois laissé emporter par son sujet et par l'admiration, d'ailleurs fort sympathique, que lui inspire son héros. Nous serions tentés de le voir avec des yeux plus critiques. Sans doute, littéralement, le *Palais* domine la *Règle de perfection,* dont la langue est sèche et gauche, — encore que la prolixité de Laurent soit souvent bien fatigante. Mais l'admirable et hautaine cohérence de Canfeld, si rigoureuse, ne se retrouve guère chez son confrère, quoique Mlle Dubois-Quinard s'évertue, d'une manière plus méritoire qu'efficace, à la lui donner. En réalité, Laurent de Paris demeure un compilateur infiniment intéressant et cultivé, que sont goût pour les thèmes platoniciens porte simultanément vers Marcile Ficin et vers Ruysbroeck, et qui échoue devant l'impossible synthèse entre l'humanisme de la Renaissance et le néantisme des rhéno-flamands, comme entre son molinisme instinctif et son augustinisme conscient. Cela explique sans doute pourquoi son influence sera peu de chose auprès de celle de Canfeld. Au déclin du siècle, dans la grande crise où sombrera le mysticisme français, Fénelont et Mme Guyon citent encore la *Règle de perfection,* mais ils ignorent le *Palais d'amour divin.* Mlle Dubois-Quinard n'en a que plus de mérite à l'avoir ressuscité et à lui avoir rendu sa place dans notre histoire spirituelle, par ce beau livre qui lui mérite toute notre reconnaissance.

LOUIS COGNET.

J. TRUCHET : *La prédication de Bossuet,* étude des thèmes, Le Cerf, Paris, 1960; 2 vol., 365-344 pp.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, Bossuet reste un auteur mal connu. Son œuvre oratoire notamment qui est pourtant son titre de gloire le moins contesté, n'avait fait l'objet d'aucune étude tant soit peu importante depuis que l'Histoire critique et la grande édition de l'abbé Lebarq, à la fin du XIX^e^ siècle, nous l'ont restitué d'après les manuscrits originaux. C'est dire l'importance et l'intérêt de la thèse de doctorat de J. Truchet. Après avoir brièvement situé la place de la prédication dans la carrière de Bossuet et dégagé la conception que celui-ci se faisait de l'éloquence sacrée, l'auteur entreprend l'étude des thèmes abordés dans cette œuvre oratoire. Il les a classés en deux grandes catégories : thèmes généraux, c'est-à-dire place de l'homme dans le plan divin du salut et lignes fondamentales de toute vie chrétienne; thèmes particuliers, en fonction de la diversité des auditoires et des modes de prédication : défense de la vérité devant les Israélites, les protestants, les libertins ou en face des risques de déviations : jansénisme, laxisme, gallicanisme; sanctification des diverses conditions humaines : prêtres et évêques, religieux et religieuses, les petites gens, la haute société et le roi. L'analyse précise des textes, le soin apporté à les replacer dans leur cadre originel, l'attention donnée aux nuances les plus fines, font de ce travail beaucoup plus qu'un répertoire que sa richesse rendrait déjà fort précieux. C'est un ouvrage de fond où la doctrine et la vie spirituelle trouveront largement à s'aimenter.

I.-H. D.

E. H. SCHILLEBEECKX : *Le Christ sacrement de la rencontre de Dieu.* Étude théologique du salut par les sacrements. Traduit du néerlandais par A. Kerkvoorde. Coll. « Lex orandi », 31. Éd. du Cerf, Paris, 1960; 272 pp.; 10,50 NF.

En attendant que paraisse la traduction de son vaste ouvrage *De sa-*

cramentele Heilseconomie, tous ceux pour qui le néerlandais reste une barrière infranchissable pourront du moins, grâce à ce petit volume, se faire une idée exacte et suffisante de la pensée du P. Schillebeeckx.

Le salut consiste pour l'homme à rencontrer Dieu. De cette rencontre, le Dieu vivant a fixé le lieu et les conditions, adaptées à notre nature humaine : l'homme ne peut rencontrer Dieu que dans l'économie sacramentaire, c'est-à-dire dans l'ensemble organique des manifestations visibles et historiques de l'action divine salvifique. Dans cette optique, le Christ et ses mystères constituent le sacrement primordial. Mais, depuis que le Christ est entré dans la gloire, il faut que sa médiation soit prolongée de façon visible, afin que sa rédemption « continue à tourner vers nous sa face ». C'est l'Église qui a été établie comme sacrement terrestre du Christ céleste : elle est son corps, au sens paulinien du terme, c'est-à-dire à la fois le lieu de sa manifestation et l'instrument de son action. Dans ce sacrement qu'est déjà l'Église, un certain nombre d'actes jouent une une fonction particulière, monnaient en quelque sorte la sacramentalité globale de l'Église, et permettent la rencontre personnelle de chaque homme avec le Christ Sauveur : ce sont les sacrements proprement dits, dont chacun peut se définir comme « un acte de salut personnel du Christ lui-même, dans la forme de manifestation visible d'un acte fonctionnel de l'Église » (p. 83). Dans cette lumière sont envisagées, de façon évidemment assez neuve, les questions classiques concernant les sacrements en général : leur institution par le Christ, leur efficacité, le rôle qu'y jouent le ministre et le sujet, leur place dans la vie chrétienne.

Nul doute que ce livre enrichisse ceux qui feront l'effort de le lire. Il y faut en effet un effort, car si la traduction du P. Kerkvoorde supprime l'obstacle de la langue, elle laisse subsister celui du langage, que ce compte rendu a volontairement fait entrevoir, et auquel se heurte sans cesse un esprit français épris de clarté.

PH. ROUILLARD.

LOUIS BOUYER : *Le sens de la vie sacerdotale.* Desclée et Cie, Tournai-Paris, 1960; 202 pp.

On a reproché au P. Bouyer, qui, comme on le sait, n'aime pas les spiritualités particulières, de chercher à imposer comme spiritualité d'Église la spiritualité sacerdotale du XVIIe siècle. En fait, on retrouve assez peu dans ces pages consacrées au sacerdoce, l'idéal de l'École Française qui définit surtout le sacerdoce à partir des notions de médiation et de consécration. L'originalité du P. Bouyer, c'est d'esquisser une spiritualité du sacerdoce à partir des exigences mêmes de la Parole de Dieu, qui est inséparablement Esprit et Vie. Il commence par définir le sacerdoce chrétien comme étant essentiellement un « ministère apostolique ». La mission apostolique qui prolonge la mission du Fils et de l'Esprit se réalise par le don de la Parole de Dieu au monde et par la communication de la vertu de l'Esprit. Le prêtre chrétien sera donc inséparablement homme de la Parole et instrument de l'Esprit, c'est-à-dire ministre des actions sacrées, et cela en fonction des exigences mêmes de la Parole de Dieu qui est toujours créatrice de ce qu'elle annonce. Mais en même temps, le prêtre sera fondamentalement homme de prière: un homme qui reçoit au fond de son cœur la Parole de Dieu et qui cherche à y attirer les autres dans une intercession permanente. Prédicateur, consécrateur, intercesseur, tels sont les grands titres du prêtre à partir desquels l'auteur cherche à manifester le sens de la vie sacerdotale. Mais le prêtre n'est tout cela que pour être pasteur. Le livre s'achève donc par une très belle méditation sur le mys-

tère du Bon Pasteur. Ces pages toujours vivantes et jamais banales nous changent agréablement d'un certain nombre de pieuses méditations sur le sacerdoce. C'est le témoignage vibrant de quelqu'un qui a compris la grandeur sacrée du sacerdoce au contact de la Parole de Dieu, non seulement lue, mais vécue dans la célébration même des mystères liturgiques. Il y aurait beaucoup de réflexions fort opportunes à relever sur la lecture de la Bible, sur la chasteté du prêtre, sur la prière du bréviaire. Signalons seulement dans le chapitre sur le sacerdoce du Christ les pages profondes sur le lien étroit entre la parole annoncée et l'Eucharistie. « De la Parole simplement annoncée... on passe tout naturellement à la Parole consécratoire » (p. 101). On lira également le chapitre sur l'Intercession du Christ qui contient de très beaux développements sur la prière eucharistique, « prière suscitée par la Parole divine ». Les chapitres IV et V sur le ministère de la Parole et sur les difficultés inhérentes à toute vie sacerdotale sont d'un autre registre. L'auteur descend au plan très concret de la vie sacerdotale, et son ton se fait facilement agressif pour dénoncer les défauts des prédicateurs d'aujourd'hui et les nouvelles manies des apôtres modernes. Les critiques sont souvent lucides, mais ces procès de tendances qui visent tout le monde et personne à la fois ont quelque chose d'irritant. Le P. Bouyer est allergique à tout ce qui sent l'adaptation hâtive, la mode, le mimétisme vulgaire. Il a des mots très durs au sujet du « galimatias » des clercs obsédés par la civilisation technique ou bien contre les « mirlitonades » de nos para-liturgies. Tout le livre du P. Bouyer tend à rappeler la valeur prophétique d'une vie sacerdotale menée au sein d'un monde pécheur. Il insiste donc sur la nécessité d'une certaine séparation pour le prêtre : il faut se replonger dans le monde de Dieu afin d'y faire entrer les autres. Mais peut-être afin d'avoir plus de chance d'être entendu de ceux-là mêmes qui en ont le plus besoin, aurait-on pu faire ici plus large place aux multiples efforts déployés par les apôtres de notre temps pour entrer en dialogue avec un monde de plus en plus étranger à l'Évangile.

Cl.-J. Geffré.

Cl. DILLENSCHNEIDER, c.ss.r. : *Le Christ, l'unique prêtre, et nous ses prêtres*. 2 vol. Éd. Alsatia, Paris, 1960-1961; 330 et 316 pp.; chaque vol. 15,75 NF.

En tous domaines, on éprouve aujourd'hui un besoin d'authenticité. Chacun veut être ce qu'il est, et exige des autres la même sincérité. Ceci vaut des prêtres comme des autres hommes. Or, comme le disait le cardinal Suhard, « le sacerdoce ne s'invente pas, il est ». Ce mot, que le R. P. Dillenschneider a placé en exergue de son livre, indique bien son propos : rappeler aux prêtres, avec une ampleur suffisante, en quoi consiste leur sacerdoce, et les aider à être, par toute leur vie, des prêtres authentiques. Le premier volume traite du sacerdoce du Christ, d'après la Bible et la théologie, du sacerdoce hiérarchique, avec ses degrés et ses éléments constitutifs, enfin des fonctions du prêtre, ministre de la Parole, des sacrements et de la louange divine. Comment le prêtre du Christ mettra-t-il son comportement en harmonie avec ce que l'ordination a fait de lui ? Le second volume répond à cette question en décrivant la sainteté du prêtre, stimulée, mais parfois aussi mise en péril par l'exercice du sacerdoce, et les vertus qu'exigent du prêtre sa configuration au Christ et sa mission dans un monde à sauver; les dernières pages sont consacrées à la Vierge Marie face au sacerdoce chrétien.

Riche d'expérience, riche d'idées, riche aussi de textes heureusement choisis, ce livre de théologie et de spiritualité vraie aidera les prêtres à

réaliser le vœu qu'exprimait l'un d'eux : « Seigneur, qu'en me voyant on vous reconnaisse. »

PH. ROUILLARD.

H. BARS : *Trois vertus clefs*. Coll. « Je sais — Je crois ». Librairie Arthème Fayard, Paris, 1960; 128 pp.; 4 NF.

Excellente présentation des trois vertus théologales de foi, d'espérance et de charité. L'auteur, qui part toujours des données scripturaires, s'inspire abondamment de saint Thomas dans leur élaboration théologique. Il en a d'ailleurs repensé la doctrine assez profondément pour que son exposé n'ait rien de scolaire et soit à certains points de vue très moderne. On craint néanmoins que par souci d'objectivité l'abbé Bars n'ait adopté un style un peu trop impersonnel et un peu trop sec pour le public auquel il s'adresse, et que dans ces conditions son petit livre n'ait pas tout le succès qu'il mérite. Car nous ne pensons pas qu'on ait écrit en si peu de pages jusqu'à présent une meilleure initiation aux trois vertus essentielles du chrétien.

J. ISAAC.

J.-M. PERRIN, o.p. : *Les Mystères de la Charité*. Coll. « Textes et études théologiques ». Desclée de Brouwer, Paris-Bruges, 1960; 536 pp.; 21 NF.

Quel beau et grand livre nous donne le P. Perrin sur le mystère de la charité. Lorsqu'on l'a ouvert, on ne s'en détache plus, se laissant imprégner de pages à la fois si simples et si profondes qu'elles semblent renouveler tout ce qu'elles touchent. Il faut lire et méditer ce livre si accordé à nos besoins actuels et qui doit être pour tous ceux qui le lisent un accroissement de leur amour envers Dieu et envers les hommes.

P. F.

S. RAMIREZ : *La esencia de la esperanza cristiana*. Coll. « Coloquios Salmantinos ». Éd. Punta Europa, Madrid, 1960; 352 pp.

Une nouvelle collection espagnole, consacrée à des thèmes d'actualité, s'ouvre par une théologie de l'espérance de la veine la plus classique; un second volume suivra qui traitera des rapports concrets de l'espérance avec l'existence.

J.-A. R.

MARIE-DOMINIQUE POINSENET : *Saint Dominique*. Coll. « Votre nom, votre saint ». Mame, Paris, 1961; 112 pp.; 7,50 NF.

En quelques pages, basées sur les meilleures sources historiques et les travaux les plus récents (l'auteur reconnaît ce qu'elle doit en ce domaine au magistral ouvrage du P. Vicaire), voilà une nouvelle vie de saint Dominique, exacte, alerte, d'un style agréable. On n'aura pas de peine à la diffuser largement dans le grand public.

M.-L. T.

PETER NEMESHEGYI, s.j. : *La paternité de Dieu chez Origène*. Bibliothèque de théologie IV, 2. Desclée et Cie, Paris, 1960; 242 pp.

Cette thèse de théologie mérite pour bien des raisons de retenir l'attention. Son auteur, un jésuite d'origine hongroise résidant depuis plusieurs années au Japon, n'y fait pas seulement preuve d'une remarquable connaissance de la pensée et de l'œuvre d'Origène qu'il replace dans le mouvement intellectuel et spirituel de son temps. Par le choix de son sujet et par la manière dont il l'aborde il nous offre un bel exemple des perspectives nouvelles que pourra ouvrir à la théologie et à la lecture même des textes une mentalité informée de la tradition confucéenne.

C'est, en effet, à partir de l'âme filiale du grand Alexandrin et du véritable culte qu'il voua à son père, martyr de la foi, que l'auteur entreprend d'étudier un thème qu'il considère comme la clé de voûte de la synthèse origénienne : « La paternité divine, conçue comme une bonté personnelle, morale, jaillissante, qui, en tant que telle, constitue, pour ainsi dire, l'essence même de Dieu, et explique, à la manière d'un principe métaphysique, et l'éclosion de toute réalité divine et créée, et le déroulement de l'histoire entière du monde, telle est, croyons-nous, la conviction qui est au centre de la pensée et de la vie d'Origène. » Même si l'on ne croit pas devoir admettre aussi résolument cette thèse, on en suivra avec intérêt le développement, riche de tant de perceptions doctrinales et spirituelles et étayé de nombreuses citations heureusement choisies.

I.-H. Dalmais.

Romano GUARDINI : *Royaume de Dieu et liberté de l'homme*. Coll. « Présence chrétienne ». Desclée de Brouwer, Paris, 1960; 253 pp.; 9,60 NF.

L'auteur prononça ces conférences à Berlin sous le régime nazi; elles traitent de l'adoration, de la patience de Dieu, de la seigneurie du Christ, de la Providence, de la liberté de l'homme, de la foi, du dogme, des saints, de Satan. Sujets bien disparates, semble-t-il, mais qui en réalité se groupent autour d'un axe commun auquel Guardini revient sans cesse : le monde est un risque que Dieu a pris dans sa sagesse et dans son amour, dans le respect de la liberté humaine. Dans ces pages qui répondent à bien des difficultés contemporaines et qui placent les problèmes sur le terrain concret, on sent à quel point les œuvres de Dieu sont des mystères, on en devine la profondeur, on essaie de les considérer à la lumière des textes bibliques. Riches de doctrine, d'une vigueur de pensée peu commune, elles peuvent aider bien des chrétiens cultivés à approfondir leur foi.

M.-L. T.

P.-A. LIÉGÉ : *Vivre en chrétien*. Coll. « Je sais — je crois ». Librairie A. Fayard, Paris, 1960; 128 pp.; 4,00 NF.

Avec flamme, vigueur et pénétration, le P. Liégé met en question les diverses malfaçons de la vie chrétienne. Mais ce procès n'est, dans sa réflexion, qu'un moment préalable : car le cœur de son livre est occupé par une juste et, en définitive, très traditionnelle description de la vie du chrétien fidèle. Humaines et profondément évangéliques, les pages doctrinales de ce « court traité de morale chrétienne » sont nombreuses et fortes. D'un seul et même mouvement, il s'agit sans cesse de l'homme et cependant tout prend sa forme et son poids à partir de Jésus-Christ. Il faut que ce livre soit mis entre les mains de beaucoup : la doctrine qu'il apporte résonne comme un appel à la vie la plus exigeante.

Guy Lafon.

Dom George LEFEBVRE, moine de Ligugé : *L'unique source de vie*. Coll. « Vie et prière ». Desclée de Brouwer, Paris, 1961; 188 pp.

Lorsqu'on aborde sainte Thérèse et saint Jean de la Croix, on croit bien souvent qu'ils mettent la perfection de la vie intérieure dans les grâces extraordinaires, et que, par là même, cet épanouissement n'est réservé qu'à un petit nombre d'initiés. Or, c'est à tous que le Seigneur a dit : « Soyez parfaits comme votre Père du ciel est parfait. » Il est bon alors que l'on nous apprenne à lire les mystiques, à discerner qu'ils nous proposent un idéal très simple, bien que très exigeant : une vie de foi, de

charité, d'union à Dieu, une vie très humble et toute donnée, dans la certitude de l'amour du Père, une vie qui se rattache sans cesse au sacrifice du Christ. C'est ce que fait excellemment Dom Georges Lefebvre, en des pages tout empreintes de saveur monastique, qui montrent la valeur de la simple existence quotidienne et donnent les moyens d'en faire une œuvre d'éternité.

M.-L. T.

Paul BOURGY : *Théologie et Spiritualité de l'Incarnation.* La Pensée Catholique, Bruxelles. Office Général du Livre, Paris.

L'Incarnation est au cœur du dogme chrétien. Il est heureux qu'on ait pensé à présenter une rapide synthèse théologique et spirituelle à partir de ce foyer. L'auteur signale bien les connexions qui unissent les débats dogmatiques des premiers âges chrétiens à la vie quotidienne de l'Église de toujours. C'est un livre qu'il faut recommander à quiconque voudrait avoir sous la main une présentation sommaire des querelles christologiques et souhaiterait saisir les « prolongements de l'Incarnation ».

Guy Lafon.

J. PINTARD : *Le sacerdoce selon saint Augustin.* 1960, 422 pp.; 22,90 NF.
B. LEEMING, s.j. : *Principes de théologie sacramentaire.* 1961; 941 pp.; 43,19 NF.
G. ELLARD, s.j. : *La liturgie en marche.* 1961; 529 pp.; 28,90 NF.

Ces trois volumes inaugurent une nouvelle série d'études théologiques que les Éditions Mame viennent de lancer sous le titre général *In lumine fidei.* On en louera le format commode, l'impression très claire, les jaquettes avenantes (les couvertures proprement dites sont solides, mais hideuses). Mais on reste un peu perplexe sur ce qu'on peut attendre, d'après ce premier choix, de la collection envisagée.

Il faut dire le plus grand bien du livre de M. Pintard. C'est le modèle de ces monographies rigoureuses, sur un sujet important, mais bien délimité. On ne pourra plus, désormais, invoquer tel ou tel texte de saint Augustin sur le sacerdoce sans s'être replacé dans les cadres et l'éclairage si exactement reconstitués par cette étude.

L'ouvrage du P. Leeming, de son côté, est un honnête travail de scolastique, style XIX[e] siècle, enrichi d'une méritoire information sur les études de théologie historique aisément accessibles à un Anglo-Saxon. Les textes des théologiens protestants engagés dans le mouvement œcuménique sont largement cités. Je ne suis pas sûr que cela suffise à donner à cet ouvrage une portée proprement œcuménique, car il y faudrait encore un effort pour entrer dans la problématique de ces auteurs, et non pas simplement une note, généralement mauvaise, accordée à leur plus ou moins grande proximité des opinions courantes dans nos écoles. Plus généralement, il faut avouer qu'on est surpris que l'indéniable information du P. Leeming ait si peu influencé son traitement des problèmes. La faveur qu'il a pour les thèses du cardinal Billot aurait pu l'encourager à suivre le mouvement récent vers une appréciation renouvelée de la signification des sacrements, mais il s'en tient là-dessus à la seule considération des caractères sacramentels. De même la question de l'efficacité des sacrements est la seule occasion qu'il saisisse de parler de l'Église à leur propos. Sur les sacrements et la foi (de l'Église ou de l'individu), sur les sacrements dans l'ensemble du mystère liturgique, il semble que l'auteur n'ait rien à dire. Les quelques pages consacrées à l'exposé et à la discussion des idées de

Dom Casel (plus ou moins confondues avec celles, complètement indépendantes, de Dom Vonier) font sourire : c'est mystérieux, donc c'est obscur, donc ce n'est pas de la vraie théologie !...

Ajoutons que la bibliographie, en règle générale, ne mentionne les auteurs continentaux, en particulier français, qu'à l'occasion de leur traduction anglaise, s'il y en a. D'où, par exemple, à propos du sens de la confirmation, une ignorance pratiquement absolue des discussions même les plus amples qui ont agité les esprits chez nous depuis la guerre. Et précisons que même le fait de voir un auteur cité dans la bibliographie ne signifie aucunement que ses recherches ou ses suggestions aient laissé la moindre trace sur l'exposé, *exempli gratia* le nom du P. Roguet.

Pour des raisons différentes, on ne voit pas non plus très bien ce qui a pu motiver la traduction de l'excellent petit livre du P. Ellard, *La Liturgie en marche*. C'est une justification du mouvement liturgique en fonction des documents pontificaux, admirablement adaptée aux objections qu'il suscite encore aux États-Unis. Dépouillé par l'éditeur français de sa riche bibliographie, on ne voit pas qui, en France, ce livre pourrait intéresser. Si peu informé encore qu'on y soit de ce qui se fait chez les protestants, le chapitre consacré à ce sujet risque, chez nous, de ne même pas paraître sérieux.

LOUIS BOUYER.

H. RONDET, s.j. : *Les dogmes changent-ils?* Théologie de l'histoire du Dogme. Coll. « Je sais — Je crois ». A. Fayard, Paris, 1960; 121 pp.

Le Dogme a une histoire. Comment présenter au grand public le problème si délicat de l'évolution du Dogme ? Plutôt que d'attaquer de front le fond du problème et d'esquisser une théologie du développement dogmatique, l'auteur a choisi le point de vue de l'historien, soit qu'il retrace très brièvement les grandes étapes de ce développement, soit qu'il présente les différentes théories proposées pour en rendre compte. Pour manifester la « logique » absolument unique du développement dogmatique, le P. Rondet choisit trois exemples particulièrement remarquables : le problème de la vision béatifique, l'Assomption de la Vierge et la Primauté du Pape. Ces trois exemples et leur variété suffisent à mettre en garde contre toute théorie trop systématique du développement. Au moins, peut-on repérer les grands facteurs du développement du Dogme. C'est l'objet d'un très bon chapitre où l'auteur met à profit sa grande connaissance de l'Histoire des doctrines. Il distingue cinq facteurs principaux : l'hérésie, la réflexion théologique, la piété des fidèles, la vie liturgique, le Magistère de l'Église. Ce dernier joue évidemment un rôle privilégié. C'est lui qui assure la continuité du progrès dogmatique, au-delà d'apparentes mutations. Et par là, l'histoire du Dogme ne saurait se comparer à l'histoire de la philosophie où les oppositions l'emportent souvent sur la continuité. « Le développement doctrinal, et le développement du dogme en particulier, est l'histoire de la Révélation divine dans la conscience réfléchie de l'Église, histoire qui est faite de continuité et non d'oppositions de systèmes » (p. 78). Un dernier chapitre passe en revue les différentes théories tant hétérodoxes qu'orthodoxes formulées par les théologiens pour rendre compte du développement dogmatique. En dehors de Newman, qui a droit évidemment à une place de choix, l'auteur s'appuie volontiers sur Blondel et sur le P. de Grandmaison. On regrette qu'aucune mention ne soit faite des idées mises en avant par le P. Marin-Sola et le P. A. Gardeil. Le P. Rondet montre bien les dangers de la tendance « intellectualiste » qui insiste sur le développe-

ment par voie de déduction logique. Mais les comparaisons tirées de la croissance des organismes biologiques ont aussi leurs limites. Pour sa part, il recourrait plus volontiers à « la comparaison avec le génie créateur, qui assimile qualitativement ce qui lui arrive de l'extérieur » (p. 96). En quoi, il rejoint l'heureuse formule du P. Walgrave qui définit la transmission de la Révélation chez Newman comme la transmission, non de « quelque chose de matériel à conserver, mais d'une valeur spirituelle à conquérir ». Les quelques pages de conclusion de l'ouvrage sont plutôt décevantes. Sans recourir à une terminologie scolastique, mais en utilisant les discernements précieux de Newman sur l'*implicite* et l'*explicite*, l'auteur aurait pu sans doute introduire son lecteur laïc plus avant dans l'intelligence de la logique divine qui préside au développement du dogme.

Cl.-J. Geffré.

Theologen unserer Zeit. Eine Vortragsreihe des Bayerischen Rundfunks herausgegeben von Leonhard Reinisch, Verlag C. H. Beck, München, 1960, 254 pp.

Un bilan de la théologie des trente ou quarante dernières années est encore sans doute prématuré. Mais on peut au moins dégager ses grandes orientations en étudiant l'œuvre des théologiens les plus représentatifs de notre temps. On lira donc avec intérêt ce volume qui rassemble douze conférences prononcées à la radio de Munich sur six théologiens protestants (Barth, Bultmann, Brunner, Althaus, Tillich, Niebuhr et six théologiens catholiques (Adam, Guardini, Schlier, Balthasar, Congar, Rahner). Malgré leurs très grande diversité, un des traits communs à tous ces théologiens, c'est de partir de la situation existentielle de l'homme moderne pour chercher à comprendre la Révélation. C'est pourquoi une telle théologie se veut moins doctrinaire que par le passé. Elle n'aboutit pas nécessairement à du définitif. Elle veut plus modestement poser de nouvelles questions ou renouveler la position de problèmes classiques. Les questions les plus souvent abordées par la théologie moderne concernent le mythe et la Révélation, la raison et la foi, la nature et la grâce, l'Église et les ministères, le chrétien dans le monde. Chaque conférence s'efforce de donner les lignes maîtresses de la pensée théologique de chacun de ces théologiens et propose un bon résumé de leurs œuvres principales. Les conférences consacrées aux théologiens catholiques sont toutes de Jakob Laubach. Le choix des six théologiens catholiques retenus paraîtra à certains quelque peu arbitraire. Mais on ne doit pas oublier que ces conférences s'adressent à un auditoire de langue allemande. Le lecteur français sera en tout cas heureux de trouver une introduction rapide à l'œuvre théologique du P. Congar. J. Laubach caractérise sa pensée théologique comme une réflexion sur l'Église et analyse de façon succincte, mais fidèle ses principaux ouvrages : *Chrétiens désunis, Vraie et fausse réforme dans l'Église* et *Jalons pour une théologie du laïcat*. Il voit dans le P. Congar un représentant privilégié du catholicisme français d'aujourd'hui dont le trait marquant serait une fécondation mutuelle de la réflexion théologique et de la pastorale.

Cl.-J. Geffré.

Bernard Piault : *La création et le péché originel*. Spes, Paris, 1960; 332 pp.; 12,50 NF.

Certains professeurs répugnent à publier leurs cours. Le chanoine Piault n'a pas eu ce scrupule. On doit l'en remercier, car son livre rendra certainement service à de nombreux étudiants. C'est bien d'un cours de théologie sur le dogme de la

création et du péché originel dont il s'agit. Il en a le sérieux et l'austérité. On ne trouvera aucun apprêt littéraire ni aucune concession à la nouveauté, susceptibles d'attirer le grand public. L'auteur divise son traité de la création en trois parties : les problèmes généraux concernant la création, les êtres créés par Dieu (anges et hommes) et le mystère de la Providence divine, l'élévation de l'homme à l'ordre surnaturel. Vient ensuite l'étude du péché originel en trois brefs chapitres. Chaque chapitre est divisé en articles et assertions et l'on expose successivement l'enseignement de l'Écriture, du Magistère et de la théologie, selon le procédé le plus classique. La doctrine est sûre, appuyée sur l'enseignement des conciles, et saint Thomas fournit la base la plus constante des explications théologiques. Faut-il en conclure qu'il ne s'agit que d'un manuel scolaire du genre de ceux dont il est de bon ton de médire ? Ce serait certainement très injuste. Le grand mérite de l'auteur, c'est de fort bien connaître les travaux de l'exégèse moderne qu'il s'agisse du double récit de la création dans la genèse, de l'existence et du rôle des anges dans la Bible, du péché de nos premiers parents et de sa transmission. D'autre part, il n'ignore pas les problèmes posés à la théologie classique par la science moderne en ce qui concerne l'origine du monde (cf. pp. 56-58) et la création du premier homme (cf. les remarques sur le monogénisme et le polygénisme pp. 144-148). On trouvera aussi quelques jalons pour une théologie des valeurs terrestres (pp. 159-186). Les conclusions de l'auteur sont nuancées, mais n'apportent rien de très neuf en ce domaine d'une grande actualité. Les chapitres plus métaphysiques sur la création ou sur le gouvernement divin nous ont paru assez sommaires. Peut-être, la façon un peu trop sereine dont l'auteur règle la question des rapports de la transcendance et de l'immanence divines ou de la Providence et de la liberté humaine, tient-elle à un manque d'attention pour les questions posées par la philosophie moderne. Le long développement sur l'histoire des rapports entre « nature » et « surnature » et sur la problématique du désir naturel nous a vivement intéressé. Le chanoine Piault ne cache pas sa sympathie pour le P. de Lubac dans sa critique de la « *nature pure* ». Mais il conclut cependant, dans le sens traditionnel, qu'à condition de ne pas être développée pour elle-même, l'hypothèse de la *nature pure* permet de mieux souligner la gratuité de notre vocation à la vision de Dieu (p. 251). Dans ce livre d'allure très classique, c'est le chapitre sur les anges qui nous a semblé le plus original. L'auteur s'efforce d'établir les fondements d'une « théologie missionnaire des anges ». Au terme de ce bref compte rendu, nous voudrions pouvoir recommander aux laïcs ce livre probe et bien informé. Mais nous craignons que sa forme assez scolaire ne les rebute. Les séminaristes, en tout cas, trouveront là l'enseignement le plus équilibré sur ces deux grands dogmes de notre foi.

Cl.-J. Geffré.

F. VARILLON, s. j. : *Éléments de doctrine spirituelle*. T. II. Éd. de l'Épi, Paris, 1960; 312 pp.; 12 NF.

Ce second volume complète et termine celui que nous avons présenté récemment (*La Vie Spir.*, nov., 1960), nous ne reviendrons pas sur ce qui en a été dit et qui reste valable actuellement. Nous voudrions faire une remarque qui nous semble importante. L'auteur, qui avait amélioré son texte, n'avait pas cru bon de le refondre, mais nous pensions qu'une bibliographie organisée viendrait développer ce qu'il n'avait fait que signaler rapidement, permettant ainsi de compléter et d'approfondir certains aspects mis en valeur depuis la rédaction de ces pages. Or, il n'en est rien; ne rien ajouter à chaque

chapitre était déjà discutable, il n'est guère possible, ni pratique, de se reporter toujours à la fin du second volume, mais se contenter d'une bibliographie des auteurs cités est insuffisant et pas sérieux. Il fallait pour chaque chapitre donner rationnellement un choix de livres permettant de le prolonger. Nous espérons, vu la qualité de l'œuvre, qu'une prochaine édition permettra de faire de ces Éléments l'instrument de travail qu'il devrait être pour tous ceux qui en font usage.

P. F.

CANDIDE MOIX : *La pensée d'Emmanuel Mounier*. Coll. « Esprit ». Éd. du Seuil, Paris, 1960; 332 pp.

Nous avons dit à deux reprises déjà dans cette revue quelle sagesse et quel tonique incomparables le spirituel chrétien trouve dans l'œuvre et l'exemple de Mounier (cf. « La sainteté de l'intelligence au XX^e siècle », *La Vie Spirituelle*, août-septembre 1956). Un jeune Valaisan, professeur de philosophie, nous donne un exposé d'ensemble de cette pensée. Élève de Pierre-Henri Simon à l'Université de Fribourg, il ne connaissait pas Mounier, lorsque son maître le lui proposa comme sujet de thèse. Merci à P.-H. Simon ! Quelle joie grave ce dut être pour lui de reconnaître l'interprète que Mounier eût aimé et le jeune esprit qui avait besoin de trouver en Mounier son « révélateur » ! Ce n'est pas assez de dire que ce livre est d'une honnêteté salubre, qu'on y bénéficiera de toutes les qualités d'information, de perspicacité, de jugement modeste et vigoureux, qu'exigeait ce grand sujet difficile, il a ceci de très émouvant : le *sérieux* profond de Mounier y revit dans le profond sérieux d'un esprit encore plus proche de la paysannerie montagnarde et pauvre que ne l'était Mounier lui-même, et l'on imagine tant de jeunes esprits accédant de la vie ouvrière, ou rustique à celle de l'intelligence, simples selon l'Évangile, mais désorientés dans les conflits des idées, qui pourront trouver dans ce livre les orientations décisives. Les chapitres les plus riches spirituellement sont : « Le chrétien dans le monde », « Le désordre établi », « Révolution personnaliste et communautaire », « Problèmes du christianisme », « L'homme et l'histoire ». Mais tout l'ouvrage, admirablement équilibré, est œuvre de sagesse chrétienne. (Mais ne manquons pas de nous plaindre de ce que ce livre ne comporte pas l'index des principales *matières* qu'il faut exiger aujourd'hui de tout ouvrage de plus de 80 pages. Celui-ci en a plus de 300 compactes et fourmillantes.)

P.-R. RÉGAMEY, o.p.

Catholicisme, hier, aujourd'hui, demain (fasc. 21 : I^a Indult. col. 1153-1536). Letouzey, Paris, 1961.

Comme chacune des livraisons de cette excellente encyclopédie, la dernière parue rassemble au gré de la répartition alphabétique, les notices les plus diverses se rapportant aux sciences ecclésiastiques. Le hasard est quelquefois heureux; il permet de rassembler dans ce fascicule, autour des mots *icône* et *image*, tout ce qui, de près ou de loin, se rapporte à un domaine qui, dans la religion d'incarnation qu'est le christianisme, comporte d'amples retentissements spirituels. Le maître d'œuvres, l'abbé G. Jacquemet, a le louable souci de s'assurer en chaque cas, autant que faire se peut, la collaboration du spécialiste le plus qualifié d'expression française; c'est sans doute pour une part la cause de la trop grande lenteur de la publication. Nous n'avons aucune intention d'établir un palmarès; chacune de ces notices, dont on appréciera la relative brièveté sur des sujets souvent vastes et difficiles, à sa valeur propre. Souhaitons voir l'entreprise se poursuivre à la cadence prévue initialement de quatre fascicules par an; sinon seuls

nos arrière-neveux en connaîtront l'achèvement.

I.-H. D.

R. GUELLUY : *Vie de foi et tâches terrestres*. Casterman, Tournai, 1960; 201 pp.; 9,00 NF.

Sérénité, profondeur, fidélité totale à la vérité révélée comme aux appels de notre temps : telles sont les caractéristiques des études réunies dans ce volude. On se réjouit de voir un grand théologien apporter sa contribution lucide et calme à un grand débat qui occupe depuis tant d'années l'intelligence chrétienne. Il excelle à faire rendre aux dogmes fondamentaux de notre foi toute la lumière qu'ils peuvent apporter aux difficultés d'aujourd'hui. Il est difficile de résumer ces réflexions : elles abordent le mystère de la Création et celui de notre salut, l'exigence de notre engagement et l'énigme de notre malheur. Thèmes traditionnels, on le voit, mais renouvelés par la manière de M. Robert Guelluy qui jamais n'oublie de remettre l'esprit de son lecteur devant le fait premier de l'amour divin. Cette insistance sur l'amour de Dieu pour nous est comme le refrain intérieur à tous les développements de ce livre. Il faut remercier l'auteur de l'avoir si justement exploité.

Guy Lafon.

P. W. SCHEELE : *Opfer des Wortes;* Gebete der Heiden aus fünf Jahrtausenden. Ferdinand Schöningh, Paderborn, 1960; 288 pp.; 12,50 DM.

Qu'il est émouvant d'entendre l'humble prière des hommes balbutiée au cours de cinq millénaires et au travers de tant de peuples par des âmes en quête d'un Dieu dont elles découvrent en tâtonnant la présence au travers de sa création et dans les œuvres de sa providence. Elles ont été groupées dans le cadre des sentences du *Pater* qui assume dans le Christ toute prière pour lui donner son accomplissement. C'est ainsi que des chrétiens pourront les reprendre et unir leur voix à celle des hommes, connus ou inconnus, qui les premiers les ont prononcées. Ces 376 textes, pour la plupart assez brefs, font entendre tous les accents de la prière. Ce recueil fournit ainsi d'abondants matérieux pour une phénoménologie de la prière. Les pages d'introduction en dessinent quelques traits et la prolongent par les perspectives qu'elles ouvrent sur la prière en Israël, la prière du Christ et celle des chrétiens. On souhaiterait voir traduite cette excellente anthologie.

I.-H. D.

Dr Ernest HUANT : *Le péché contre la chair*. Éd. Beauchesne, Paris, 1961; 124 pp.

L'expérimentation sur l'homme n'a sans doute pas fini de poser des questions difficiles à la conscience des hommes. Le présent ouvrage offre quelques éléments d'information technique et surtout propose les fondements d'une réflexion sérieuse. Il faut savoir gré à l'auteur, qui est un médecin, d'avoir résolument porté le débat sur le terrain de la philosophie de l'homme. Il montre que, dans l'état actuel des interventions biologiques sur l'homme, l'opérateur risque fort de jouer à l'apprenti sorcier; il bouleverse, en effet, les « virtualités combinatoires de l'organisme » tout en restant impuissant à « diriger les lointaines possibilités d'arrangement biologique »; qu'il ne peut pas prévoir; de ce fait, il réalise un « véritable brouillage des finalités »; ainsi le matériel de la future liberté et cette liberté elle-même sont mis en très grave péril. Tels sont quelques-uns des aperçus féconds dont ce livre est plein. Aperçus, disons-nous, car pour que ces principes rendent tout à fait, il faudrait sans doute les situer dans un cadre métaphysique plus

vaste. L'auteur tente à peine cette dernière entreprise; mais il met le lecteur en goût de la tenter.

GUY LAFON.

PHILIPPE DELHAYE : *Permanence du Droit naturel*. Coll. « Analecta Mediaevalia Namurcensia », 10. Éd. Nauwelaerts, Louvain, 1961; 156 pp.

Dans le vocabulaire théologique et spirituel, les termes de *nature, naturel* (loi naturelle, droit naturel...) comptent parmi les plus usités. Ceux dont les significations sont aussi les plus nombreuses et les plus différentes parfois : on s'en rendra mieux compte, dès les premières pages de cet ouvrage, en examinant le tableau des sens du mot nature (p. 21) : M. Delhaye en retient vingt. Or, en ce domaine, la confusion « qui naît de l'oubli des distinctions essentielles » (p. 127), peut entraîner de regrettables conséquences; c'est donc à jeter un peu de clarté sur ces questions passablement embrouillées que l'auteur consacre le présent travail. Suivant une habitude qui lui est chère, et dont les lecteurs de *La Vie Spirituelle* ont pu apprécier la fécondité, M. Delhaye utilise deux méthodes complémentaires : la recherche historique, la réflexion doctrinale.

L'Histoire est toujours éclairante; mais elle s'impose pour l'étude d'un problème comme celui de la « loi naturelle » : comment, par exemple, soupçonner *a priori* que saint Augustin lie la loi naturelle et la loi évangélique ? Et ignorer cette liaison ne serait-ce pas se fermer, au moins partiellement, à l'intelligence de l'homme concret (p. 20) ? Les questions essentielles sont donc ici posées tour à tour aux grands philosophes anciens, à l'Écriture, aux Pères, aux témoins de la pensée médiévale, de la Renaissance, de la pensée moderne.

L'érudition de M. Delhaye est immense. Jamais pourtant elle n'accable; jamais le détail ne fait perdre de vue les lignes essentielles : l'auteur ne s'adresse qu'aux témoins les plus significatifs; à chacun d'eux il pose les trois mêmes questions touchant à l'essence, au fondement, au contenu de la loi naturelle; il exploite enfin, avec un égal bonheur, deux « moments » de la méthode historique, trop rarement synchronisés (pp. 66-67) : les vastes synthèses qui permettent de tracer les grandes lignes, d'indiquer des tournants, de suggérer des rapprochements, de marquer une évolution, s'appuient sur une analyse rigoureuse de textes précis.

La seconde partie est doctrinale, mais elle utilise les matériaux accumulés par la première. Des positions demeurent évidemment inconciliables entre elles : un abîme sépare Occam de saint Thomas; et l'univers dans lequel se meuvent ceux-ci n'a plus rien de commun avec celui des Encyclopédistes (p. 114). Pourtant, M. Delhaye souhaite qu'on envisage les théories multiples moins comme des systèmes complets et contradictoires que comme les approches diverses d'une vérité complexe, trop riche pour qu'un seul point de vue permette de l'épuiser. A ses yeux, il s'agit donc moins de « choisir entre diverses opinions » que de « coordonner toutes les thèses en une synthèse qui transcende les oppositions apparentes » (p. 128).

Pour juger de la fécondité de cette attitude positive, quand l'historien se double d'un théologien, qu'on médite, par exemple, le chapitre sur « *la polyvalence du droit naturel* » : M. Delhaye y montre que la doctrine paulinienne sur la loi naturelle permet d'intérioriser la loi positive et de faire plus grande en morale la part de l'intuition; qu'en dépit de ses outrances, la conception augustinienne manifeste que la philosophie ne parviendra jamais à une connaissance intégrale de l'homme, sans tenir compte de son Histoire dont la Révélation apporte seule la clef; que la doctrine scolastique met en garde la théologie morale contre une mé-

connaissance de la consistance réelle de la nature humaine.

A la suite de ce chapitre essentiel, M. Delhaye propose une synthèse sur la notion de « nature », sur les fondements et le contenu du Droit naturel. Plutôt que de résumer ces pages très denses, soulignons leur portée pour la vie spirituelle : le dernier chapitre ouvre du reste de telles perspectives. Dans l'éducation et l'enseignement moral, aussi bien que dans la vie personnelle, il faut garder sa place au droit naturel. C'est-à-dire qu'il faut respecter la nature et intérioriser la morale.

Respecter la nature : la formule est évidemment susceptible d'interprétations contestables; l'ouvrage de M. Delhaye apporte sur ce point toutes les précisions nécessaires. Au sens paulinien du terme, la nature n'est en aucune manière l'antithèse de la grâce (p. 38). On ne soustrait rien au gouvernement divin lorsqu'on affirme qu'il s'exerce « par les causes secondes, par l'essence des choses » (p. 73). Il ne suffit certes pas d'être un honnête homme pour vivre en chrétien, mais la foi ne dispense pas des élémentaires devoirs de l'honnêteté humaine, pas plus qu'elle n'autorise à méconnaître ou à violer les lois de la nature. Ce n'est pas respecter la Toute-Puissance divine que d'attendre d'elle de constants miracles.

Intérioriser la morale : l'un des avantages les plus importants du droit naturel, observe M. Delhaye, c'est qu'il « permet de ressourcer psychologiquement notre morale » (p. 18), de montrer dans la « loi », non pas tant une contrainte arbitraire qui s'impose de l'extérieur, que l'expression objective d'une aspiration vitale : « Le Sage, dit saint Ambroise, n'est pas soumis à la loi, il est à lui-même sa propre loi, son cœur est le texte législatif transcrit par le poinçon de la nature » (p. 48). En obéissant à la Loi, en suivant sa conscience, l'homme se soumet déjà à Dieu : car s'il est « aimanté » par le Vrai et par le Bien, c'est qu'il a été créé à l'image et à la ressemblance divines (p. 131).

Il ne s'agit en cela que de retrouver une exigence fondamentale de toute éducation morale authentique : elle vise moins à obtenir l'accomplissement matériel de la loi par la contrainte, que de former les cœurs à l'amour personnel du Bien, de faire découvrir peu à peu que la fidélité à la Loi n'est qu'une forme de fidélité à ce qu'il y a de plus profond en soi-même.

Ce qui est vrai de l'observation de la loi naturelle vaut également pour la vie chrétienne : la loi divine positive doit apparaître peu à peu, elle aussi, comme une exigence intérieure de la Vie nouvelle reçue au baptême : « Il y a là... un point de doctrine sur lequel nous méditons un peu. Il ne peut être question de mépriser la « Morale des préceptes » trop fondée dans l'Évangile pour être mésestimée... Mais cette morale des préceptes ne doit-elle pas s'épanouir, dans la suite, en une morale de la charité, pleine d'un dynamisme puisé dans la communion de vie avec Dieu ? Et de toute façon, à tout moment, ne doit-elle pas être comprise comme la traduction personnelle d'une dignité plutôt qu'une application d'une décision arbitraire » (p. 125).

Ainsi donc, tout en insistant surtout sur le droit naturel et en soulignant l'originalité absolue de la morale chrétienne (cf. pp. 146-148), cet ouvrage se situe bien dans la ligne des travaux de l'auteur auquel le renouveau de l'enseignement de la morale doit beaucoup. On percevra, à maint endroit, les traits essentiels de cette morale renouvelée : retour aux sources bibliques, morale personnaliste et dialogale, morale liée au Dogme et à la spiritualité; morale théologale et de la charité; morale ouverte et dynamique... C'est dire ce qu'il peut apporter à la réflexion des éducateurs spirituels.

MICHEL SAUVAGE, f.s.c.

J. FUCHS, s.j. : *Le droit naturel.* Essai théologique. Traduit de l'allemand par A. Liefooghe, Desclée et Cie, Paris-Tournai, 1960; 214 pp.

Bien des chrétiens, et pas seulement protestants, craignent qu'à trop fonder la morale sur la nature de l'homme, on ne tombe dans l'excès du « naturalisme ». Ils en viennent, par réaction, à insister presque exclusivement sur la réponse d'obéissance et d'amour qui réclame l'interpellation toujours actuelle du Seigneur. Le grand mérite de cet ouvrage est de rééquilibrer cette perspective par trop « spiritualiste ». Le recours à un droit fondé dans la nature n'est pas moins « spirituel », en effet, que le télescopage de cette nature, il n'est pas du tout contradictoire à une présence de Dieu dans l'instant. C'est une erreur de ne voir dans la loi naturelle qu'une loi purement profane : elle est une parole que le Dieu créateur adresse à l'homme pour lui faire connaître sa volonté. Assurément, elle représente quelque chose de permanent et par conséquent de rigide. Mais ce permanent résulte de ce que notre similitude avec Dieu est quelque chose d'*essentiel*. On ne pourrait donc y voir un obstacle au « spirituel » qu'en sacrifiant à un pur actualisme dont la source plus ou moins avouée serait un nominalisme totalement ignorant des natures et des essences.

Le raisonnement, rigoureusement conduit, s'inspire très fidèlement de saint Thomas d'Aquin. La perspective est celle d'un dialogue avec les protestants. Mais elle est bénéfique pour les catholiques eux-mêmes : elle les aide à prendre conscience tout ensemble de la valeur et des limites de la raison à l'intérieur de la foi; elle leur rappelle fort utilement que l'amour — non seulement l'amour de Dieu, mais aussi l'amour du prochain — se présente comme une exigence de la *loi naturelle*, tandis que, d'autre part, le Nouveau Testament reconnaît la *justice* comme une exigence de l'ordre moral *chrétien*.

P.-D. D.

Lucien DALOZ : *Le travail selon saint Jean Chrysostome.* Coll. « Théologie, Pastorale et Spiritualité ». Lethielleux, Paris, 1959; IV-194 pp.; 8,40 NF.

Le volume de Lucien Daloz constitue une base fort précieuse des études chrysostomiennes en cours. Les précisions qu'il apporte sur le sens du mot « travail » chez notre auteur, et l'utilisation que fait ce dernier de la notion « d'image de Dieu », montrent la richesse de la perspective chrysostomienne et son utilité pour l'élaboration d'une théologie du travail. C'est dire l'intérêt de cette étude historique, claire et bien conduite, dont les renseignements permettront des recherches ultérieures. Mais dès maintenant Lucien Daloz a mérité la reconnaissance de ceux qu'intéresse la pensée patristique.

Bruno H. Vandenberghe, o.p.

Studio e vita interiore. Libreria Ed. Fiorentina, 1960; 495 pp.; 1500 lires.

Réunies en un volume, ces études de la *Revue d'Ascétique et Mystique*, des dominicains de Florence, donnent une vue d'ensemble intéressante sur un problème toujours actuel. Nous regrettons, pour notre part, que l'enquête qui a préludé à ces études n'ait pas trouvé un accueil plus favorable et que, d'autre part, les éditeurs aient été trop timorés dans la publication de certains articles pourtant rédigés. « Chasteté et étude » ainsi que « Vocation artistique et vocation sacerdotale » nous auraient certainement donné des lumières sur ces questions intéressantes, n'en déplaise à certains. L'ensemble est bon et l'appendice « Décalogue pour ne pas réussir dans

l'étude » du P. Ferrua est plein d'humour pour exprimer des vérités profondes. Nous souhaiterions voir certains articles traduits et publiés.

P. F.

D. DOHEN : *Vertus du chrétien dans le monde.* Traduit de l'anglais par A.-M. Roguet, o.p. Coll. « L'Eau vive ». Éd. du Cerf, Paris, 1960; 166 pp.; 4,20 NF.

Tout chrétien est en marche vers Bethléem; c'est chaque jour qu'il lui faut préparer la naissance de Jésus en son âme, en attendant l'arrivée à la Bethléem céleste où il verra enfin le Seigneur. Pour affronter les difficultés du voyage, pour suivre pas à pas la volonté divine, certaines vertus lui sont nécessaires, à l'exemple de la Vierge Marie : la pénitence, le silence, la prudence, la charité, l'acceptation des épreuves du chemin; au fil des jours, c'est tout simplement de l'héroïsme qui lui est demandé, mais dans la banalité du quotidien. Écrit par une laïque, pour des laïcs, plein de bonne humeur et de finesse, de réalisme et de bon sens, de ferveur aussi, ce petit livre doit être largement répandu.

M.-L. T.

André BRAZZOLA : *Vers la joie de Dieu par le Christ Jésus.* Préface de Frère René Voillaume, Prieur des Petits Frères de Jésus. Éd. de l'Épi, Paris, 1960; 112 pp.; 4,95 NF.

Voilà, en moins de cent pages, une présentation vivante et positive du message chrétien, qui sera utile à tous ceux qui ont besoin de se remettre en mémoire, de manière synthétique et simple, les vérités jadis apprises au catéchisme. Elle est complétée par tout un chapitre de références bibliques qui aideront à méditer et à approfondir l'enseignement reçu.

M.-L. T.

M. DANIÉLOU : *Vous prierez ainsi.* Coll. « Vie et prière ». Desclée de Brouwer, Paris, 1960; 212 pp.; 6 NF.

A la fin de la messe, dans la chapelle du collège de Neuilly, Mme Daniélou lisait une prière. Elle partait d'un texte de l'Évangile ou de la liturgie, et le méditait devant ses élèves, pour leur apprendre comment l'on s'adresse à Dieu, et surtout comment la prière doit être soutenue par toute la vie. « Ce ne sont pas ceux qui disent : Seigneur ! Seigneur ! qui entreront dans le Royaume... » L'on a rassemblé ici un certain nombre de ces prières groupées autour de l'Évangile de saint Matthieu et de celui de saint Jean ou centrées sur certaines fêtes liturgiques.

M.-L. T.

E. DELARUELLE, J. PERRET, C. ROFFAT : *Saint François de Sales, maître spirituel.* Spes, Paris, 1960; 120 pp.; 4,65 NF.

Trois spécialistes de saint François de Sales on traité de la spiritualité salésienne aux journées d'études organisées à Annecy en 1959. A leur avis, et cette appréciation s'appuie sur une connaissance profonde et une analyse objective des œuvres de l'évêque de Genève, il y a vraiment une spiritualité salésienne, une démarche caractéristique de l'esprit de François de Sales, faite d'humilité envers Dieu et de douceur envers le prochain. En quelques pages, nous avons là une précieuse introduction à l'étude de la pensée du fondateur de la Visitation.

M.-L. T.

C. TILMANN : *Le cep et les sarments.* Éd. Alsatia Paris, 1960; 215 pp.; 7,50 NF.

Ces entretiens spirituels pour les jeunes nous semblent excellents et nous ne voyons pas de livre équiva-

lent à présenter à nos jeunes qui cherchent à découvrir le Seigneur, pour eux-mêmes et pour les autres. A une psychologie adaptée, l'auteur, un oratorien allemand, joint un sens spirituel profond qui aidera le jeune à devenir un être qui, « jusqu'au fond de lui-même, sera joyeux, vivant, plein de sève, un être de Dieu, un être complet ».

P. F.

P. JULIEN-EYMARD D'ANGERS, o.f.m. : *Réflexions sur la vie chrétienne*. Éd. Notre-Dame de la Trinité, Blois; 220 pp.

Réflexions peu banales, qui montrent comment la vie surnaturelle se greffe sur une saine vie naturelle, comment la perfection religieuse développe les possibilités de conformité au Christ déposées en tout baptisé; et qui traitent des devoirs de l'homme, du chrétien, du religieux, du prêtre. Toutes nourries de l'Écriture, d'une forme très vivante, elles peuvent servir de base à une méditation féconde.

M.-L. T.

M.-M. PHILIPON, o.p. : *L'Évangile du Père*. Éd. Saint-Paul, Paris, 1960; 71 pp.

Voici une synthèse, simple et rapide, du dogme chrétien, vu sous l'angle de la Paternité divine. Fils de Dieu par la grâce, nous vivons ici-bas en frères du Christ, unis à tous les hommes, et nous marchons vers cette « maison du Père » où nous jouirons éternellement de Dieu. La prière enseignée par Jésus est pour nous la meilleure des oraisons et le plus parfait des programmes de vie. Ces pages inciteront à la confiance en montrant la grandeur de notre vocation chrétienne et l'amour dont nous sommes aimés.

M.-L. T.

Abbé HONORÉ SARDA, prêtre de la Mission de France : *Notre pain quotidien* ou l'Évangile au jour le jour à la portée des petits et des grands. Éd. ouvrières, Paris, 1961; 184 pp.; 4,50 NF.

Des chrétiens, qui abordent l'Évangile pour la première fois, trouveront ici l'essentiel de la vie et de l'enseignement du Christ, en de courts passages, distribués par thèmes tout au long d'une année. Cela pourra servir de méthode d'instruction religieuse, de plan de prédication, de livre de méditation, et sera d'une grande aide pour introduire à la lecture des textes sacrés.

M.-L. T.

PAULA HOESL : *Chante ! ma joie !* Éd. du Chalet, Lyon, 1960; 127 pp.; 8,70 NF.

A de très jeunes filles, ces courts chapitres redisent que la joie est un don de Dieu, mais aussi qu'elle se conquiert; conseils très simples, marqués au coin du bon sens et du sens surnaturel, mises au point bien nécessaires en ce temps de la presse du cœur.

M.-L. T.

X. DE CHALENDAR : *Paraboles*. 1959, 100 pp. — *Passage*. 1960, 144 pp. Coll. « A la trace du Christ ». Presses d'Ile-de-France, Paris.

Un aumônier de lycée a médité avec ses élèves, des garçons de treize à quinze ans, certains épisodes de l'Évangile et les prières de la messe, la rédaction en a été ensuite soumise à d'autres jeunes qui ont indiqué ce qui les avait frappés ou ce qu'ils n'avaient pas compris. Ces petits livrets sont donc très adaptés à la mentalité des adolescents de notre temps et les introduiront à une prière personnelle à partir des textes sacrés.

M.-L. T.

TEXTES SPIRITUELS

The Monk of Farne, the meditations of a fourteenth century monk, translated from a manuscript at Durham, by a Benedictine nun of Stanbrok, edited and introduced by Dom Hugh Farmer. Ed. Darton, Longman and Todd, London, 1961; 25 shillings.

Ces forts beaux textes spirituels du XIV[e] siècle sont à eux seuls, en dépit de leur époque tardive, une parfaite justification de la thèse de Dom Jean Leclercq, suivant laquelle le type de théologie, essentiellement spirituelle et contemplative, qui a été celui des Pères, loin de disparaître simplement à l'avènement de la scolastique, s'est poursuivi dans les monastères jusqu'à la fin du moyen âge. La façon très délicate dont une sensibilité « moderne » s'y fait jour, en particulier dans la dévotion à l'égard de l'humanité du Christ, montre bien qu'il ne s'agit pas seulement de survivances ni d'archéologisme. La traduction de ce texte, étonnamment lisible aujourd'hui même, comme le souligne l'introducteur, et la qualité de sa propre introduction, devraient valoir de nombreux lecteurs à ce volume.

LOUIS BOUYER.

JEAN GERSON : *Œuvres complètes.* Introduction, texte et notes par Mgr Glorieux. Desclée et Cie; Paris. I. Introd. générale, 166 pp. II. L'œuvre épistolaire, 343 pp. 1960.

L'année 1963 verra le sixième centenaire de la naissance du célèbre chancelier. La situation présente du monde et de l'Église n'est pas sans offrir de nombreuses analogies avec celle qu'il connut et qu'il affronta courageusement. Ce serait sans doute une occasion privilégiée d'interroger son œuvre si vaste et si diverse : Qu'il s'agisse de l'unité de l'Église, de la collégialité de ses institutions, des problèmes posés par la politique internationale et les rivalités des états ou par des vocations aussi peu ordinaires que celle de Jeanne d'Arc, du retentissement théologique des premiers développements de la science moderne ou des formes nouvelles de la spiritualité et de la dévotion, la variété des sujets qu'a eu occasion d'aborder Jean Gerson est considérable. Et il faudrait dire aussi l'intérêt pastoral de sa prédication populaire ou de cette catéchèse des enfants et des pauvres à laquelle il consacra la plus grande part de ses dernières années dans sa retraite lyonnaise d'où il continuait à suivre la vie entière de l'Europe et de l'Église. Humaniste déjà par le caractère de ses préoccupations comme par le souci de la forme qui marque toute son œuvre latine et française; médiéval pourtant par les assises de sa théologie et la forme de sa pensée. Homme de tradition et homme des temps nouveaux il a beaucoup à nous dire. Encore faut-il qu'on puisse l'interroger. Or, son œuvre qui connut avant la fin du XV[e] siècle six éditions imprimées est depuis longtemps presque introuvable. La dernière édition, celle d'Ellies du Pin est de 1706; elle serait à compléter par la publication des textes français qui n'ont pas été encore tous imprimés. Mais en fait elle demande à être refaite sur la base des manuscrits, débarrassée des apocryphes qui se sont introduits au cours des âges, complétée par divers textes demeurés jusqu'ici inédits.

C'est l'œuvre qu'a décidé d'entreprendre Mgr Glorieux et qu'il espère mener à bonne fin d'ici l'année du centenaire. Des douze cahiers qu'elle doit comporter les deux premiers

sont parus et font bien augurer de l'entreprise. Le premier constitue l'introduction générale : il nous dit ce que veut être la nouvelle édition, complète, critique et pratique, fait l'inventaire des manuscrits et des diverses éditions, notamment de celle d'Ellies du Pin. On y trouve également un essai biographique, bref, dense et précis à souhait. Le second volume renferme l'œuvre épistolaire, 87 écrits dont plusieurs sont de véritables traités de théologie ou de spiritualité. Puisse l'œuvre se poursuivre au rythme annoncé et fournir matière aux nombreuses études qu'elle appelle.

I.-H. DALMAIS.

PIERRE DE CLORIVIÈRE : *Considérations sur l'exercice de la prière et de l'oraison.* Introduction et notes par A. RAYEZ. Coll. « Christus », 7. *Textes.* Desclée de Brouwer, Bruges, Paris, 1961; 232 pp.

Ce traité était destiné aux ermites du mont Valérien près de Paris; il fut achevé en 1778; certains obstacles empêchèrent qu'il fût imprimé avant 1802. C'est un simple manuel, dit son auteur; nous y voyons plutôt un traité de l'oraison qui recueille, par le jeu d'influences complexes, une longue tradition; il n'en est pas moins lourd d'une expérience mystique peu commune; en témoignent les notes intimes laissées par le P. de Clorivière. Après beaucoup d'autres, mais mieux qu'aucun, celui-ci nous parle des étapes de la prière secrète : la méditation qui conviendrait aux commençants; l'oraison affective propre à des personnes déjà fort spirituelles; l'oraison de recueillement ou de simple vue, partage des âmes qui ont fait des progrès considérables dans la voie de l'Esprit; parvient-on à l'oraison passive, heureux sort des « parfaits », voici l'oraison de quiétude, puis l'oraison d'union, et ses trois moments : entrevue, fiançailles et mariage mystique (dans cette perspective il faudrait corriger, croyons-nous, la note 5 de la page 174). Invitons chacun à lire ce grand texte dans l'excellente édition que nous offre le P. A. Rayez, lequel joint encore au texte une biographie du P. de Clorivière et de précieuses notices bibliographiques, je songe surtout à la liste des ouvrages utilisés par Clorivière et à celle des traités d'oraison parus entre 1760 et 1802. Notons avec vif plaisir que le P. Rayez refuse d'attribuer à Bossuet le célèbre *moyen court et facile pour faire l'oraison en foi et de simple présence de Dieu.* On écrira encore des traités d'oraison, peut-être moins ennuyeux qu'à l'ordinaire, peut-être plus soudés qu'autrefois à une anthropologie précise, certainement plus avertis des faits bibliques et avides de rattacher étroitement le cheminement de l'âme aux mystères traversés par le Seigneur. Ce qu'on écrira devra assumer le texte remarquable où Pierre de Clorivière n'a rien dit que de véritable et même d'excellent.

J.-A. R.

Abbé HUVELIN : *Le regard du Christ.* Préf. du R. P. Carré, o.p. Coll. « Bibliothèque Ecclesia ». Librairie A. Fayard, Paris, 1960; 186 pp.; 8,50 NF.

« Il faut mieux écrire dans les âmes que sur le papier », disait l'abbé Huvelin, qui n'a pas laissé d'écrits, mais heureusement pour nous, ses auditeurs nous ont gardé ce qu'il leur soulignait et c'est un choix de ces enseignements qui nous est donné ici. Le « regard du Christ », c'est bien ce regard qu'il posait sur ses auditeurs, leur apprenant à s'en laisser pénétrer et à y répondre de tout leur être. Ces pages seront une lumière et un appel pour les âmes en quête de Dieu, elles sont si vraies et si prenantes.

P. F.

JACQUELINE GENET : *L'énigme des sermons du curé d'Ars. Étude sur la prédication de saint Jean-Marie Vianney suivie de l'analyse critique et du texte de six sermons transcrits à partir des originaux.* Éd. de l'Orante, Paris, 1961; 446 pp.

On possède quatre-vingt-cinq sermons du curé d'Ars. Chaque fois qu'ils furent édités, on s'est permis d'en corriger le style, d'y pratiquer des coupures, d'introduire des éléments étrangers aux manuscrits. Quelle étrange manie a le monde clérical de dégrader les textes et, avec les meilleures intentions, de se maintenir de justesse sur la frange de la malhonnêteté! Mlle J. Genet édite le texte de six sermons transcrits avec probité à partir des originaux; ils font suite à une étude de haute qualité scientifique portant sur l'ensemble des sermons. Il résulte de cette étude que les sermons du curé d'Ars sont une mosaïque de textes empruntés aux prônes, homélies et catéchismes si représentatifs de la littérature religieuse du XVIII^e^ siècle. Citons le *Missionnaire paroissial* de J. Chevassu, les *Prônes réduits en pratique* de J. Billot, les ouvrages de l'abbé Bonnardel, le *Catéchiste des peuples* paru à Lyon en 1800. Seules deux sources n'ont pu être identifiées; nous les avons cherchées longuement nous-même sans plus de succès que Mlle Genet. Les sermons du curé d'Ars ne sont guère que des emprunts à utiliser avec plus de réserve qu'on ne l'a fait jusqu'ici, habitué qu'on était à y grappiller des perles et pierres précieuses pour une statue de saint à notre goût et convenance. J.-M. Vianney fait figure d'élève appliqué, d'écolier besogneux, de pauvre curé conscient de ses insuffisances intellectuelles et théologiques, et doté par le Ciel de la plus délicate conscience; alors qu'il eût pû apprendre par cœur et réciter le premier prône venu, il entreprend un travail épuisant de compilateur, empruntant laborieusement çà et là, au point de nous faire perdre le fil de son discours et de le perdre lui-même tout le premier. Dès qu'il s'écarte de ses sources apparaît la pauvreté de son vocabulaire, l'incorrection du style, l'incapacité où il est d'innover et même d'ordonner les matériaux dont il dispose. Pas un thème ne lui est personnel. Il parle trop longtemps et ennuie son monde. Il expose une spiritualité qui vient de loin et dont les morceaux de choix sont la destinée de l'homme et les fins dernières. Il le fait avec une agressivité qui étonne, une hâte étrange à voir le coupable puni, une passion qui lui fait dépasser ses sources et même parfois sortir de l'orthodoxie. Ce que ses modèles disaient du péché mortel, il le répète du péché en général. « Si vos enfants se damnent par votre faute, disait le *Catéchiste des peuples*, vous serez damnés avec eux »; il traduit : « Si vos enfants se damnent chez vous, vous le serez aussi. » Scrupuleux et austère s'attaquant massivement aux résistances du pécheur, il n'a jamais réussi à jouer avec les concepts, à en mesurer strictement la teneur; mais il vit de Dieu intensément. Parmi ce qui lui est propre : remarques banales, paroles verbeuses, clichés, il y a parfois des exclamations, des cris qui partent du cœur.

Dût-on en peiner quelques-uns, nous ne pouvons aucunement dévaluer le travail onéreux et probe de Mlle Genet au profit de jugements à vue de pays et d'hypothèses fragiles. On nous dira par exemple que les *Sermons* sont une base insuffisante d'appréciation, qu'ils furent tous écrits avant 1830 et que le curé d'Ars ne fut vraiment lui-même que plus tard, lorsque, libéré de ses papiers, il parlait d'abondance. On n'a, hélas, pour asseoir ce jugement que le léger appui des rapports oraux et des reportations de catéchismes. Or les *Catéchismes* se réduisent presque tout entiers à des citations implicites des *Sermons* écrits; au surplus,

Mlle Genet démontre de façon irréfutable qu'un lien littéraire se découvre plus d'une fois entre les *Catéchismes* et propos du Saint et d'autre part les auteurs qui lui servaient habituellement de guides. Les moyens proprement intellectuels de Jean-Marie Vianney furent des plus limités. Il faut décidément admettre que l'ordre de l'esprit et l'ordre de la sainteté sont distincts et sans proportion. Le curé d'Ars parlait mal, avec les concepts des autres; mais en lui un Saint parlait doué d'une pénétration et d'une délicatesse chaque jour renouvelées.

J.-A. R.

R. P. LABERTHONNIÈRE : *Les fruits de l'esprit, instructions pour une retraite.* Préface de M.-M. d'Hendecourt. Éd. Aubier, Paris, 1961; 208 pp.; 7,80 NF.

Lorsque l'autorité prend la grave et exceptionnelle décision d'interdire à un auteur toute publication, les résultats de cette mesure draconienne peuvent ne pas être tout à fait ceux qu'on avait attendus. On l'a vu dans le cas du P. Teilhard de Chardin : du vivant de l'auteur la clandestinité lui confère parfois un prestige qui dépasse de loin l'effet de toutes les réclames; la mort lui vaut la publication intégrale des moindres fragments, que l'auteur, on veut le croire, aurait rougi de voir jamais paraître au grand jour, cependant que le ton des commentaires semble ne pouvoir prendre revanche du silence longtemps imposé sinon par des louanges hyperboliques, lesquelles donnent à l'avance aux critiques les mieux intentionnées l'apparence d'un outrage au martyre, quand ce n'est pas d'une servilité méprisable... Que dire après cela de la présente publication ? Sans aucun doute, le P. Laberthonnière, en faisant ces petites méditations à un groupe de pieuses tertiaires de Saint-François, n'avait pas le moindre soupçon qu'elles dussent jamais parvenir à la postérité. Elles auront au moins l'avantage peut-être de montrer à certains que sa métaphysique de la charité n'était pas toujours aussi quinteuse qu'ils ont prétendu. L'introduction, malgré quelques imprécisions curieuses (j'ai peine à croire, malgré ce qu'on nous en dit, que mon vénérable confrère ait jamais été baptisé dans un bénitier : il devait avoir bien assez d'originalité pour se dispenser de celle-là), donne une juste idée du prêtre et du penseur qu'il a été pour ses disciples de bouche à oreille. C'est son mérite de rester, en dépit des généralités que j'ai rappelées plus haut, fort discrète. On s'étonnera tout de même qu'on ait pu parler si longuement du P. Laberthonnière sans faire la moindre allusion à celui qu'il appelait « le plus grand criminel de l'histoire de l'Église ». Je me demande si le Père aurait approuvé ce degré d'irénisme. Il est vrai que, là-haut, on a dû tout lui expliquer.

Louis Bouyer.

Cardinal SALIÈGE : *Écrits spirituels.* Textes recueillis et présentés par S. Exc. Mgr Garrone, archevêque de Toulouse. Éd. Bernard Grasset, Paris, 1960; 326 pp.; 9,30 NF.

Le cardinal Saliège est une personnalité trop connue pour que nous ayons à le présenter. Une première publication de *Menus propos* a, d'ailleurs, élargi encore le cercle de ses auditeurs. Ici, c'est le conférencier et le directeur spirituel que nous entendons. On peut bien parler d' « auditeurs », car pour une bonne partie ces textes sont des sténographies et même quand il s'agit d'écrits rédigés de sa main, on retrouve toujours le style oral et direct qui lui était familier. On a réuni en cet ouvrage un certain nombre de conférences, de lettres et de notes, et une retraite complète inspirée des *Exercices* de saint Ignace. La majeure partie s'adresse à un public

de carmélites, de séminaristes ou de prêtres. L'idéal qu'il leur inculque est dans la ligne stricte et rude de la spiritualité ignatienne; la discipline proposée se résumerait assez bien dans la formule *agere contra*. Citons, pour illustrer, ce texte significatif : « A vous, il faut *une spiritualité de lutte*. Saint Ignace beaucoup plus que les Bénédictins. La spiritualité bénédictine — délicieuse — vaut pour le cloître, elle demande pour être intégralement vécue le cloître bénédictin. En dehors de ces conditions, elle offre les écueils de vertus imaginaires et des contemplations de complaisance qui n'aboutissent pas à l'action » (p. 100). C'est par des voies austères que le cardinal veut mener les âmes à l'intimité avec Dieu. Il ne manquera cependant pas de lecteurs pour apprécier ce maître spirituel.

R.-L. Oechslin, o.p.

MISSION

L.-M. DEWAILLY : *Envoyés du Père. Mission et apostolicité*. Coll. « Lumière et nations ». Éd. de l'Orante, Paris, 1960; 7,50 NF.

Le livre se compose de trois articles publiés il y a une douzaine d'années et intitulés respectivement : *Qu'est-ce qu'une mission? Mission de l'Église et apostolicité, Brève histoire de l'adjectif apostolique*. L'auteur y ajoute, en les réunissant, un avant-propos et deux appendices.

Chose remarquable : non seulement ces études, en dix ans (l'ouvrage paru en 1960 était terminé en 1958, et la bibliographie de l'auteur s'est arrêtée en cette année-là; une seule exception, due à l'éditeur, p. 142), n'ont rien perdu de leur valeur, mais elles sont encore... « d'avant-garde ». C'est tout juste si, après tant d'années, l'auteur peut alléguer, pour soutenir sa thèse (nous ne croyons pas que c'en soit une), un texte récent du P. Naïdenoff (p. 8). Aussi ne s'étonne-t-on pas que l'ouvrage demeure encore incompris ou combattu. Le recenseur de la revue *Église vivante* (janvier-février 1961, p. 63) le qualifie de « bel exemple de confusion sur la notion de mission », et renvoie dos à dos le P. Dewailly et le directeur de la collection dans laquelle il publie : le P. Rétif, s.j.

Quelle est donc la « thèse » du P. Dewailly? — Tout simplement celle-ci : la mission ne se rattache pas d'abord et essentiellement à la « note » de catholicité de l'Église, mais d'abord, et fondamentalement, à sa « note » d'apostolicité. Truisme? — Peut-être, mais cette vérité comporte quelques conséquences. La mission n'est pas à confondre avec une sorte de philanthropie universelle, encore moins avec une philanthropie exotique. Qui dit *mission*, dit essentiellement *envoi*. Le missionnaire est un envoyé, d'abord et essentiellement. Et Jésus-Christ, le premier envoyé, est le premier « apôtre » (Hé 3, 1), le premier missionnaire. Ce n'est pas le missionnaire qui porte la première responsabilité de sa charge, mais Celui qui l'a envoyé. « Qu'il sache clairement qu'il est envoyé, par qui, et à qui, et pourquoi il est envoyé, et tout suivra. Cette tâche que Dieu lui a donnée à accomplir, il l'accomplira tout entière, malgré tout, jusqu'au bout. Qu'il fasse ce pour quoi il est envoyé, et qu'il ne fasse rien d'autre » (p. 45).

Le missionnaire est certes envoyé pour porter la Bonne Nouvelle du Salut de Dieu. Mais il ne suffit pas que l'humanité entende la Parole de Dieu, ou, du moins, cela ne suffit pas si l'on comprend par là qu'en

l'entendant et y étant attachée par la foi, l'humanité « entre pour l'éternité dans la vie glorieuse du Père qui l'appelle et l'attire » (p. 44).

Selon cette acception, la mission, ou plus précisément l'apostolicité, est ce qui rattache à chaque instant toute l'Église au Père, c'est-à-dire aussi toute l'institution visible, humaine et sociale, à l'Invisible. Selon une excellente formule de Mgr C. Journet, l'apostolicité marque « la dépendance de l'Église par rapport à ses causes divines » (citée, p. 76).

Nous concédons aux critiques, ceux du moins que nous avons lus, que l'ouvrage du P. Dewailly est ardu. Cela vient sans doute de ce qu'il est extrêmement et minutieusement précis. Mais pour celui qui se donne la peine de le lire, il apporte en même temps qu'un renouvellement savoureux, par un retour à ses sources bibliques, de la théologie missionnaire, un rafraîchissement de l'esprit et de la spiritualité missionnaires. Le missionnaire est celui qui est et qui se sait investi d'une charge divine par l'Église, par Jésus-Christ, par Dieu. « En se reliant à l'apostolicité, la mission retrouve une substance précieuse et incomparable » (p. 138).

En résumant ainsi, nous ne disons certes pas tout ce qu'il y a dans cette petite mine; nous avons seulement présenté le thème dominant.

A.-M. HENRY, o.p.

T. OHM : *Les principaux faits de l'histoire des missions.* Coll. « Église Vivante ». Éd. Casterman, Tournai, 1961; 164 pp.; 8,50 NF.

Le livre du Dr Ohm paru en Allemagne en 1956 a connu un vif succès. Sa traduction rencontrera indiscutablement la même faveur dans le public de langue française. Les divisions en « grandes périodes » recoupées par des divisions géographiques sont un « parti » qui pourra être critiqué. Une présentation plus synoptique aurait pu être souhaitée. Telle qu'elle est cette chronologie, qui a cherché à ne pas laisser dans l'ombre les missions protestantes et orthodoxes, constitue un panorama de première valeur. A signaler les renvois bibliographiques à des ouvrages essentiels, sérieux et accessibles aux lecteurs cultivés.

S. B.

GUY MOSMANS : *L'Église à l'heure de l'Afrique.* Coll. « Église Vivante ». Casterman, Paris, 1961; 256 pp., 9,75 NF.

Les articles publiés dans la *Revue Nouvelle* de Bruxelles entre 1956 et 1960 par le P. G. Mosmans, alors Provincial des Pères Blancs, avaient retenu l'attention par la lucide fermeté des jugements qu'ils portaient sur la situation de l'Église en Afrique Noire et notamment au Congo Belge plus immédiatement connu de l'auteur. Mais ils s'imposaient surtout par la sagesse des directives proposées et que certains purent, sur le moment, juger hardies. L'évolution des événements montre combien elles répondent aux exigences qui se formulent et auxquelles on est en droit de voir l'Église faire face en proposant des solutions novatrices. Voici donc ces articles, qui n'ont rien perdu de leur actualité première, repris en un beau volume qu'on souhaite voir lu et étudié tant par les clercs, missionnaires ou indigènes, que par les laïcs dont le rôle — comme le montre l'auteur — est d'une importance immense dans la mise en œuvre du message de l'Église. Choisi par les évêques du Congo pour assumer le Secrétariat de l'Épiscopat congolais, le P. Mosmans sera en mesure de faire passer lui-même dans les faits les directives qu'il a naguère formulées. Beaucoup d'entre elles ne s'appliquent pas seulement à l'Afrique et ce n'est pas au seul titre informatif que ce livre

sera lu avec profit par tous les chrétiens; il en est peu de plus toniques et qui aident mieux — en ces années préparatoires au Concile — à prendre conscience des défis auxquels l'Église est affrontée présentement.

I.-H. Dalmais.

A. RÉTIF, s.j. : *Initiation à la mission.* Éd. de Fleurus, Paris, 1960; 287 pp.

La mission est à l'ordre du jour; mais à force d'être utilisé le mot risque de s'émousser. Et, ce qui est plus grave, le développement du sens missionnaire dans l'Église ne semble pas avoir jusqu'ici, surtout dans les pays de langue française, et d'une manière plus générale dans le monde catholique, suscité les recherches théologiques qu'il appelle de manière urgente. La missiologie est sans doute l'un des chapitres les moins fouillés de l'ecclésiologie. Le présent volume ne prétend pas combler cette lacune. Il se présente seulement comme « une esquisse volontairement inachevée et ouverte aux développements qu'il sera loisible à chacun de faire intervenir selon sa vocation, sa situation, son genre de besoins spirituels et apostoliques ». Ce que l'auteur ne dit pas, c'est que cette initiation a été longuement mûrie au contact des auditoires les plus divers. On appréciera sans doute surtout la première partie : *Bible et mission,* qui occupe d'ailleurs près de la moitié du volume dont elle constitue la partie la plus neuve et la plus savoureuse. Les Éléments de théologie missionnaire paraîtront peut-être bien sommaires, et la belle gerbe de textes et de réflexions spirituelles : *Liturgie et mission,* ne relève qu'assez indirectement du sujet annoncé. Mais, au vrai, il semble bien que ce soit le sens spirituel de la mission que le P. Rétif ait voulu nourrir après l'avoir centré sur l'essentiel : « L'activité spirituelle, née du mouvement d'amour trinitaire, qui consiste à prêcher l'évangile aux non-chrétiens et à instaurer chez eux d'une façon indigène et stable toute l'économie chrétienne en vue de les sauver, et de procurer ainsi l'achèvement du Corps mystique et la gloire du Père par le Fils et le Saint-Esprit » (p. 20). Nul doute que ces pages n'aident un grand nombre d'âmes à mieux comprendre cet aspect essentiel du plan divin de salut.

I.-H. Dalmais.

Bernard DE VAULX : *Les Missions, leur histoire, des origines à Benoît XV;* 126 pp.
René-P. MILLOT : *Missions d'aujourd'hui.* Coll. « Je sais — Je crois », 98-99. A. Fayard, Paris, 1960; 124 pp.; 4 NF chaque.

Ces deux petits volumes contribueront à combler, bien insuffisamment encore, une grave lacune. Nous ne disposions plus, en langue française, que de la grande *Histoire des Missions,* luxueusement éditée en quatre volumes sous la direction de Mgr Delacroix. Ouvrage remarquable, mais hors de portée du plus grand nombre. La connaissance de l'histoire des missions est pourtant indispensable pour comprendre la transformation qui s'opère actuellement et qui doit intéresser au plus haut point tous les chrétiens. La répartition de la matière dans ces deux volumes est significative; mais il eut sans doute été préférable de marquer plus explicitement la coupure avec la publication de *Maximum illud* (30 novembre 1919). Évidemment, B. de Vaulx ne pouvait faire qu'un trop rapide survol des dix-neuf siècles qui lui étaient attribués; du moins a-t-il bien caractérisé les principales étapes. R. Millot, par contre, a eu le loisir de faire la place qui s'imposait à la théologie et à la sociologie, ainsi les deux volumes se complètent-ils heureusement.

I.-H. D.

LIVRES REÇUS

ADOUR (Paul) : *Marie de l'Incarnation, Ursuline missionnaire en Canada.* Préface de l'abbé G. Gorrée. Coll. « La Colombelle », 6. Éd. La Colombe, Paris, 1961; 152 pp.; 8 NF.

ALBERTI (Angelo) : *Le message des évangiles.* Préface de Mgr Montini. Trad. par S. Jacquemard. Éd. Robert Laffont, Paris, 1961; 534 pp.; 19,20 NF.

ALLUES (Élisabeth DES) : *Toumliline, à la recherche de Dieu, au service de l'Afrique.* Préface de Mgr Journet. Avant-propos de M. Auclair. Coll. « Rencontres », 60. Éd. du Cerf, Paris, 1961; 288 pp.

AMBROISE DE MILAN : *Des sacrements, des mystères. Explication du symbole.* Texte établi, traduit et annoté par Dom B. Botte. Coll. « Sources chrétiennes », 25 *bis*. Éd. du Cerf, Paris, 1961; 228 pp.

AMIOT (François) : *365 méditations sur les Évangiles et saint Paul.* T. IV, Temps après la Pentecôte. Coll. « Vie intérieure ». Éd. Aubier, Montaigne, Paris, 1961; 274 pp.

ANCIAUX (P.) : *Le sacrement de mariage.* Aux sources de la morale conjugale. Coll. « Études de théologie sacramentaire ». Éd. B. Nauwelaerts, Paris-Louvain, 1961; 324 pp.; 18,80 NF.

AUBRÉE (G.) : *Cet homme nommé Judas.* Éd. La Colombe, Paris, 1961; 164 pp.

AUBRY (Joseph) : *Les mystères de Jésus Sauveur.* Leçons doctrinales. Coll. « Action féconde ». Éd. Fleurus, Paris, 1961; 404 pp.; 13,95 NF.

AVACK (G. D') : *Il sacerdozio e Maria.* Éd. Ancora, Milan, 1961; 100 pp.

BECCARIA (M.-J.) : *En fondant un foyer.* Coll. « La vie de la femme ». Éd. Fleurus, Paris, 1961; 126 pp.; 5 NF.

BERGEAUD (Jean) : *Saint Jean-Baptiste.* Coll. « Votre nom, votre saint », 8. Éd. Mame, Tours, 1961; 110 pp.; 7,50 NF.

BERNOVILLE (G.) : *Terre de Bigorre. Les Sœurs de Saint-Joseph de Tarbes.* Éd. Bernard Grasset, Paris, 1961; 336 pp.

BERTRAMS (G., s.j.) : *Le célibat du prêtre.* Éd. Salvator, Mulhouse, 1961; 116 pp.; 4,80 NF.

BEYLARD (Hugues, s.j.) : *Au service de la presse, Paul-Feron-Vrau.* Coll. « Le poids du jour ». Éd. du Centurion, Paris, 1961; 142 pp.; 7,70 NF.

Bienheureux Pierre-Julien Eymard. Textes choisis et présentés par H. Hevers, s.s.s. Coll. « Les Écrits des saints ». Éd. du Soleil Levant. Namur, 1961; 192 pp.; 6,15 NF.

BLANCHET (André) : *La littérature et le spirituel.* T. III. Coll. « Classiques d'hier et d'aujourd'hui ». Éd. Montaigne, Paris, 1961; 316 pp.

BOCHENSKI (I. M.) : *El materialismo dialectico.* Coll. « Biblioteca del pensamiento actual ». Éd. Rialp, Madrid, 1958; 268 pp.

BOISMARD (M.-E., o.p.) : *Quatre hymnes baptismales dans la première Épître de Pierre.* Coll. « Lectio Divina ». Éd. du Cerf, Paris, 1961; 184 pp.

Breton (Valentin-M., o.f.m.) : *Aux Chrétiens de la Nef.* Lettres de direction, II. Éd. Salvator, Mulhouse, 1961; 284 pp.; 8,50 NF.

Brown (J.-A.-C.) : *Freud and the Post-Freudians.* Penguin Books, London, 1961; 228 pp.

Carrier (Hervé, s.j.) : *Psycho-Sociologie de l'appartenance religieuse.* Coll. « Studia Socialia ». Éd. Presses de l'Université Grégorienne, Rome, 1960; 314 pp.

Catholicisme hier, aujourd'hui, demain. Indult, fasc. 21. Éd. Letouzey et Ané, Paris, 1961; pp. 1154-1535.

Chabannes (H.) : *Saint Augustin.* Éd. France-Empire, Paris, 1961; 320 pp.

Chanson (Paul) : *Comment parler aux incroyants ?* Coll. « Siècle et catholicisme ». Éd. Mame, Tours, 1961; 256 pp.; 8,95 NF.

Le Christ et les Églises. Ouvrage collectif. Coll. « Chrétienté nouvelle ». Éd. Universitaires, Paris, 1961; 280 pp.

Christin (Jean) : *Retraites et récollections pour pré-adolescents.* Coll. « Catéchèse et pastorale ». Éd. du Centurion, Paris, 1961; 172 pp.

Cohen-Seat (Gilbert) : *Problèmes du cinéma et de l'information visuelle.* Coll. « Bibliothèque de Philosophie contemporaine ». Éd. P.U.F., Paris, 1961; 246 pp.

Connolly (J.-M.) : *The voices of France. A survey of contemporary theology in France.* The Macmillan Co., New York, 1961; 232 pp.

Courtois (Abbé Gaston) : *L'heure de Jésus.* T. IV. Coll. « Action féconde ». Éd. Fleurus, Paris, 1961; 206 pp.; 8,75 NF.

Cristiani (Mgr) : *La vie d'intimité avec Jésus.* Éd. France-Empire, Paris, 1961; 320 pp.

Cycle d'études européen sur les aspects sociaux et économiques de l'intégration des réfugiés. Rapport Nations Unies, Genève, 1961; 146 pp.

Daniel-Rops : *Vatican II. Le Concile de Jean XXIII.* Coll. « Le Signe ». Librairie A. Fayard, Paris, 1961; 192 pp.; 7,50 NF.

Defensor de Ligugé : *Livre d'Étincelles.* T. I. Introduction, texte, traduction et notes de H.-M. Rochais, o.s.b. Coll. « Sources chrétiennes », 77. Éd. du Cerf, Paris, 1961; 420 pp.; 18 NF.

Dufriez (B.) : *Fénelon et la Bible.* Les origines du mysticisme fénelonien. Coll. « Travaux de l'Institut Catholique de Paris ». Éd. Bloud et Gay, Paris, 1961; 232 pp.; 12 NF.

Durand (S.-M.) : *Féminité et formation chrétienne.* Éd. du Pélican, Québec, 1961; 150 pp.

Les Épîtres catholiques de saint Jacques, saint Jude et saint Pierre. Coll. « La Sainte Bible de Jérusalem ». Éd. du Cerf, Paris, 1961; 150 pp.

Éditions Familiales de France : *L'initiation de la Jeunesse aux problèmes de l'Amour. — Ton fiancé te parle. — Pourquoi je respecte ma fiancée. — Pour de chics fiançailles.* Paris, 1961.

Féron (Bernard) : *Dieu en Russie soviétique.* Coll. « Bibliothèque de l'homme d'action ». Éd. Fleurus, Paris, 1961; 126 pp.; 8 NF.

Galot (J., s.j.) : *Dans le Corps mystique.* Coll. « Museum Lessianum. Section ascétique et mystique », 52. Desclée de Brouwer, Bruges, 1961; 232 pp.

Gerlaud (M.-J.), Haubtmann (P.), Matagrin (G.) : *Construire l'homme.* Coll. « Sacerdoce et laïcat ». Éd. ouvrières, Paris, 1961; 108 pp.; 3,90 NF.

Gill (Joseph) : *The Council of Florence.* University Press, Cambridge, 1959; 454 pp.

Girault (R.), Tamisier (R.), Tardif (H.) : *Étapes de l'apostolat.* Coll. « Sacerdoce et laïcat ». Éd. ouvrières, Paris, 1961; 157 pp.; 5,85 NF.

Gros (Abbé André) : *Je suis la route.* Le thème de la route dans la Bible. Coll. « Thèmes bibliques ». Desclée de Brouwer, Bruges, 1961; 152 pp.

GUARDINI (R.) : *La Mère du Seigneur.* Éd. du Cerf, Paris, 1961; 92 pp.
HARDICK (P. L.) : *Spiritualité de sainte Claire.* Coll. « Présence de saint François », 10. Éd. Franciscaines, Paris, 1961; 128 pp.
HAYWARD (Fernand) : *Les Conciles œcuméniques.* Bibliothèque Ecclesia. Éd. Arthème Fayard, Paris, 1961; 224 pp.; 19,00 NF.
HENRY (A.-M., o.p.) : *Simone de Beauvoir ou l'échec d'une chrétienté.* Coll. « Le Signe ». Éd. A. Fayard, Paris, 1961; 170 pp.; 7,50 NF.
Irlande, île des saints. Textes choisis par G. et B. Cerbelaud-Salagnac. Préface de Daniel-Rops. Librairie A. Fayard, Paris, 1961; 296 pp.
JAHN (Janheinz) : *Muntu. L'homme africain et la culture néo-africaine.* Coll. « Les univers ». Trad. par Brian de Martinoir. Éd. du Seuil, Paris, 1961; 294 pp.
KELLY (G.-A.) : *Le livre de la famille chrétienne.* Préface de S. Ém. le cardinal Spellman. Trad. par M. Brehier. Éd. Salvator, Mulhouse, 1961; 270 pp.
KUNG (H.) : *Concile et retour à l'unité.* Se rénover pour susciter l'unité. Préface de S. Em. le cardinal Liénart. Coll. « Unam Sanctam », 36. Éd. du Cerf, Paris, 1961; 186 pp.
LAMOUCHE (A.) : *Esthétique.* Éd. Dunod, Paris, 1961; 364 pp.; 35 NF.
LEGRIX (Denise) : *Née comme ça.* Préface d'André Soubiran. Éd. Segep-Kent, Paris, 1960; 450 pp.
LE GUILLOU (M.-J., o.p.) : *L'esprit de l'orthodoxie grecque et russe.* Coll. « Je sais — je crois ». Préface du R. P. Dumont. Librairie A. Fayard, Paris, 1961; 128 pp.; 4 NF.
LEVERT (Paule) : *L'idée de commencement.* Coll. « Philosophie de l'Esprit ». Aubier, Éd. Montaigne, Paris, 1961; 296 pp.
Les Livres des Chroniques. Coll. « La Sainte Bible ». Traduits par H. Cazelles, p.s.s. Éd. du Cerf, Paris, 1961; 248 pp.
LOCHT (Pierre DE) : *A la mesure de son amour.* Coll. « La vie et l'amour ». Éd. Universitaires, Paris, 1961; 220 pp.
LOVY (René-Jacques) : *Les origines de la réforme française.* Librairie protestante, Paris, 1959; 250 pp.
LUCQUES (Claire) : *La nouvelle pauvreté,* essai sur la fécondité des biens. Coll. « Siècle et catholicisme ». Éd. Mame, Tours, 1961; 209 pp.; 8,95 NF.
LUTHER (Martin) : *Œuvres.* T. I. Éd. Labor et Fides, Genève, 1961; 368 pp.
MAERTENS (Dom Thierry) : *C'est fête en l'honneur de Yahvé.* Coll. « Thèmes bibliques ». Desclée de Brouwer, Paris-Bruges, 1961; 224 pp.
MARÉCHAL (H.-L., o.p.) : *La vie mystérieuse de Notre-Dame.* Coll. « Sources de spiritualité ». Éd. Alsatia, Paris, 1961; 86 pp.
MARÉCHAUX (Dom B.) : *Notre-Dame de la sainte Espérance, convertissez-nous !* Supplément au Bulletin de l'œuvre de Notre-Dame de la sainte Espérance (Mesnil-Saint-Loup, par Estissac, Aube), 1961; 62 pp.; 1,50 NF.
La maternité spirituelle de Marie. T. II. Revue « Études mariales ». Éd. Lethielleux, Paris, 1960; 150 pp.
MAZZOLARI (Primo) : *Della Fede.* Éd. La Locusta, Vicenza, 1961; 90 pp.
MAZZOLARI (Primo) : *La parola ai poveri.* Éd. La Locusta, Vicenza, 1961; 94 pp.
MAZZOLARI (Primo) : *Viaggio in Sicilia.* Éd. La Locusta, Vicenza, 1961; 60 pp.
MERTON (Thomas) : *Isalmi.* Éd. La Locusta, Vicenza, 1961; 50 pp.
MICHAUD (Mgr M.) : *Les livres liturgiques. Des sacramentaires au missel.* Coll. « Je sais — je crois ». A. Fayard, Paris, 1961; 110 pp.; 4 NF.
UN MOINE DE L'ÉGLISE D'ORIENT : *Présence du Christ.* Éd. de Chevetogne, 1961; 112 pp.

MONTVIC (J.) : *Pourquoi vivre ?* Coll. « Siècle et Catholicisme ». Éd. Mame, Tours, 1961; 372 pp.; 9,87 NF.

MOREL (Georges) : *Le sens de l'existence selon saint Jean de la Croix*. T. III, *Symbolique*. Coll. « Théologie ». Éd. Montaigne, Paris, 1961; 192 pp.

MOSCOVICI (S.) : *La psychanalyse, son image et son public*. Coll. « Bibliothèque de psychanalye et de psychologie clinique ». P.U.F., Paris, 1961; 650 pp.; 20 NF.

MOSMANS (G.) : *L'Église à l'heure de l'Afrique*. Coll. « Église vivante ». Éd. Casterman, Tournai, 1961; 256 pp.; 9,75 NF.

MOUNIER (Emmanuel) : *Fe Christiana y civilizacion*. Éd. Taurus, Madrid, 1958.

MOUNIER (Emmanuel) : *Qué es el personalismo ?* Éd. Criterio, Buenos Aires, 1958; 192 pp.

MUCCHIELLI (Roger) : *Philosophie de la médecine psycho-somatique*. Coll. « Analyse et raisons ». Éd. Aubier, Paris, 1961; 220 pp.

NAUD (A., s.s.) : *Le problème de la philosophie chrétienne*. Éléments d'une solution thomiste. Faculté de théologie de Montréal. Éd. Lethielleux, Paris, 1960; 119 pp.; 12 NF.

ORAISON (Abbé Marc) : *Amour, péché, souffrance*. Bibliothèque Ecclesia. Librairie A. Fayard, 1961; 128 pp.; 6,00 NF.

ORCIBAL (J.) : *Saint-Cyran et le jansénisme*. Coll. « Maîtres spirituels ». Éd. du Seuil, Paris, 1961; 192 pp.

PALMER (P.-F., s.j.) : *Sources of Christian Theology*. II. *Sacraments and Forgiveness*. Darton, Longman and Todd, London, 1959; 412 pp.

PAOLI (G.) : *Un mondo migliore per Charles Peguy*. Coll. « Ancoraggi ». Éd. Ancora, Milano, 1961; 236 pp.

PAUL-MARIE DE LA CROIX : *Méditation du Pater*. Coll. « Vie et prière ». Desclée de Brouwer, Paris, 1961; 296 pp.

PENCO (Gregorio) : *Storia del Monachesimo in Italia*. Coll. « Tempi e figure ». Éd. Paoline, Rome, 1961; 602 pp.

PERRIN (J.-M., o.p.) : *Catherine de Sienne, contemplative dans l'action*. Coll. « La légion de Dieu ». Aubier, Éd. Montaigne, Paris, 1961; 244 pp.

PERRIN (J.-M., o.p.) : *Mère du Christ et des chrétiens*. Coll. « Cahiers de la Pierre-qui-Vire ». Desclée de Brouwer, Paris, 1961; 176 pp.

PFURTNER (Stephanus) : *Luther und Thomas im gespräch*. Éd. F. H. Kerle, Heidelberg, 1961; 184 pp.

PHILIPPART (E., o.f.m.) : *Marie, miroir de vie chrétienne*. Éd. Casterman, Paris-Tournai, 1961; 160 pp.; 3 NF.

PHILIPPE (M.-D., o.p.) : *Analyse théologique de la Règle de saint Benoît*. Coll. « La Colombelle ». Éd. La Colombe, Paris, 1961; 176 pp.; 7,00 NF.

PHILON D'ALEXANDRIE 1 : *De opificio mundi*. Trad. Roger Arnaldez. Coll. « Sources chrétiennes ». Éd. du Cerf, Paris, 1961; 258 pp.

PHILON D'ALEXANDRIE 9 : *De Agricultura*. Trad. par Jean Pouilloux. Coll. « Sources chrétiennes ». Éd. du Cerf, Paris, 1961; 100 pp.

PLANCARPIN (Jean DE) : *Histoire des Mongols*. Trad. de P. Clément Schmitt. Éd. Franciscaines, Paris, 1961, 156 pp.

PLENIER (Abbé J.) : *Oh ! Monsieur l'archiprêtre*. Éd. Privat, Toulouse, 1961; 182 pp.

PLOTZKE (U., o.p.) : *La charité de la vie chrétienne*. Coll. « Les béatitudes ». Éd. Salvator, Mulhouse, 1961; 256 pp.; 8,90 NF.

Les plus vieux textes du Carmel. Trad. et comm. par François de Sainte-Marie, o.c.d; 2e éd., Coll. « La vigne du Carmel ». Éd. du Seuil, Paris, 1961; 254 pp.

POINSENET (M.-B.) : *Saint Dominique*. Coll. « Votre nom, votre saint ». Éd. Mame, Tours, 1961; 112 pp.; 7,70 NF.

POMILIO (M.) : *L'oiseau pris sous les voûtes*. Roman trad. de l'italien par M. BOURRETTE-SERRE. Coll. « Le Signe ». A. Fayard, Paris, 1961; 224 pp.

Problemi e Orientamenti di sipiritualità monastica, biblica et liturgica. Ouvrage collectif, sous la direction de C. Vagaggini, o.s.b. Éd. Paoline, Rome, 1961; 350 pp.

RAMBAUD (R. P., o.p.) : *Sœur Marie-Joséphine Cepollini, des Adoratrices du Sacré-Cœur*. Éd. E. Vitte, Paris, 1961; 188 pp.; 12 NF.

RAMSEY (A.-M.) : *Introducing the Christian Faith*. Coll. « SCM paperbake ». SCM Ltd Press, London, 1961; 96 pp.

REISNER (E.) : *Le démon et son image*. Trad. de l'allemand par J. VIRET. Coll. « Textes et études anthropologiques ». Desclée de Brouwer, Paris-Bruges, 1961; 238 pp.

RÉTIF (L., f.c., et A., s.j.) : *Pour une Église en état de mission*. Coll. « Je sais — je crois ». A. Fayard, Paris, 1961; 144 pp.; 4 NF.

Retraite avec Dom Delatte. Textes recueillis et présentés par un moine de Solesmes. Éd. Mame, Tours, 1961; 96 pp.; 4,00 NF.

RICHARD (André) : *Le crime*. Coll. « Vues chrétiennes sur... ». Éd. Flammarion, Paris, 1961; 218 pp.

ROUSSEL (G.) : *Classicisme musical français et piété chrétienne*. Éd. Lethielleux, Paris, 1961; 104 pp.; 7,80 NF.

ROUSSELET (Michel) : *Ils sont rentrés de classe*. Coll. « La vie de la femme ». Éd. Fleurus, Paris, 1961; 128 pp.; 5 NF.

RUSSO (François) : *Technique et conscience religieuse*. « Cahiers de documentation catholique ». Coll. « Qu'en pense l'Église? » Éd. Bonne Presse, Paris, 1961; 176 pp.; 8,95 NF.

SAGE (A., a.a.) : *La Règle de saint Augustin, commentée par ses écrits*. Éd. La Vie augustinienne, Paris, 1961; 286 pp.

Saint AUGUSTIN : *La Cité de Dieu*. L. XIX-XXII, *Triomphe de la cité céleste*. Coll. « Bibliothèque augustinienne ». Éd. Desclée de Brouwer, Bruges, 1960; 959 pp.

Saint AUGUSTIN : *La Cité de Dieu*. L. XI-XIV, *Formation des deux cités;* L. XV-XVIII, *Luttes des deux cités*. Desclée de Brouwer, Bruges, 1960; 572 et 826 pp.

Saint Louis-Marie Grignon de Montfort. Vie et doctrine, par J.-M. HUPPERTS, s.m.m. Éd. Beyaert, Bruges, 1961; 196 pp.; 7,50 NF.

Saint THOMAS D'AQUIN : *La grâce*. Coll. « Somme théologique ». Trad. par Ch.-V. Héris, o.p. Éd. du Cerf, 1961, Paris; 432 pp.

SCHLIER (Heinrich) : *Le temps de l'Église*. Coll. « Cahiers de l'actualité religieuse ». Éd. Casterman, Tournai, 1961; 312 pp.; 15,00 NF.

SCHREIBER (Thomas) : *Le christianisme en Europe orientale*. Coll. « Christianisme contemporain ». Éd. Spes, Paris, 1961; 222 pp.; 7,80 NF.

La séparation du monde. Ouvrage collectif. Coll. « Problèmes de la religieuse d'aujourd'hui ». Éd. du Cerf, Paris, 1961; 292 pp.; hors commerce.

SPIAZZI (P.-R., o.p.) : *Piccola teologia della Carita*. Coll. « Quaderni del Clero », 30. Éd. Presbyterium, Rome, 1961; 158 pp.

SPICQ (C., o.p.) : *Dieu et l'homme selon le Nouveau Testament*. Coll. « Lectio Divina », 29. Éd. du Cerf, Paris, 1961; 240 pp.

SULIVAN (J.) : *Ligne de crête*. Éd. Plon, Paris, 1961; 240 pp.; 7,70 NF.

SYMONDS (John) : *Thomas Brown and the Angels*. A study in enthusiasm. Hutchinson and Co, London, 1961; 176 pp.

TARDIF (H.) : *Qu'est-ce que la patrologie?* Coll. « Questions posées aux catholiques. » Éd. Privat, Toulouse, 1961; 128 pp.

Tauler (Johannes) : *Predigten*. Éd. Herder, Freiburg, 1961; 648 pp.

Teilhard de Chardin : *Hymne de l'univers*. Lettre-préface de Sa Majesté la la reine Marie-José. Éd. du Seuil, Paris, 1961; 170 pp.

Teissier (L.) : *Mistral chrétien*. Éd. J. Roumanille, Avignon, 1954; 144 pp.

Thomas (J., s.j.) : *Croire en Jésus-Christ*. Coll. « Spiritualité ». Économie et Humanisme. Éd. Ouvrières, Paris, 1961; 154 pp.; 5,40 N.

Tonquédec (Joseph de) : *La critique de la connaissance*. Coll. « Les Principes de la Philosophie thomiste », 1, 3e éd. Éd. Lethielleux, Paris, 1961; 590 pp.

Tonquédec (J. de, s.j.) : *Les principes de la philosophie thomiste*. T. I : *La critique de la connaissance*, 3e éd. Éd. Lethielleux, Paris, 1961; 508 pp.; 20 NF.

Toulat (J.) : *Proche Allemagne*. « Un chrétien en voyage ». Éd. Guy Victor, Paris, 1961; 16 photos, 240 pp.; 9 NF.

Tournier (Paul) : *Les saisons de la vie*. Coll. « Croire, penser, espérer ». Éd. Labor et Fides, Genève, 1961; 56 pp.

Vaggagini (C. e Coll.) : *Problemi e orientamenti di spiritualita monastica biblica e liturgica*. Éd. Paoline, Rome, 1961; 590 pp.

Veillet (R.) : *Les États Généraux de l'Église. Le Concile Œcuménique*. Éd. Fleurus, Paris, 1961; 240 pp.; 7,50 NF.

Venez et voyez. Homélies et sermons de l'abbé Huvelin, rassemblés par M.-Th. Louis-Lefebvre. Coll. « Action féconde ». Éd. Fleurus, Paris, 1961; 256 pp.; 9,10 NF.

Coll. « Vie, amour et chansons ». *Gilbert Bécaud. — Marie-Claire Pichaud. — Léo Ferré. — La chanson française en quête d'authenticité*. Éd. Foyer Notre-Dame, Bruxelles, 1961.

Villain (M.) : *Introduction à l'œcuménisme*. Coll. « Église vivante ». Éd. Casterman, Tournai, 1961; 328 pp.; 12,00 NF.

Vogel (G.-L.) : *Psychologie des profondeurs et Amour du prochain*. Trad. de l'allemand par S. Hutin. Éd. Spes, Paris, 1961; 96 pp.; 3,60 NF.

Volken (L.) : *Les Révélations dans l'Église*. Éd. Salvator, Mulhouse, 1961; 352 pp.; 9,50 NF.

Von Balthazar (H.-U.) : *Sponsa verbi*. Skizzen zur Theologie II. Johannes Verlag, Einsiedeln, 1961; 530 pp.

Weiser (F.-X.) : *Fêtes et coutumes chrétiennes*. Coll. « Sélection ». Éd. Mame, Tours, 1961; 260 pp.; 8,95 NF.

Williams (Charles) : *Selected Writings*. Chosen by Anne Ridler. « Oxford Paperbacks », 21. Oxford University Presse, 1961; 246 pp.

Wilson (J.) : *Reason and Morals*. University Press, Cambridge, 1961; 190 pp.

Woods (Rev. B.-E.) : *The Healing Ministry*. Rider and Co., London, 1961; 160 pp.

Young (R.-K.) et Meiburg (A.-L.) : *Spiritual Therapy*. A new approach to treatment based on actual hospital cases. Hodder and Stoughton, London, 1961; 194 pp.

Zaehner (R.-C.) : *Mysticism sacred and profane*. Oxford Paperbacks, nº 14. Oxford University Press, 1961; 256 pp.

Zeller (Renée) : *Joseph, le Charpentier. En marge des Évangiles*. Coll. « Sélection ». Éd. Mame, Tours, 1961; 272 pp.; 8,95 NF.

LISTE DES LIVRES RECENSÉS

THÉOLOGIE — SPIRITUALITÉ

J. Leclerc, F. Vandenbrouck et L. Bouyer, La spiritualité du Moyen Age, p. 92 (P. Doyère). — Au seuil de la théologie, p. 292 (I.-H. Dalmais). — La prière, p. 293 (Ph. Rouillard). — Meister Eckhart der Prediger, p. 294 (R.-L. O.). — M. Dubois-Quinard, Laurent de Paris, p. 295 (Louis Cognet). — J. Truchet, La prédication de Bossuet, p. 296 (I.-H. D.). — E.-H. Schillebeeckx, Le Christ, sacrement de la rencontre de Dieu, p. 296 (Ph. Rouillard). — L. Bouyer, Le sens de la vie sacerdotale, p. 297 (Cl.-J. Geffré). — C. Dillenschneider, Le Christ, l'unique prêtre et nous ses prêtres, p. 298 (Ph. Rouillard). — H. Bars, Trois vertus clefs, p. 299 (J. Isaac). — J.-M. Perrin, Les Mystères de la Charité, p. 299 (P. F.). — S. Ramirez, La esencia de la esperanza cristiana, p. 299 (J.-A. R.). — M.-D. Poinsenet, Saint Dominique, p. 299 (M.-L. T.). — P. Nemeshegyi, La paternité de Dieu chez Origène, p. 299 (I.-H. Dalmais). — R. Guardini, Royaume de Dieu et liberté de l'homme, p. 300 (M.-L. T.). — P.-A. Liégé, Vivre en chrétien, p. 300 (Guy Lafon). — Dom G. Lefebvre, L'unique source de vie, p. 300 (M.-L. T.). — P. Bourgy, Théologie et spiritualité de l'Incarnation, p. 301 (Guy Lafon). — J. Pintard, Le sacerdoce selon saint Augustin. B. Leeming, Principes de théologie sacramentaire. G. Ellard, La liturgie en marche, p. 301 (Louis Bouyer). — H. Rondet, Les dogmes changent-ils ? p. 302 (Cl.-J. Geffré). — Theologen unserer Zeit, p. 303 (Cl.-J. Geffré). — B. Piault, La création et le péché originel, p. 303 (Cl.-J. Geffré). — F. Varillon, Éléments de doctrine spirituelle, p. 304 (P. F.). — C. Moix, La pensée d'Emmanuel Mounier, p. 305 (P.-R. Régamey). — Catholicisme, hier, aujourd'hui, demain, p. 305 (I.-H. D.). — R. Guelluy, Vie de foi et tâches terrestres, p. 306 (Guy Lafon). — P.-W. Scheele, Opfer des Wortes, p. 306 (I.-H. D.). — E. Huant, Le péché contre la chair, p. 306 (Guy Lafon). — Ph. Delhaye, Permanence du droit naturel, p. 307 (Michel Sauvage). — J. Fuchs, Le droit naturel, p. 309 (P.-D. D.). — L. Daloz, Le travail selon saint Jean Chrysostome, p. 309 (B.-H. Vandenberghe). — Studio e vita interiore, p. 309 (P. F.). — D. Dohen, Vertus du chrétien dans le monde, p. 310 (M.-L. T.). — A. Brazzola, Vers la joie de Dieu, p. 310 (M.-L. T.). — M. Daniélou, Vous prierez ainsi, p. 310 (M.-L. T.). — E. Delaruelle, etc., Saint François de Sales, p. 310 (M.-L. T.). — C. Tilmann, Le cep et les sarments, p. 310 (P. F.). — P. Julien-Eymard d'Angers, Réflexions sur la vie chrétienne, p. 311 (M.-L. T.). — M.-M. Philipon, L'Évangile du Père, p. 311 (M.-L. T.). — H. Sarda, Notre pain quotidien, p. 311 (M.-L. T.). — P. Hoesl, Chante ma joie, p. 311 (M.-L. T.). — X. de Chalendar, Paraboles. Passages, p. 311 (M.-L. T.).

TEXTES SPIRITUELS

The Monk of Farne, p. 312 (Louis Bouyer). — J. Gerson, Œuvres complètes, p. 312 (I.-H. Dalmais). — P. de Clorivière, Considérations sur l'exercice de la prière, p. 313 (J.-A. R.). — Abbé Huvelin, Le regard du Christ, p. 313 (P. F.). — J. Genet, L'énigme des sermons du Curé d'Ars, p. 314 (J.-A. R.). — R. P. Laberthonnière, Les fruits de l'esprit, p. 315 (Louis Bouyer). — Cardinal Saliège, Écrits spirituels, p. 315 (R.-L. Oechslin).

LA MISSION

L.-M. Dewailly, Envoyés du Père, p. 316 (A.-M. Henry). — T. Ohm, Les principaux faits de l'histoire des missions, p. 317 (S. B.). — G. Mosmans, L'Église à l'heure de l'Afrique, p. 317 (I.-H. Dalmais). — A. Rétif, Initiation à la mission, p. 318 (I.-H. Dalmais). — B. de Vaulx, Les Missions. R.-P. Millot, Missions d'aujourd'hui, p. 318 (I.-H. D.).

LA "BIBLE DE JÉRUSALEM"

Dans l'édition en volumes séparés, les fascicules suivants ont reparu en *nouvelle édition* (revue) au cours des mois de décembre 1960 à juillet 1961.

L'ÉVANGILE ET LES ÉPITRES DE SAINT JEAN

Introduction, traduction et notes de D. MOLLAT, s. j. et F.-M. BRAUN, o. p.

248 pages : **9,30** NF+T. L.

L'ÉVANGILE SELON SAINT LUC

Introduction, traduction et notes de E. OSTY, p.s.s.

176 pages : **7,80** NF+T. L.

LES LIVRES DE SAMUEL

Introduction, traduction et notes de R. DE VAUX, o.p.

256 pages : **9,90** NF+T. L.

LES LIVRES DES CHRONIQUES

Introduction, traduction et notes de H. CAZELLES, p.s.s.

248 pages : **9,90** NF+T. L

LES ÉPITRES CATHOLIQUES DE SAINT JACQUES, SAINT JUDE ET SAINT PIERRE

Introductions, traduction et notes de R. LECONTE, Doyen de la Faculté de Théologie de Lille

152 pages : **6,75** NF+T. L.

Sous presse :

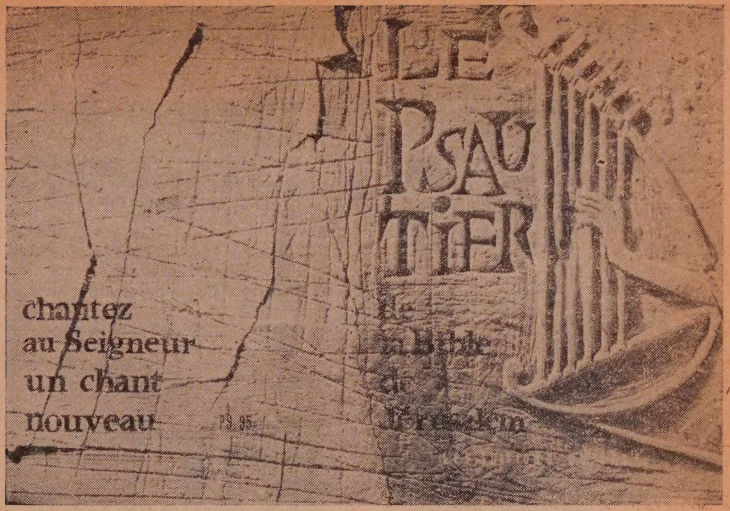
LES LIVRES DES MACCABÉES

Introduction de F.-M. ABEL et J. STARCKY
Traduction de F. M. ABEL
Notes de J. STARCKY

Nouvelle édition entièrement refondue

392 pages, un plan et 2 cartes hors-texte

LES ÉDITIONS DU CERF



LE PSAUTIER
DE LA BIBLE DE JÉRUSALEM

Traduction rythmique pour le chant et la prière des
150 PSAUMES ET 18 CANTIQUES BIBLIQUES
accompagnés d'Invitatoires et de Prières conclusives
Introduction, notes et psalmodie par J. GELINEAU, s.j.

Un volume (11 × 15,5) de 384 pages sous couverture vernie deux couleurs ..... **3,20** NF+T. L.

Cette édition du *Psautier* est *destinée à la prière commune ou privée des chrétiens.* Elle donne le texte des *Psaumes* de la *Bible de Jérusalem,* adapté à cet usage liturgique et spirituel. On y a joint 18 cantiques bibliques de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Chaque Psaume est encadré par un « invitatoire » destiné à orienter la prière et par une « oraison » qui en résume le contenu dans l'actualité du mystère chrétien. L'ensemble de ces invitatoires et oraisons constitue un véritable commentaire spirituel et liturgique du Psautier.

Une typographie spéciale, sans gêner la lecture, souligne le rythme, en vue de la récitation chorale ou du chant. Les formules psalmodiques et les antiennes sont indiquées.

Une introduction sur la prière chrétienne des Psaumes, des Tables (usages liturgiques et autres, répartition au Bréviaire) et les Formules psalmodiques notées complètent ce petit livre.

LES ÉDITIONS DU CERF

NOS PRINCIPAUX DÉPOSITAIRES :

Allemagne :

Dokumente Verlag
Poststrasse 14 *Offenburg-Baden*

Argentine :

La Casa del Libro
844, Paraguay *Buenos Aires*

Belgique :

La Pensée Catholique
40, avenue de la Renaissance
Bruxelles 4

Brésil :

Livraria duas Cidades
Caixa Postal, 433 *São Paulo*

Canada :

Periodica
5090, avenue Papineau
Montréal 34 P. Q.
Service de Documentation pastorale 4869, rue Garnier
Montréal 34 P. Q.
Les Presses Universitaires Laval
28, rue Sainte-Famille *Québec 4*

Égypte :

Ed. Bassili
5, rue Ancienne-Bourse
B. P. 1022 *Alexandrie*
Foyer du Livre
B. P. 1189 *Le Caire*

Espagne :

Insula, Carmen 9, *Madrid*
Estai, Balmes 84, *Barcelone*

Grande-Bretagne :

Duckett, 140, Strand
London W. C. 2

Hollande :

Coebergh, Ged Oude Gracht, 74
Haarlem
Meulenhoff et C°
Beulingstraat 2. 4. *Amsterdam C*
Bestelcentrale der V. Sk. B.
Faber Str. 7 *Nijmegen*

Italie :

Libreria Internazionale
Pia Societa San Paolo
Via San Pio X, 8 *Rome*
Desclée et C°
Piazza Grazioli N. 4 *Rome*
Lifra
22-23, piazza S. Luigi dei Francesi
Rome

Liban :

Librairie Orientale. B. P. 1986
Beyrouth

Mexique :

Frumentum, Apartado 31. 515
Guadalupe, Mexico
Biblia Arte Liturgia, Berlin 17
Mexico 6 D. F.

Portugal :

Livraria Sampedro
Praça dos Restauradores 65 1°
Lisboa
Editorial Alpha et Omega
R. Eugenio dos Santos, 76, 2.
Lisboa

Suède :

Dominikanernas Bokhandel
Linnegatan 79 *Stockholm*

U.S.A. :

The American News C°
131, Varick Street *New York*
Moore Cottrell Subs. Agencies
North Cohocton N. Y.
St Benet Library
506 C. Wabash avenue
Chicago 5 Illinois

Le gérant, R. P. Plé,
29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7°.

Impr. Aubin, Ligugé (Vienne).
D. L., 3° trimestre 1961. — Impr., n° 2.443.